

BIBLIOTHÈQUE "HISTORIA"

LA FEMME

AU

XVII^e SIÈCLE

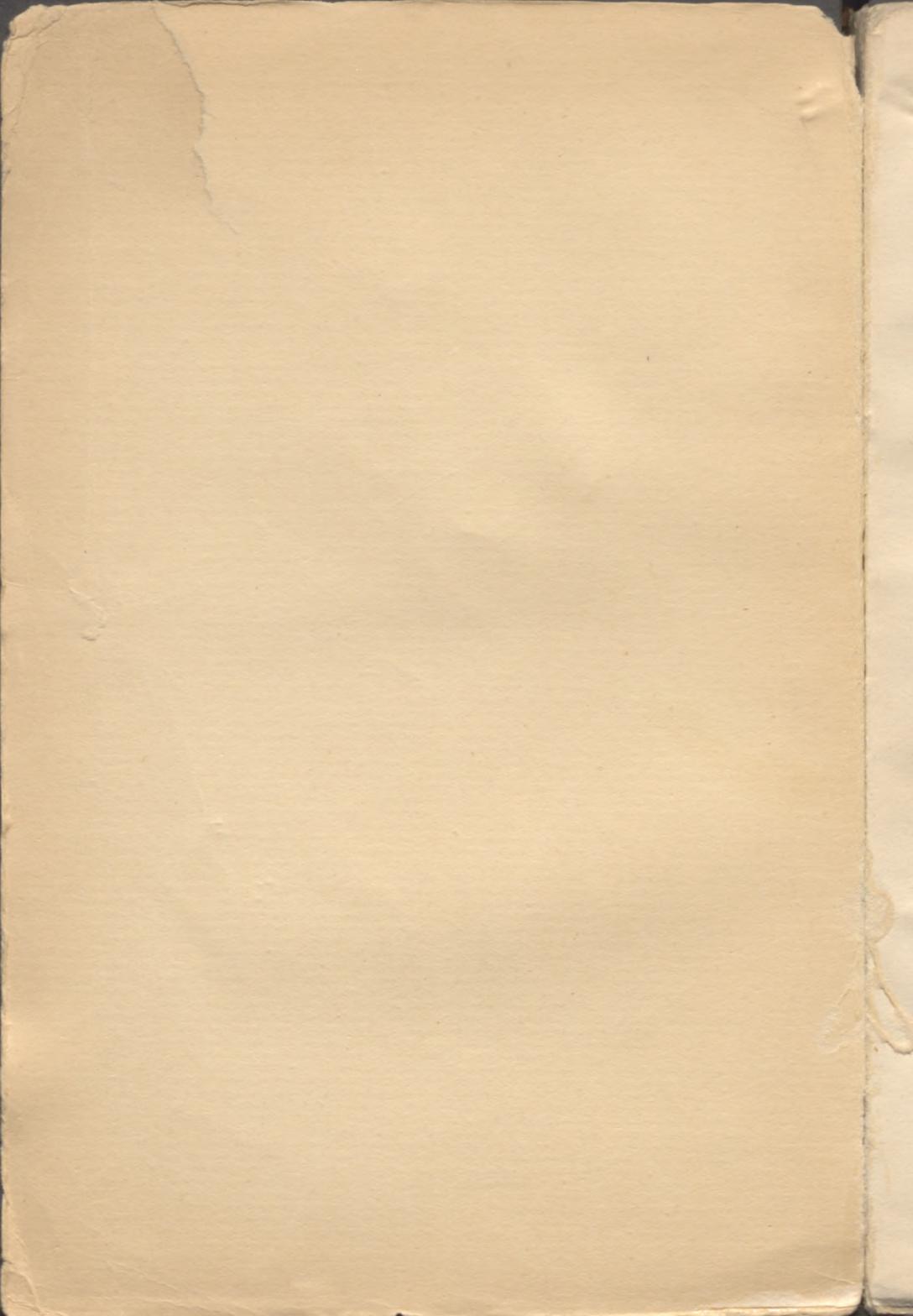
PAR

GUSTAVE REYNIER

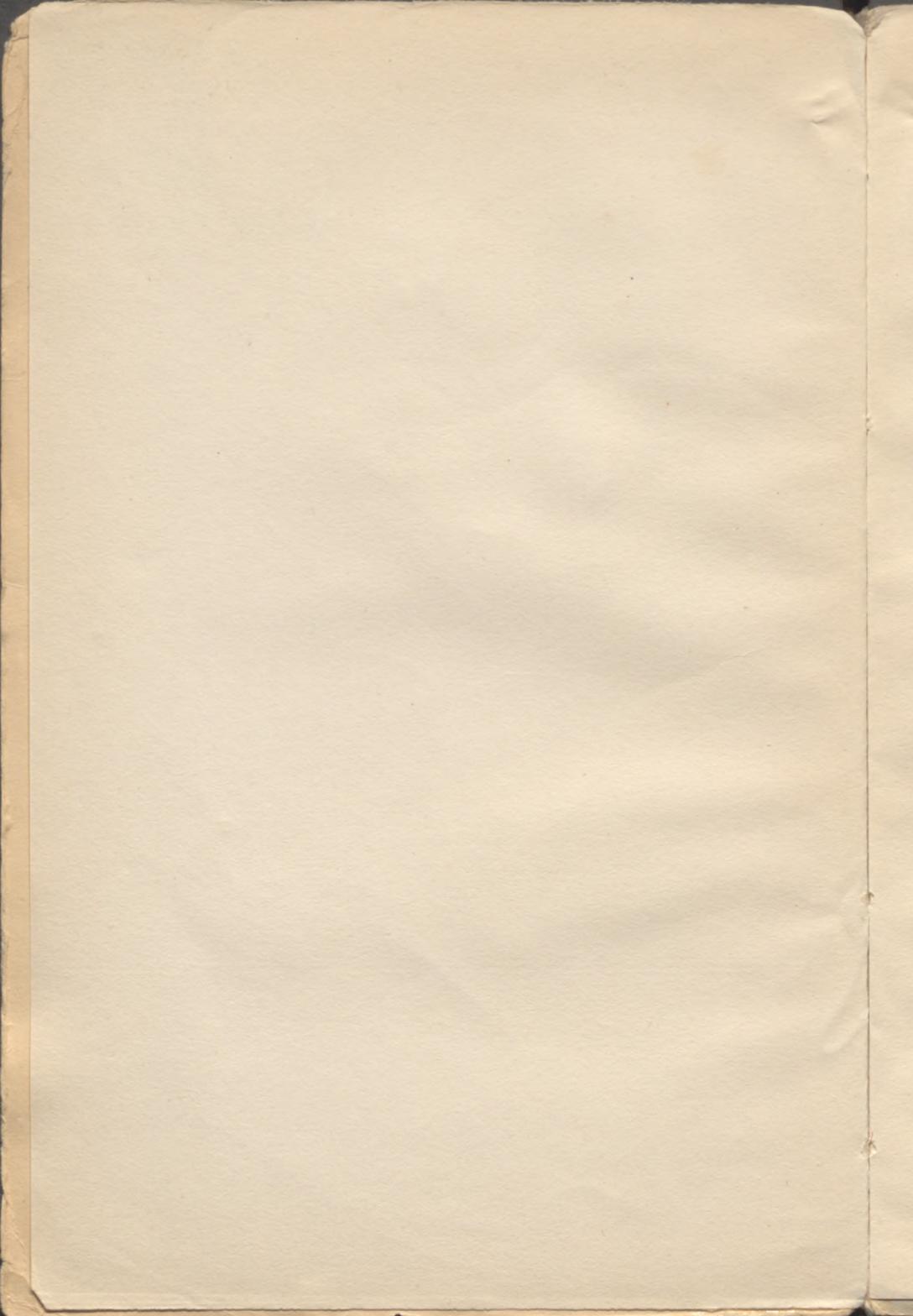


ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, RUE DAREAU, PARIS (XIV^e)



3,50 NF



Journal de la femme

au XVIII^e siècle

de la femme

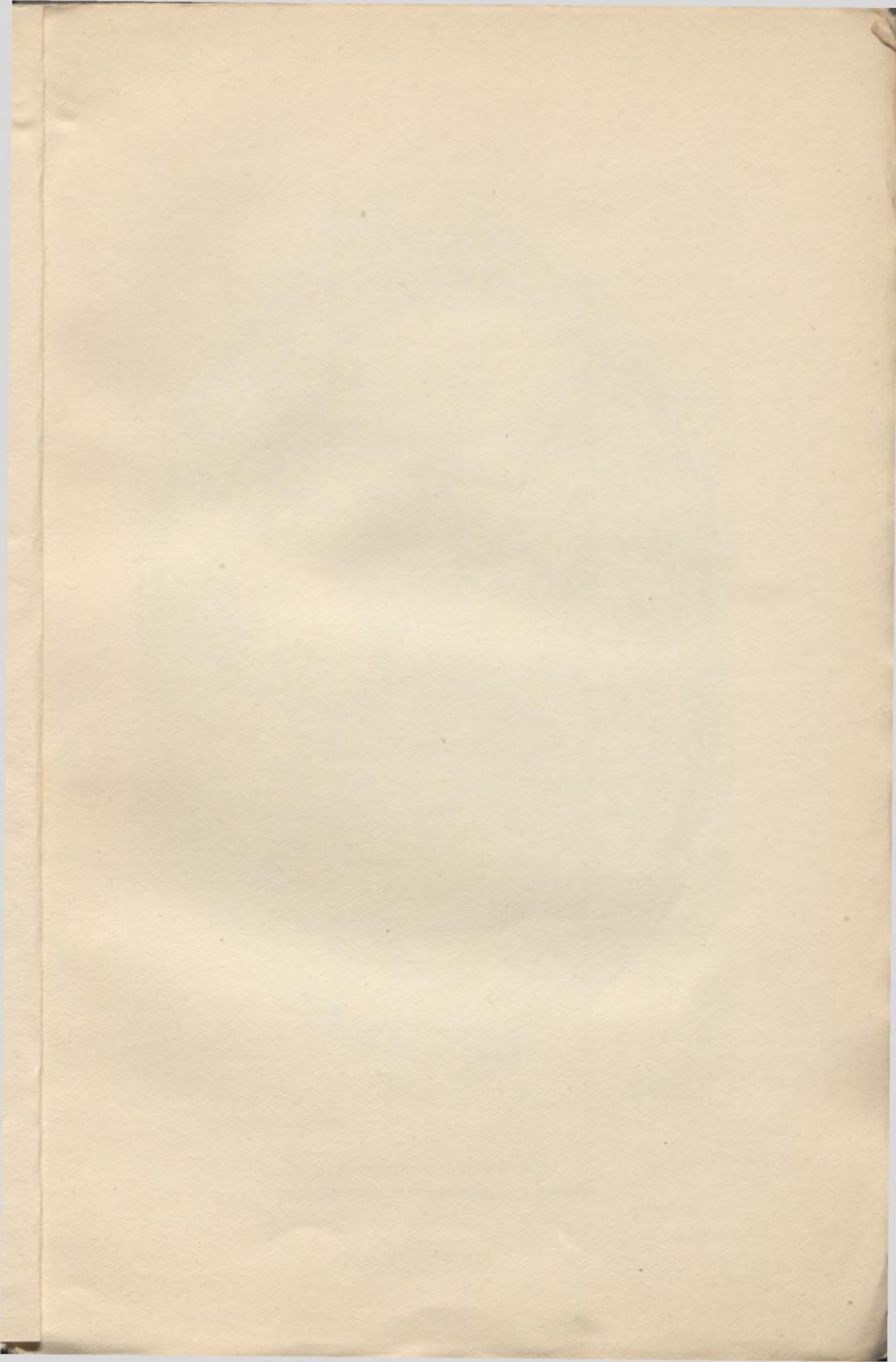
LA
FEMME
AU XVIII^e SIECLE

à Monsieur Marcel Thiebault
hommage très empressé

Gustave Reynier

LA
FEMME
AU XVII^E SIÈCLE

LA
FEMME
AU XVII^e SIÈCLE





UNE ESTAMPE FÉMINISTE
 d'après une gravure d'Abraham BOSSE

962 771

LA
FEMME
AU XVII^E SIÈCLE

SES ENNEMIS ET SES DEFENSEURS

PAR

GUSTAVE REYNIER

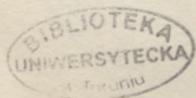


A PARIS
ÉDITIONS J. TALLANDIER
75, RUE DAREAU, 75

LA
FEMME
AU XVII^e SIÈCLE

SES ENNEMIS ET SES DÉFENSEURS

ESTYVAE RHYNER



M02575

Copyright 1929 by Jules Tallandier,
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation,
réservés pour tous pays.

D2 35/M



LA FEMME AU XVII^E SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

*La Querelle des Femmes en France
avant le XVII^e siècle.*

ALEXANDRE Dumas fils a écrit, un jour : « Dieu a créé la femelle, l'homme en a fait la femme. » Il serait probablement plus juste de dire que la femme s'est faite elle-même.

Le Christianisme, le culte de la Vierge, la Chevalerie ont certainement contribué à l'affranchir, à relever sa dignité. Mais pendant combien de siècles elle a dû lutter encore, — lutter presque seule, — pour arriver à prendre conscience de ses droits et conquérir quelques-unes des libertés essentielles ! Si

elle a bénéficié de tous les progrès de la civilisation, c'est que ces progrès ont été, en partie, son œuvre.

Aucune époque ne le fait mieux voir que ce commencement du xvii^e siècle, si varié dans ses aspects, où la vie fut si riche et si émouvante.

*
* *

Dans tous les temps, et presque dans tous les pays, il y a eu une Querelle des Femmes. Doléances des femmes qui veulent plus de pouvoir, railleries ou imprécations des hommes qui trouvent qu'elles en ont trop : voilà les deux thèmes qui se sont affrontés d'âge en âge, avec une remarquable obstination. C'est par centaines que se comptent les pesantes dissertations, les poèmes, les libelles et les pamphlets composés, au cours des siècles, pour glorifier un sexe aux dépens de l'autre.

Le sujet n'est pas d'une richesse infinie, mais il a toujours paru actuel. Chaque génération a repris avec la même ardeur des arguments qui avaient déjà beaucoup servi et en a ajouté parfois quelques autres. On peut dire que ce long procès est devenu une sorte de genre littéraire.

On sait qu'au moyen âge les auteurs de fabliaux n'ont pas dans les femmes une confiance excessive. Leur coquetterie, leurs ruses, leur malice sont une source inépuisable de bons contes, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre de finesse, comme le *Lai d'Aristote* ou comme *Auberée*. Il est vrai que ces contes ne sont que « mots pour la gent faire rire » : les

joyeuses commères s'en sont amusées sans doute au moins autant que leurs maris; il n'y a pas là de véritable hostilité; quand le stratagème est bien subtil, le poète lui-même admire : « Le tour fu biaux et grascieus. » Mais, à côté, se développe une littérature de combat. A la première partie du *Roman de la Rose*, écrite pour la noblesse, illustration de la doctrine courtoise si favorable aux dames, s'oppose avec force cette seconde partie, où Jean de Meung, bourgeois réaliste et brutal, prend exactement le contre-pied de son prédécesseur, décrie la femme et l'abaisse, démolit avec une fureur d'iconoclaste l'autel que des âmes plus raffinées avaient voulu élever à sa délicatesse et à sa beauté. C'est contre la survivance de cette même tradition courtoise que protestent plus tard les *Lamentations* de Mathieu (*Lamentationes Matheoli*), dont la traduction par Jehan Le Fèvre s'est répandue un peu partout, et encore le *Miroir de Mariage*, interminable satire qu'Eustache Deschamps a laissée inachevée, n'ayant pas épuisé sa rancune en douze mille vers.

Dans ces siècles prosaïques, le xiv^e et le xv^e, où domine ce qu'on appelle l'esprit gaulois, les adversaires du sexe féminin semblent prendre l'avantage.

C'est pourtant au commencement du xv^e siècle que s'élève la voix de la première de nos féministes, Christine de Pisan, italienne de naissance, mais élevée en France, mariée à un Français et toute Française de cœur. Dans la *Cité des Dames*, dans le *Livre des Trois Vertus* elle proteste contre les mépris dont son sexe a été accablé. Veuve de bonne heure, s'étant épuisée à défendre toute seule le patrimoine de ses

enfants, elle a souffert de sa faiblesse et elle s'élève avec une énergie très remarquable contre l'état d'infériorité et d'impuissance auquel les femmes sont réduites. Elle demande pour elles l'instruction, parce qu'elle y sent un pouvoir d'affranchissement ; elle les juge capables d'égaliser les hommes sur ce point : « Si la coutume était de mettre les filles à l'école et que communément on les fit apprendre comme on fait aux fils, elles entendraient subtilités d'art et de sciences comme ils font. » Et ce principe qui aura, tant d'années plus tard, de si grandes conséquences, elle le pose avec sécurité, comme une vérité de bon sens. Il faut remarquer d'ailleurs que dans les passages où elle prend la défense de son sexe son inspiration n'a rien de mystique : elle déclare elle-même qu'elle n'a pour guides que « justice, droiture, souveraine raison ».

Cela a une autre portée que la vaine prose et les poèmes insipides de ceux qui se disent autour d'elle les champions des dames et que les pauvres louanges qu'un Martin le Franc délaye plus tard en vingt-quatre mille vers. Mais le tout est alors noyé dans un courant plus fort, celui des chansons populaires, des pièces satiriques et des farces qui s'accordent à critiquer la femme et à avilir l'amour. Le chef-d'œuvre de cette littérature, c'est l'amusant petit livre des *Quinze joies de mariage* dont l'auteur démontre avec tant d'esprit, dans une suite de scènes pleines de vie, que l'union conjugale est le plus sûr moyen qu'aient inventé les hommes pour faire pénitence sur cette terre, « souffrir affliction et mater la chair, afin d'avoir Paradis ».

Peu après, le débat sur la supériorité de l'un ou l'autre sexe est repris et exploité à fond par les fades « rhétoriciens ». Dispute stérile dans les formes sèches de la démonstration scolastique, accumulation insipide de prétendues preuves, de textes et d'exemples ramassés de toute part : purs exercices d'école, sans aucune sincérité, où certains, pour faire valoir leur souplesse, s'amuse à plaider tour à tour le pour et le contre.

Mais voici la Renaissance, et la Querelle va changer de face. A la cour de François I^{er} et d'Henri II revit l'esprit chevaleresque qu'entretiendra longtemps dans la société aristocratique la suite des *Amadis*. Du côté des humanistes des intelligences libérales tentent de s'affranchir des préjugés séculaires : il ne s'agit plus d'opposer les uns aux autres les témoignages des Pères de l'Église, de chercher dans l'histoire sainte, dans l'histoire profane ou dans la mythologie des noms de mauvaises femmes ou de femmes héroïques, mais d'examiner à la lumière de la raison ce qu'est la situation de la femme, si elle peut et si elle doit s'en contenter.

C'est Érasme — dont la voix retentit si loin — c'est Érasme qui prend parti, après s'être assez longtemps dérobé. En plusieurs endroits des *Adages* et des *Colloques* il témoigne aux dames une sympathie, qui s'assaisonne de quelques malices ; il va plus loin dans le *Petit Sénat*, où il donne la parole à l'une d'elles, où la fière, l'ardente Cornélie expose devant ses amies assemblées les injustices dont elles sont victimes et qu'elles supportent trop patiemment : « les hommes, dit-elle, sont des tyrans..., ils nous traitent

comme des jouets..., ils font de nous leurs blanchisseuses et leurs cuisinières, et prennent soin de nous exclure de toutes les autres charges. Qu'ils gardent pour eux les fonctions publiques et les travaux de la guerre : mais qu'au moins la mère ait droit de suffrage quand il s'agit d'établir ses enfants.» Protestation vague encore et bien discrète : mais on voit qu'Érasme a fini par s'intéresser à la question des rapports des deux sexes, il ne songe pas ici à plaisanter : « Il n'y a rien dans tout cela qui ne mérite une très sérieuse et très mûre attention. »

Cette question, un autre humaniste, Henri-Corneille Agrippa, la reprend bientôt après. Ce singulier personnage, dont l'existence a été si romanesque, qui a servi tant de princes et touché à toutes les matières du savoir de son temps, même à l'alchimie, il entre à son tour dans la lice, peut-être sur la demande de Marguerite d'Autriche, qui à ce moment le protège, certainement avec l'intention de lui être agréable. Rien n'a fait plus de bruit que son traité latin, imprimé en 1529 à Anvers, traduit l'année suivante en français sous ce titre : *Déclamation de la Noblesse et préexcellence du Sexe féminin*, tant de fois réédité, retraduit, imité en vers ou en prose.

Tout n'y est certes pas de la même qualité. Certains chapitres sont un tissu d'arguments puérils et de naïvetés par trop fortes, que nous retrouverons d'ailleurs plus tard. Comme l'auteur est très loin d'être un sot, on a le sentiment qu'il s'amuse ; le crime est un mot masculin ; on a donné des noms féminins aux vertus, ainsi qu'aux parties du monde : voilà des preuves qui comptent ! En voici une autre :

lorsqu'une femme s'est une fois lavée, l'eau dans laquelle elle se baigne ensuite reste pure ; pour l'homme, au contraire, plus il se lave, plus l'eau est sale.

Mais à côté de ces enfantillages ou de ces plaisanteries, que de vues justes et hardies pour ce temps ! « Agissant contre tout droit divin, violant impunément l'équité naturelle, la tyrannie de l'homme a privé la femme de la liberté qu'elle reçoit en naissant... Dès son enfance, elle est tenue en oisiveté à la maison et, comme si elle n'était pas capable d'un plus haut office, il ne lui est permis de toucher autre chose que l'aiguille et le fil. » Plus tard, c'est le mariage, qui l'asservit à un maître jaloux, ou bien le couvent où on l'enferme pour toujours.

Et cependant elle a des droits. Elle joue un rôle plus important que l'homme dans la naissance des enfants, par quoi se perpétue l'espèce. Ces petits êtres fragiles, c'est elle qui les nourrit, qui veille sur leur croissance.

N'est-elle pas aussi intelligente que les représentants de l'autre sexe ? Elle a même plus de finesse et de pénétration ; éclairée par un instinct qui est un privilège de sa nature, elle voit souvent plus juste que les philosophes et les savants. Elle a, de naissance, la parole facile, le don de l'éloquence, et Agrippa ajoute en souriant : « Il n'y en a guère de muettes. »

Pourquoi donc limiter si misérablement le champ de son activité, pourquoi lui fermer des emplois auxquels elle serait propre ? « Ce qui se fait, non sans doute par l'ordre de Dieu, non par nécessité ni

par raison, mais par la force de l'usage, par l'éducation, par le hasard, et principalement par la violence et l'oppression. »

Et, dans un traité beaucoup plus court, qui est comme le couronnement du premier et sa conclusion pratique, Corneille Agrippa, s'adressant aux hommes avec une émotion qui n'est pas feinte, les supplie d'écouter leur cœur, d'écouter la voix de la justice, de comprendre qu'une attitude plus généreuse sera la meilleure garantie de leur bonheur : « Recevez votre femme, leur dit-il, comme une compagne inséparable, et non pas comme une servante... Sans doute vous devez dominer sur elle, mais que ce soit avec toute la grâce et révérence que vous devez à la vraie maîtresse du logis, à la mère de famille, à la mère des beaux enfants qui continueront vos affaires après vous et, quand vous ne serez plus, feront vivre encore votre nom... »

Voilà des accents nouveaux. Agrippa n'a rien pourtant d'un révolutionnaire. Il ne songe pas à intervertir les rôles. Allant beaucoup moins loin que son titre ne l'annonçait, il ne proclame même pas l'égalité des deux sexes. Mais, si mesuré qu'il soit dans ses réclamations, il n'en est pas moins très en avance sur son temps et il reste très supérieur à beaucoup qui l'ont suivi. Il a porté la discussion sur son vrai terrain, il en a aperçu le côté moral et le côté social. Son prestige personnel, sa modération ont donné plus de poids encore à ses idées. Jusqu'au XVIII^e siècle on les reprendra, et on se recommandera de son nom.

Aussitôt après, venant d'Italie, commencent à se

répandre chez nous les doctrines platoniciennes, telles du moins que les interprètent un Balthazar Castiglione, un Pierre Bembo, un Léon Hébreu. Ils enseignent que la beauté est une émanation de la bonté divine, que l'amour, lorsque sa pure flamme a consumé les appétits vulgaires, est un transport sublime qui nous ravit jusqu'au Ciel et que par conséquent la femme est sur la terre l'objet le plus digne de nos respects, parce qu'en elle se reflète « la beauté souveraine » et parce que c'est d'elle que vient l'amour.

On peut s'étonner que ce mysticisme sentimental ait été accueilli avec tant de faveur en un temps où les mœurs passent pour avoir été assez libres, et surtout dans la classe aristocratique où elles l'étaient plus qu'ailleurs. Peut-être est-ce là justement une protestation des âmes les plus fines contre l'excès de cette liberté. N'est-ce pas le cas pour Marguerite de Navarre, que l'on voit alors par sa conversation et par ses écrits, par les œuvres qu'elle inspire, convertir les plus distingués de ses contemporains à un idéal plus noble et plus pur ? Pour lui plaire, des moralistes, des romanciers, des poètes s'emploient à propager ces nouveautés séduisantes. Sans doute la moralité n'en a pas été beaucoup relevée, s'il en faut croire les chroniqueurs ; mais cet idéal qu'on ne réalisait guère, du moins on l'a aimé, c'était déjà un progrès, et il est ainsi entré dans les rapports d'un sexe à l'autre plus de délicatesse et un peu plus de respect : les femmes ne pouvaient qu'y gagner.

Cependant on n'a pas désarmé dans le camp des bourgeois et des réalistes et naturellement on s'y

gousse des théoriciens de l'amour pur. Vers l'année 1542, lorsqu'a paru, avec grand succès, la *Parfaite Amie* d'Antoine Héroet, le mysticisme raffiné qui s'y épanche appelle bien des protestations railleuses, et plus vive que jamais reprend l'interminable controverse. Rabelais lui-même intervient. Dans son *Tiers Livre*, au cours de la longue enquête de Panurge sur les chances qu'on a d'être heureux en ménage, il fait assez connaître son opinion sur les femmes, dont on a dit spirituellement qu'elle est « celle qu'on pouvait attendre d'un médecin et d'un moine : ce n'est pas un madrigal ».

De leur côté, les panégyristes se multiplient et redoublent de zèle, les uns par libéralisme et sentiment de la justice, les autres par intérêt ou galanterie : ce sont C. de Taillemont, et Guillaume Postel, philosophe visionnaire, et François de Billon qui dresse fièrement, en style militaire, avec ses bastions et ses tours, le *Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*. C'est tout un mouvement apologétique, qui a, juste à cette date, son pendant en Italie.

Et voici du nouveau : cette fois, les dames s'avisent de défendre elles-mêmes leur cause. Christine de Pisan avait été autrefois à peu près seule à le faire. Elles forment maintenant tout un groupe, auquel la décision ne manque pas. Pour ne citer que les plus marquantes, c'est la reine de Navarre démontrant dans l'*Heptaméron*, surtout par la bouche de Parlemente, que bien souvent les femmes surpassent les hommes en valeur morale et en distinction d'esprit ; c'est Marguerite de Romieu rencontrant, pour prouver « l'excellence de son sexe », tant d'exemples

contemporains qu'elle se lasse de les énumérer.

Ce sont surtout ces exemples qui ont compté. Ils ont agi sur l'opinion plus fortement que ne pouvaient le faire des polémiques où chaque parti se confirmait de plus en plus dans son opinion. Le rôle qu'ont joué alors dans le royaume une Marguerite de Navarre, une Marguerite de France, une Diane de Poitiers, une Catherine de Médicis ; le prestige de tant de grandes dames intelligentes et instruites qui brillaient à la cour et s'y montraient par leur culture très supérieures à la plupart des gentilshommes : la duchesse de Retz, « sœur des neuf Muses », et M^{me} de Lignerolles, deux gloires de cette Académie du Palais où Henri III allait les entendre, la duchesse de Rohan et Anne, sa fille, qu'Agrippa d'Aubigné a tant célébrées, la duchesse d'Uzès, femme d'esprit et de tête, qui attirait chez elle les poètes et dont le roi écoutait les conseils, les trois filles de Jean de Morel, Camille, Diane et Lucrece, qui savaient cinq langues, amies de Ronsard, de Du Bellay et de Dorat ; l'aimable brigade des femmes auteurs, la reine Marguerite, qu'il faut citer une fois de plus, Hélisenne de Crenne, Pernelle du Guillet, Louise Labé, dont les œuvres gardent leur originalité dans la riche floraison des lettres françaises : voilà les autorités et les renommées qui ont le plus contribué à relever, à ce moment, la situation des femmes dans le monde.

Diminuée nécessairement pendant la période des guerres civiles, où la vie de société a été suspendue, leur influence va reprendre aussitôt après.

On compose de nouveaux traités pour exalter

leurs mérites; le plus curieux, sous sa forme allégorique, est l'hommage fervent du sieur Du Chesne qui porte ce titre : *Figures mystiques du riche et précieux cabinet des Dames, où sont représentées au vif tant les beautés et parures du corps que les perfections, ornements et atours spirituels de l'âme*. L'éloge le plus significatif est celui de Marcellin Allard, parce qu'il vient d'un bourgeois assez caustique et se rencontre dans un livre d'allure généralement facétieuse : en 1605, à la fin de sa *Gazette Française*, il vante « la beauté et perfection du sexe », rappelle les exemples les plus illustres de ses vertus, particulièrement celui de « la pucelle envoyée de Dieu » pour délivrer notre pays « de la cruelle domination des Anglais », et montre enfin que, les femmes étant nécessaires, c'est la Nature qui « nous porte à les aimer ».

Peu après, dans un « Docte et subtil discours », Marguerite de Valois assure qu'il y a dans la femme quelque chose de divin : par la perfection et la dignité qui sont en elle, elle est la plus digne offrande qui puisse être présentée à Dieu. Si les hommes de plus en plus l'honorent, c'est moins par égard pour sa faiblesse que parce qu'ils ont enfin reconnu « son excellence ».

Ce petit traité a été célèbre : il consacre en quelque sorte les progrès qui avaient été faits au cours du xvi^e siècle; il marque un point de départ pour ceux qui vont s'accomplir.

CHAPITRE II

Influence et prestige des femmes au commencement du XVII^e siècle.

LE lendemain du jour où le bon roi Henri a pacifié enfin son royaume, où après tant de discordes, tant de guerres, la nation a commencé à respirer, à peu près sûre du lendemain, l'on voit tout de suite se réveiller cet esprit de sociabilité qui est un des traits permanents de notre race. La classe aristocratique anime de sa présence la nouvelle cour que le roi s'applique à « faire plantureuse et belle », où se succèdent les collations, les ballets et les mascarades. Mais bientôt commence à s'organiser, un peu à l'écart, une société, plus raffinée dans ses goûts, qui, sans affecter de s'isoler, recherche d'autres plaisirs. Il suffira de rappeler ici le nom de la reine Margot qui, rentrée à Paris en 1605, groupe autour d'elle un assez grand nombre de dames, de gentilshommes et d'écrivains et dont l'auteur des prétendus *Mémoires de Richelieu* écrit « qu'elle était le refuge des hommes de lettres ». « Elle aimait, ajoute-t-il, à les entendre parler, sa table en était toujours environnée, et elle apprit tant en leur conversation qu'elle parlait mieux que femme de son temps... »

Quelques années plus tard, c'est l'hôtel de Rambouillet qui ouvre ses portes. Le rôle où plus d'une avant elle s'était essayée, Catherine de Vivonne le

reprend avec plus d'intelligence, de vraie culture et d'autorité discrète. Presque tout ce qui compte en France s'empresse auprès d'elle. Celle que Chapelain appelle « une âme impératrice » a bientôt son petit royaume, ce salon connu et révééré jusque dans les plus lointaines provinces, et dont M^{me} de Sévigné dira un jour qu'il était « le Louvre, avant que M^{me} de Montausier fût au Louvre ».

Pendant près de trente ans, le succès croissant de ces assemblées fait naître d'autres cercles, moins brillants sans doute, mais animés du même esprit : à l'hôtel de Condé, où président M^{me} la Princesse et M^{lle} de Bourbon, à l'hôtel de Créqui, à l'hôtel de Clermont, dont Chapelain parle si souvent dans ses lettres, à l'hôtel de Nevers, dont l'abbé de Marolles est le « savant » en titre, où l'on agite « quelque belle question » tous les jours, chez M^{me} de Ventadour, chez M^{me} de Sablé, à la Place Royale, chez cette M^{me} Desloges, dont Conrart assure que sa société était recherchée par des princes et des princesses et que « toutes les Muses semblaient résider sous sa protection ou lui rendre hommage ».

Rien n'a été plus heureux sans doute, en un tel moment, que ce réveil de la vie mondaine sous une forme plus large et beaucoup plus parfaite. On a souvent remarqué que ç'a été, au sortir du siècle de la Renaissance, un moment nécessaire dans l'évolution de l'esprit français.

Ce mouvement, si intéressant en lui-même et si considérable par ses conséquences, ce sont des femmes qui en ont pris l'initiative et qui en ont conservé la direction : des femmes plus distinguées que les autres,

plus cultivées et d'une moralité sensiblement supérieure, qui n'ont eu, bien entendu, aucun plan préconçu, qui n'ont songé sans doute qu'à se créer des relations en conformité avec leurs goûts, mais qui — comme il arrive quelquefois — ont préparé, sans s'en douter, d'assez grandes choses.

Elles ont aidé la société nouvelle à se dépouiller de ce qu'elle avait encore de rude et même de brutal, à se modérer, à se régler par une discipline unanimement consentie. De là un progrès de la politesse aussi avantageux à la littérature qu'agréable dans la vie en commun. Le caractère de « l'honnête homme » — que Faret va bientôt définir — avec tout ce qu'il contient de noble et de délicat, ce sont elles qui l'ont façonné, au moins autant que les moralistes.

C'est sous leur influence que s'est développée et perfectionnée la conversation. Elle est devenue pour elles, toutes le répètent, « le meilleur plaisir de la vie ». Elles en ont fait un art : art éphémère sans doute, dont le souvenir même s'efface avec la génération qu'il a charmée, mais dont est né un autre art, plus raffiné encore et plus durable, celui de la correspondance, qui nous a laissé, comme on sait, bien des chefs-d'œuvre.

La conversation est alors plus qu'un agrément : elle devient un instrument de culture. De grands capitaines, des diplomates, des gens d'église, des poètes, de solides érudits, comme Chapelain et Ménage, apportent des idées et des connaissances et les mettent en commun. Avec cet esprit de finesse, qui est leur don particulier, les femmes filtrent, classent, concilient. Elles s'instruisent, et quelques-unes excellent à

communiquer, sans en avoir l'air, le savoir qu'elles ont acquis. Ainsi chacun gagne à ce commerce.

Danser, chanter, jouer du luth, courir la bague et bien manier l'épée, voilà à peu près tout ce qu'on avait demandé jusque-là à un gentilhomme. L'« académie », où la noblesse apprenait à monter à cheval et s'entraînait à quelques autres exercices, des voyages à l'étranger suffisaient, croyait-on, à la former. Francion, le héros du roman de Charles Sorel, mêlé un jour à des courtisans, s'était aperçu que « les sciences leur étaient si fort en honneur qu'ils avaient mal au cœur quand ils voyaient seulement un papier ». Mais voici que ces jeunes seigneurs commencent à comprendre, comme le note le même Sorel, que l'instruction est indispensable « à ceux qui veulent commander aux autres » et, pour commencer, à ceux qui ne veulent pas faire figure de sots dans un salon. On en voit plusieurs qui recherchent la compagnie des gens de lettres, qui consentent à oublier quelquefois la distance qui les sépare d'eux. Le duc d'Enghien, prince du sang, est en correspondance suivie avec Voiture ; le marquis, plus tard duc, de Montausier restera toujours un des meilleurs amis de Chapelain.

Les écrivains, de leur côté, tirent grand avantage de ces fréquentations ; certains s'y dérouillent de leur pédanterie, tous s'y affinent, y prennent un sentiment plus fort de leur importance et de leur dignité.

On a souvent montré combien ces réunions ont été utiles aussi au progrès de la langue, à une heure si importante de son évolution. Juges délicats des sentiments et des mobiles humains, maîtresses de



Cliché Tallandier

FRONTISPICE D'UNE APOLOGIE DU SEXE FÉMININ

o
r
c
s
C
l
r
y
F
c
u
d
c
d
n
n
v
l
o
g
s
s
c
c
i
p
c
r
e

courtoisie et de bon ton, les femmes n'ont pas dédaigné les questions grammaticales. Elles sont convaincues que la pureté du langage est le complément nécessaire et même le signe de la distinction d'esprit et du goût. Déjà, dans *La Ruelle mal assortie*, Marguerite de Valois enseignait à son galant « qu'il faut savoir parler, si l'on veut ressembler à un homme ». Ces dames discutent le sens et règlent le sort des mots, la prononciation ne les laisse pas indifférentes, et maintes fois c'est leur avis qui a fait autorité. Pour Vaugelas, le bon usage sera « la façon de parler de la plus saine partie de la cour... Quand je dis la cour, j'y comprends les femmes comme les hommes ». Dans un autre endroit, il précisera davantage : « Dans les doutes de la langue, il vaut mieux pour l'ordinaire consulter les femmes. »

Cette société mondaine, à laquelle les dames donnent le ton, elle a eu plus d'influence encore sur notre littérature, surtout sur la littérature d'imagination, qui est plus particulièrement de leur ressort.

Le grand roman de *l'Astrée*, qui a été leur bréviaire, répond parfaitement à tous leurs goûts; les longues histoires qui le suivent, celles de Gomberville ou de La Calprenède, exaltent pareillement la passion généreuse et épurée, opposent à la fierté, à la pudeur susceptible de l'héroïne la constance, la patience, la soumission complète de l'amant. « Une des principales lois d'amour, dit à Alcidon Délie, un des personnages de D'Urfé, c'est que l'amant obéisse aux commandements de la personne aimée. » Et Alcidon riposte galamment : « Il est vrai, sauf dans le cas où elle commanderait de n'être pas aimée. » C'est bien



sur ces bases que les dames veulent que soient réglés les rapports des deux sexes.

La poésie, elle aussi, se soumet aux lois nouvelles de la politesse ; et de ce côté on perd beaucoup et l'on ne gagne guère. Dans le monde l'originalité s'efface, on s'étonnerait des audaces de l'imagination, on serait choqué par l'expression trop vive et trop directe des passions : ce qui enchante, c'est l'esprit dans les épigrammes, la galanterie dans les madrigaux et les sonnets, l'improvisation ingénieuse dans les bouts-rimés. Chapelain, assez exact alors aux belles assemblées, fait lui-même la remarque que maintenant « les poètes sont réglés par le goût de la cour, plutôt que la cour par le goût des poètes ».

Au théâtre enfin, si, aux environs de 1634, à la tragi-comédie irrégulière, fantaisiste, chargée de péripiéties violentes, si à la tragi-comédie, qui est surtout un spectacle, succède la tragédie qui est un plaisir de l'esprit, la tragédie abstraite et décente, soumise aux lois de la vraisemblance, c'est-à-dire de la raison, c'est que dans les salles mieux tenues, plus surveillées, par le commandement de Richelieu, la société raisonnable et polie s'est substituée en partie au public populaire et a réussi très vite à faire prévaloir ses goûts. « La canaille », comme l'appelle Chapelain, ne fait plus maintenant la loi ; « il ne faut plus songer, écrit Desmarests, qu'à satisfaire les premiers esprits de l'Europe. » Les dames, qui jusque-là n'auraient pas osé se montrer à la comédie, elles exercent là aussi leur pouvoir. C'est en partie pour leur plaisir, à elles et à leurs amis, que notre art dramatique s'est écarté de tout ce qui rappelle la réalité

brutale pour se tourner vers l'étude du monde intérieur, et qu'il a apporté dans l'expression des sentiments une mesure et un souci constant de noblesse qu'on n'avait pas encore connus.

Il est clair que cette direction imprimée aux lettres françaises n'a pas eu que d'heureux effets : elle les a détournées pour un temps de tout ce qui ne touche pas à la vie mondaine, de la nature extérieure, par exemple, ou de ceux des problèmes sociaux qu'on avait alors le droit de se poser. Mais ces inconvénients sont bien compensés par des avantages de très haut prix. S'attachant de plus en plus, et toujours avec plus de netteté et de pénétration, à la psychologie de l'homme de société, notre littérature a commencé à s'acheminer dans les grandes voies de l'art classique, en même temps que se formait un public capable d'en apprécier les délicatesses. Si, malgré tant de liens qui la rattachaient à l'antiquité, elle a su s'adapter au caractère de notre race, aux conditions d'un monde nouveau, devenir véritablement moderne et française et faire entrer dans la tradition nationale le fond sérieux de l'humanisme, ç'a été pour une bonne part l'œuvre des cercles choisis que les femmes avaient organisés et qu'elles ont toujours dominés.

Parce que ce travail s'est fait sous leurs auspices, parce que c'est dans leurs salons que se dispensent surtout les renommées, on les voit devenir alors les juges souverains des belles choses. Les auteurs, pour s'assurer leurs suffrages, viennent les consulter sur leurs livres nouveaux, sur leurs pièces à peine achevées ; c'est à elles que vont surtout les flatteuses dédicaces. C'est au sexe féminin tout entier que Des-

marests veut faire hommage de son roman d'*Ariane*. « Beau sexe, à qui la Nature a donné ce qu'elle avait de plus riche et de plus aimable, source des plus agréables délices, qui tenez dans vos belles mains l'empire de l'Univers, puisque vous commandez aux hommes,... c'est à vous aussi à qui je présente cet ouvrage. » Martin de Pinchesne écrira dans sa préface aux *Œuvres* de Voiture : « Cette belle moitié du monde, avec la faculté de lire, a encore celle de juger aussi bien que nous, et est aujourd'hui maîtresse de la gloire des hommes. »

*
* *

Les femmes ne se contentent pas de s'assurer une sorte de suprématie littéraire : elles aspirent à d'autres conquêtes. Connaissant leur pouvoir, elles savent s'en servir pour obtenir de ceux qui forment leurs petites cours les concessions qui, à ce moment, peuvent leur suffire.

Nous avons vu qu'au xvi^e siècle, à la faveur de la philosophie platonicienne qu'elles avaient mise à la mode, quelques-unes d'entre elles avaient tenté de faire accepter dans leur entourage la conception d'un amour spiritualisé — qui n'excluait pas toujours un goût assez vif pour les réalités. Elles avaient réussi parfois à écarter d'elles les propos grossiers, les plaisanteries vulgaires dont les rapports d'un sexe à l'autre avaient été si souvent le sujet.

Maintenant que la vie mondaine s'est organisée d'une façon plus stable, avec beaucoup plus d'ampleur et d'éclat, elles imposent avec plus de force des idées

bien faites pour les flatter. Marguerite de Valois, elle-même, qu'on se représente mal dans cette attitude, fait développer en prose et en vers par les auteurs à ses gages la condamnation de la passion vulgaire et l'apologie de la chaste inclination. Les dames n'admettent plus les vivacités de l'amour à la cavalière. Elles posent en principe qu'il n'y a rien au monde de plus précieux que le don d'un cœur de femme et qu'il faut le mériter longtemps par le service le plus attentif, par une respectueuse soumission. La marquise de Sablé, qui fut dans sa jeunesse une des beautés les plus en renom, avait beaucoup admiré, paraît-il, la galanterie cérémonieuse des Espagnols et elle avait souhaité qu'on la prît pour modèle : « Elle était persuadée, écrit M^{me} de Motteville, que les hommes pouvaient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes, que le désir de leur plaire les portait aux plus grandes et belles actions, leur donnait de l'esprit et leur inspirait... toutes sortes de vertus ; — mais que d'un autre côté les femmes, qui étaient l'ornement du monde et étaient faites pour être servies et adorées des hommes, ne devaient souffrir que leurs respects. » M^{me} de Sablé n'a pas été la première en France à avoir eu cette idée et dans sa génération elle n'a pas été la seule. Les dames n'ont pas mis beaucoup de temps à faire accepter les lois de la galanterie en même temps que celles de la politesse. La galanterie va devenir un des attributs essentiels de « l'honnête homme ».

Saint-Marc Girardin l'a déjà dit, c'est bien une survivance de la chevalerie, dépouillée de son caractère religieux et de son prestige héroïque. Il ne s'agit

plus, pour attendrir une belle inhumaine, de redresser les torts, le long des chemins, de s'épuiser en luttes disproportionnées. Il faut pourtant se donner de la peine. Les rudes gentilshommes du commencement du siècle, les fils de ceux qui avaient fait les guerres civiles, ils ont eu bien du mal à se façonner aux belles façons, à s'instruire dans l'art subtil et nuancé du compliment, à se modérer, à déguiser l'ardeur de leurs sentiments sous le couvert d'une adoration plus ou moins spirituelle. Ce qu'il y a eu de plus chevaleresque dans cette soumission, c'est que la force s'y est inclinée devant la faiblesse. Faret l'a remarqué assez finement dans son *Honnête homme* : « Le premier et principal précepte que doit observer celui qui veut plaire aux femmes, c'est de les honorer avec tous les respects qui lui sont possibles... C'est un effet de leur faiblesse d'être d'une humeur impérieuse comme elles sont, et leur semble qu'en usurpant cette autorité qu'elles prennent sur les hommes, elles réparent en quelque façon le défaut naturel de leur peu de force... »

En tout cas, ç'a été un chef-d'œuvre de la politique des dames de ce temps d'avoir créé autour d'elles l'atmosphère dans laquelle elles voulaient vivre, d'avoir assujetti, tout au moins dans le cours des relations mondaines, des tempéraments assez rebelles à une discipline imposée par elles comme le signe le plus manifeste de leur domination.

Il y aurait sans doute des réserves à faire. Même dans la haute société il y a eu des résistances, sans parler de ceux qui étaient trop grands pour plier devant personne. Tous les hommes n'y sont pas devenus des Céladons, et Hylas, l'aimable inconstant

de l'*Astrée*, a gardé des admirateurs. On ne nous dit pas que la majorité des seigneurs de cette époque aient été plus particulièrement disposés à se contenter toujours des satisfactions de l'amour platonique. Plus d'un sans doute, après avoir reçu, à la fin, la récompense qu'on lui avait bien fait gagner, a pu se revancher, dans la suite, de sa patience et de son abdication. Lorsqu'on lit les Mémoires, on y voit mis au jour pas mal de scandales encore et de violences.

Il n'en reste pas moins que dans la vie de salon la femme est devenue alors le centre brillant qui attire et qui éclaire, de qui tout part, où tout revient. Jamais elle n'a été plus admirée, plus adulée. Les plus inexpérimentés ont voulu apprendre l'art des vers pour essayer de donner plus de prix à leurs hommages. Les rayons du soleil, les perles de la mer, les richesses de la terre ont à peine fourni assez de métaphores pour exalter sa beauté. On pourrait trouver une sorte de valeur symbolique à cette fameuse *Guirlande* où toutes les fleurs du monde étaient invitées à effacer leur éclat devant l'éclat de Julie, à faire monter autour d'elle, comme un encens, leur parfum.

Il est impossible que, même en dehors des cercles aristocratiques où trône la femme, il ne se soit pas répandu quelque chose du rayonnement de sa divinité.

*
* *

Elle n'a jamais craint d'attirer l'attention sur elle.
Après la mort du roi Henri, qui avait réparé tant de maux, dans cette époque relativement paisible du

règne de Louis XIII, on constate un progrès continu du luxe, conséquence naturelle du progrès des richesses, non seulement dans la noblesse, mais encore dans la haute bourgeoisie qui voit alors s'accroître son importance sociale, à mesure qu'augmente le pouvoir de l'argent.

A Paris, de tous les côtés, surtout dans les quartiers nouveaux, de nobles bâtiments s'élèvent. Dans *le Menteur* de Corneille, revenant de Poitiers, où il a terminé ses études, et retrouvant sa ville natale, le jeune Dorante ne la reconnaît plus :

Paris semble à mes yeux un pays de romans.
J'y croyais, ce matin, voir une île enchantée....

et le vieux Géronte reprend :

Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie.

Sur la place Royale, au Pré-aux-Clercs, dans l'île Saint-Louis et ailleurs d'imposants hôtels étalent leurs façades richement ornées, ouvrent sur des jardins leurs hautes fenêtres, alignent la longue suite des pièces lambrissées, tapissées, décorées de tableaux, peuplées de statues, qui sont les appartements de réception.

Ces somptueux décors appellent les fêtes. Elles se multiplient partout : à la cour (car le roi aime à y distraire sa mélancolie), chez le Cardinal, dans les maisons des grands seigneurs, des financiers, des présidents du Parlement et de la Chambre des Comptes ; les ballets et les collations y succèdent aux concerts et aux mascarades.



Cliché Tallandier

LE BAL
d'après une gravure d'Abraham BOSSE

Le
toilet
précé
riche
pierr
limit
art es
ne le
à l'It
mode
se déj
à son
d'or
recon
les an
ou de
dants
la mc
Qu
Cinq-
ment
les jou
la ma
Paris
compt
qui so
les fai
consid
voient
encadr
droite
noir t

Les dames y font admirer la splendeur de leurs toilettes. Pendant les dernières années du règne précédent, elles apparaissaient, écrit l'Estoile, « si richement parées et si fort chargées de perles et de pierreries qu'elles ne pouvaient remuer ». Il avait fallu limiter leurs prodigalités par un édit somptuaire. Leur art est devenu plus savant et plus distingué, leur luxe ne les écrase plus. La France est en train d'enlever à l'Italie et à l'Espagne la maîtrise souveraine de la mode, qu'elle ne laissera plus échapper. Mais il ne se dépense pas moins d'argent, et Richelieu est obligé à son tour d'interdire les étoffes tramées d'argent ou d'or et l'abus des dentelles. Lui mort, les folies recommencent. En dehors des brocarts où se taillent les amples robes, des larges collets en point de Venise ou de Gênes, il faut des bagues, des colliers, des pendants d'oreille, un éventail de prix, sans parler de la montre qui se porte à la ceinture.

Quoique tous les hommes n'aient pas, comme Cinq-Mars, trois cents paires de bottes, leur ajustement est alors presque aussi coûteux. « Changer tous les jours d'habit et de plumes, écrit Tallemant, c'est la marque la plus ordinaire à quoi l'on connaît dans Paris les gens de qualité. » Mais l'on se rend bien compte dans le public que ce sont les femmes encore qui sont responsables de ces dépenses-là, puisqu'on les fait pour leur plaire, et certains esprits chagrins considèrent sans bienveillance les belles dames qu'ils voient passer dans leurs magnifiques carrosses, encadrées de quelques galants qui chevauchent à droite et à gauche, très peintes, le loup de velours noir tranchant sur la blancheur de leurs visages,

lorsqu'elles vont faire leur promenade ordinaire au Cours-la-Reine ou dans le faubourg assez vert qui s'étend au delà de la Porte Saint-Antoine.

*
*
*

Dans cette époque ardente, qui est la jeunesse du siècle, où le pouvoir absolu n'a pas encore tout discipliné, où se maintiennent dans les hautes classes l'audace, l'ambition, l'esprit d'indépendance et l'esprit d'entreprise, la plus grande passion, c'est la politique. Là aussi les femmes jouent leur rôle, et ce rôle est de premier plan.

L'heure est émouvante : tandis qu'à l'extérieur la guerre, qui sera la guerre de Trente ans, commence à dérouler ses péripéties pathétiques, à l'intérieur d'autres tragédies se jouent. Essayant de sauver son indépendance et ses privilèges, la noblesse se débat sous la rude main du Cardinal : c'est une lutte sourde ou déclarée qui se poursuit presque sans trêve. Que de manœuvres autour du monarque pour le détacher de son ministre ! « Les quatre pieds carrés du cabinet du roi, disait Richelieu, me sont plus difficiles à conquérir que tous les champs de bataille de l'Europe. » Que de mystérieux conciliabules, de cabales, de trames subtiles dans Paris, hors de Paris, sur les frontières ! Combien de complots, de révoltes armées !

Les dames en sont toujours : le danger même les attire. Dès 1623, le nonce du Pape écrivait : « En France, tous les grands événements, toutes les intrigues d'importance dépendent le plus souvent des

femmes. » Le marquis de Fontenay-Mareuil fait la même remarque dans ses *Mémoires*, et il ajoute : « Ceci n'arrive point aux autres pays, où les femmes étant plus particulières et nourries seulement dans les choses de leur métier, elles ne peuvent pas prendre tant de connaissance, comme ici, des affaires publiques. »

C'est surtout la princesse de Condé, celle dont Henri IV avait été follement épris, qui pousse le vieil Ornano dans ce qu'on appellera « la Conspiration des femmes ». M^{me} de Montbazon, si imposante dans sa beauté épanouie, si séduisante par cet « air libre et hardi qui lui était naturel », pour recruter des partisans elle ne recule, comme on sait, devant aucun moyen. — Quant à la duchesse de Chevreuse, la conjuration est la principale, on pourrait dire la seule occupation de sa vie. Ayant perdu, très jeune, son premier mari, le duc de Luynes, connétable de France, dont elle était la confidente et la conseillère, remariée avec le duc de Chevreuse et désespérant d'en faire quelque chose de grand, elle se décide à travailler seule : elle se heurte à Richelieu et ne voulant pas être avec lui, elle se dresse en toute occasion contre lui. C'est elle qui séduit le jeune comte de Chalais et l'entraîne de complot en complot, jusqu'à ce qu'il y laisse sa vie. Elle est souvent exilée, mais jamais ne se décourage. Quand elle est en action, elle ne songe guère à préserver sa précieuse beauté. Pour fuir en Angleterre, elle passe la Somme à la nage ; pour fuir en Espagne, elle traverse toute la France à cheval, en habit d'homme, seule, exposée à tous les hasards des chemins. Par-

tout où elle arrive, elle gagne des cœurs, leur communique sa haine et dans les cours de Londres, de Madrid ou de Lorraine elle contrarie les desseins de son puissant ennemi. Elle l'inquiète tellement qu'il se demande s'il pourra venir à bout « d'un esprit si dangereux ». S'il la chasse, elle enflamme l'Europe ; s'il la laisse en France, il ne peut l'empêcher de communiquer avec la reine, de conspirer avec le comte de Soissons, de rendre fou d'amour jusqu'au garde des sceaux, le marquis de Châteauneuf, créature du Cardinal, qui lui devait son poste et sa fortune. Richelieu mort, elle ne désarmera pas, parce qu'elle aura maintenant à combattre Mazarin. Condamnée encore à l'exil, pour avoir été l'âme du parti des Importants, la Fronde lui fournira bientôt l'occasion de prendre sa revanche ; elle s'y jettera dans toutes les aventures, elle chevauchera aux côtés de M^{me} de Longueville, d'Anne de Gonzague, de la duchesse de Montpensier, de M^{mes} de Fiesque et de Frontenac ; enfermée plus tard dans Paris révolté, cette aristocrate deviendra aux yeux du populaire une manière d'héroïne : une mazarinade sera écrite à sa gloire (*L'Amazone française au secours des Parisiens*) et cette agente de séditions finira ainsi dans une apothéose.

Après la signature du Traité des Pyrénées, Don Luis de Haro, ministre du roi d'Espagne, félicitant Mazarin de ce qu'il pouvait désormais gouverner en paix, le cardinal lui répondit qu'en France les ministres n'étaient jamais tranquilles et que les dames étaient les premières à leur créer des embarras : « Vous autres Espagnols, vous en parlez bien à

votre aise, vos femmes ne se mêlent que de faire l'amour ; mais en France, ce n'est pas de même, et nous en avons trois qui seraient capables de gouverner ou de bouleverser trois grands royaumes. » Il parlait sans doute de la duchesse de Longueville, de la princesse Palatine et de la duchesse de Chevreuse. Il aurait pu en compter plus de trois.

Ainsi, sur tous les terrains, les dames se mettent en vue, manifestent leur activité et leur puissance nouvelle. Quoi d'étonnant qu'elles aient paru trop envahissantes et que certaines gens, trouvant qu'elles s'élevaient trop, aient pris plaisir à les rabaisser ? Ainsi s'explique, en partie du moins, qu'il y ait eu, à ce moment, une reprise de la Querelle des Femmes.

CHAPITRE III

Réveil de la Querelle des Femmes.

Les attaques et les défenses.

L'OUVRAGE qui ouvre cette nouvelle phase de la campagne antiféministe, et qui en est certainement la manifestation la plus singulière, a paru vers la fin de l'année 1617, à Paris, chez le libraire Petit-Pas. On n'a su que plus tard le nom de l'auteur : Jacques Olivier, licencié en droit canon.

Le titre était fait pour attirer l'attention : *L'Alphabet de l'imperfection et malice des Femmes, dédié à la plus mauvaise du monde.*

Au-dessous, en latin et en français, une sentence de l'*Ecclésiaste* : « De mille hommes j'en ai trouvé un bon, et de toutes les femmes pas une. »

Plus bas encore, une gravure représentant une femme dont le visage est agréable, mais dont le corps, formé de pièces empruntées, suggère par chacune de ses parties quelque défaut ou quelque vice : les mains crochues semblables aux griffes des harpies sont le signe de son avidité insatiable, les plumes dont elle est revêtue rappellent « les voluptés qu'elle donne et qui s'envolent aussitôt goûtées » ; ses jambes finissent en pattes de poule, pour rappeler qu'elle est mauvaise ménagère, car on sait que la poule est très capable « d'éparpiller et de gâter un muid de blé avec

les pieds pour deux ou trois grains qu'elle y pense trouver au goût de son appétit ».

Ce symbolisme assez bizarre est d'ailleurs expliqué, à l'usage des âmes simples, dans une sorte de préambule d'une odieuse brutalité.

Et alors commence l'*Alphabet*, chef-d'œuvre d'ingéniosité, véritable tour de force. Trouver vingt-quatre défauts féminins n'était pas le plus difficile : il n'y avait qu'à feuilleter les copieux traités des anciens misogynes

Et tous ces vieux recueils de satires naïves,
Des malices du sexe immortelles archives,

comme dira Boileau. Mais les présenter sous la forme d'un dictionnaire, voilà la nouveauté. Et trouver pour chaque lettre de l'alphabet un vice dont le nom commençât par elle, voilà le problème. Jacques Olivier l'a résolu, non sans quelque peine.

Encore lui a-t-il fallu user de mots latins : *Garrulum guttur*, gosier babillard, et maintes fois, à défaut d'un grief, inscrire une injure : *Bestiale baratrum*, abîme de bêtise. Pour le K il a dû recourir à une fantaisie orthographique : *Kaos calumniarum*, confusion de calomnies. Mais que découvrir pour l'X ? A défaut de mieux, il a imaginé : *Xanxia Xerxis* qu'il traduit : humeurs de Xerxès. Pauvre trouvaille ! Apostrophe pédante et vide de sens : aussi s'est-il dispensé de développer cet article.

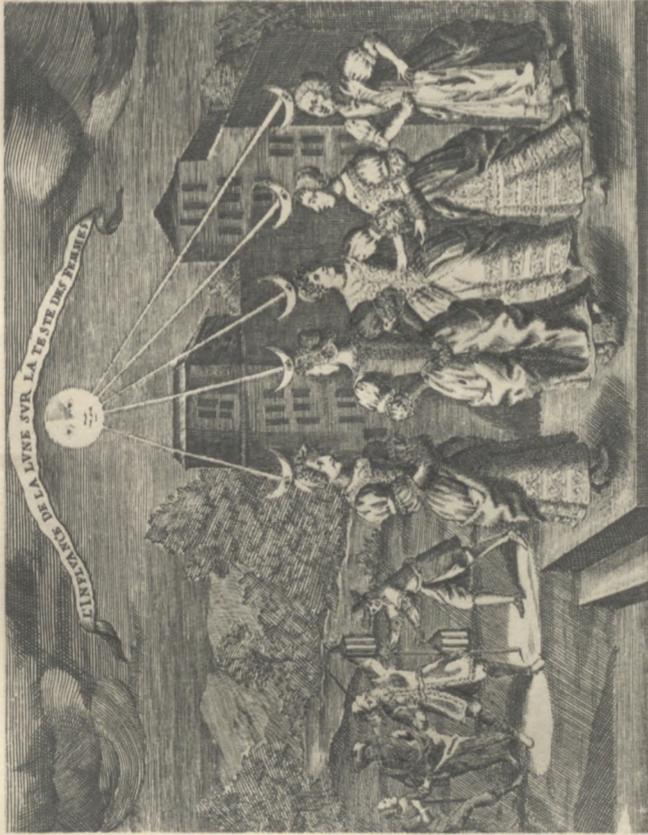
Mais pour la plupart des autres il abonde en commentaires : trois cent soixante pages lui ont à peine suffi pour l'ensemble de son réquisitoire.

Par exemple, il ne tarit pas sur la coquetterie des

femmes et sur cet obstiné désir de plaire, fatal aux autres et à elles-mêmes. Il passe en revue « les affiquets et autres niaiseries » qui leur servent à « amorcer les esclaves de l'impure volupté » ; il se moque de ces révolutions imprévues qui changent du jour au lendemain leurs façons de se vêtir, si bien « que les pauvres tailleurs ne savent plus de quel bois faire flèche ». Les plus vieilles, les plus disgraciées de la nature sont plus enragées que les autres à se faire valoir, « ne se contentant de mouchoirs de col, de perruques frisées, brunes, blondes ou châtaines,... et de mille autres petits engigornements », recourant aux fards, aux fausses gorges pour dissimuler la laideur d'un visage ou d'un sein.

Jacques Olivier n'insiste pas moins sur l'inconstance et la mauvaise foi, dont ce sexe a commencé de bonne heure à donner l'exemple, puisque la première femme « ne sut et ne voulut jamais garder à Dieu six heures de fidélité ». Plus on observe sa digne postérité, plus on s'effraye de découvrir en elle d'insondables mystères : « La femme est un animal si difficile à connaître, que le plus bel esprit du monde n'en saurait donner une assurée définition. Car il y a chez elle tant de cabinets et d'arrière-boutiques, tant de ressorts et de chambres à louer, qu'on ne sait en quoi se fier : tantôt rit, tantôt pleure pour un même sujet, tantôt veut et ne veut pas, tantôt paraît un agneau, tantôt un satyre... »

Rien de plus irritant aussi que l'excessive délicatesse que ces dames apportent en toute chose. Méditez sur l'exemple de cette femme d'un duc de Venise, Dominique Sylvin, qu'il avait prise dans Constan-



Cliché Tallandier

L'INFLUENCE DE LA LUNE SUR LA TÊTE DES FEMMES
d'après une caricature populaire du temps

tinople. Sa chambre était parfumée dans tous les coins de musc, d'ambre gris et de civette. Son raffinement allait à ce point qu'elle « ne voulait point toucher de ses doigts la viande servie sur table, mais prenant des fourchettes d'or, elle la portait de la sorte en sa bouche ». Elle fut d'ailleurs bien punie de ces affectations : « le Ciel, ne pouvant plus souffrir le faste et orgueil de cette sirène », voulut que ce beau corps fût rongé par une corruption très horrible. On peut voir par là que « ces petites muguettes, qui font les sucrées et saintes-nitouches ne plaisent aucunement à la Divine Majesté ».

Les sautes d'humeur de ce sexe ne sont pas moins étranges : « Un certain personnage facétieux, interrogé de ce que Dieu faisait des vieilles lunes, vu que cet astre se renouvelle tous les mois, repartit sur-le-champ qu'il les envoyait en la tête des femmes et des mules. »

Et pourtant les hommes ont été de tout temps leurs esclaves, et le sont maintenant plus que jamais. Cette puissance de séduction ne peut être qu'un artifice du Malin : il a partie liée avec la femme, dont le corps est son séjour de prédilection, et voilà pourquoi le prêtre exorcisant le diable, lorsqu'il baptise un enfant mâle, ne le nomme que vingt fois, tandis que, « baptisant une fille, il le nomme trente fois, montrant qu'il est plus difficile à conjurer au féminin sexe qu'au masculin ».

Heureux qui peut écarter de sa vie ce danger mortel ! Bienheureux fut Platon qui « jamais ne connut ni n'épousa femme, caréssant et chérissant tout le cours de sa vie la chasteté ».

Voilà quelques-uns des passages qu'on peut citer. Ils ne donneront qu'une assez faible idée de ce pamphlet compact et diffus, mais qui sort de l'ordinaire par la verdeur du style, par une remarquable richesse verbale, et surtout par l'excès du parti pris, par la haine farouche qui s'y épanche, par une violence souvent frénétique, plus étonnante au seuil d'un siècle poli.

Sans doute on trouverait des invectives plus grossières encore dans la littérature libertine de ce temps, dans les *Parnasses* et *Cabinets Satyriques* : mais il s'agit là d'un genre à part, qui fleurit dans les cabarets, qui cultive à dessein l'obscénité et l'injure. Jacques Olivier au contraire est un homme grave, qui ne songe guère à faire rire et dont les pires brutalités sont évidemment inspirées par une conviction sincère. C'est un étrange original, qu'on serait curieux de mieux connaître.

Il appartient évidemment à cette classe bourgeoise où sont nées la plupart des satires contre le sexe féminin. Il s'emporte surtout contre les dames de la cour et du beau monde, « ces hypocrites et dissimulées courtisanes..., chez lesquelles le vice fomenté ses turpitudes et ses laideurs difformes, comme le crapaud parmi la sauge » ; il n'a pas assez de mépris pour la suite qu'elles traînent après elles, « damerets, bouffonneurs, marjolets ». C'est la parcimonie bourgeoise qui lui fait condamner le luxe, moins parce qu'il est un signe d'orgueil que parce qu'il est la ruine des fortunes : « La convoitise des femmes est si grande en ce siècle déplorable, que si l'on mettait sous la presse les rubis, les perles, les

diamants, les perruques, les chaînes d'or, les bracelets, les velours, les satins, les cotillons, les atours et les plumes qu'elles portent pour ornement de leur vanité, l'on verrait sortir des patrimoines tout entiers, des maisons toutes meublées... » — Un autre trait bien particulier encore à la classe moyenne, c'est l'abondance des dictons et proverbes semés tout le long de l'*Alphabet* : « Une bonne femme, une bonne mule et une bonne chèvre sont trois méchantes bêtes. » — « La pluie, la fumée et la femme sans raison jettent bien souvent l'homme hors de sa maison. »

Ce misogynne est un érudit, qui de l'antiquité a connu non seulement les grands livres, mais encore les commentaires, les recueils d'anecdotes et d'apophtegmes, toutes sortes de compilations. Et cette érudition, il l'étale gauchement, avec une satisfaction un peu puérile : s'il cite l'*Ecclésiaste*, il reproduira un mot hébreu pour impressionner le lecteur. Les femmes, écrit-il quelque part, elles affoleraient l'homme le plus sage, eût-il « la gravité de Caton, la ferveur de Démosthène, la douceur de Cicéron, ... fût-il versé aux affaires d'État aussi parfaitement que Numa à Rome, Charinondas à Carthage, Lycurgue à Sparte, Solon à Athènes, Minos en Crète, Zamolxis en Scythie, Oromasus en Perse... etc. »

Enfin tout laisse deviner que ce pédant est un homme d'Église. Il s'élève assez souvent au ton du prédicateur, comme dans la longue période, véhémente et colorée, sur la fausse piété des dames du monde, où il les fait voir agenouillées dans la chapelle, deux ou trois heures de suite, « montrant le blanc des

yeux aux voûtes du temple, sans sourciller », et courant, au sortir de là, « danser, baller, folâtrer » tout le long de l'après-dinée, « sans considérer que toutes ces danses, toutes ces vanités et tous ces lascifs emportements seront les appas et matières à l'entretien des flammes du feu éternel ». D'ailleurs, vers la fin du livre, une déclaration de l'auteur fait entendre clairement qu'il ne vit pas dans le monde : « *Je ne parle point par expérience*, dit-il, ou pour le motif de quelque déplaisir reçu de ce sexe en général et en particulier, n'étant seulement que le truchement des Saints Pères, des bons auteurs et du Saint-Esprit même, parlant par la bouche des Prophètes. »

Ces divers caractères de l'auteur de l'*Alphabet* m'inclinent à accueillir un renseignement que je trouve dans une brève *Réponse* de quelques dames de ce temps, imprimée en 1618. Elles disent du style de leur ennemi que c'est un « style de rôtiisseur » et qu'il est « plus capable d'avoir l'intendance de la grande marmite des cordeliers que l'intelligence de la Sainte Écriture » ; elles lui reprochent de n'avoir même pas compris les textes sacrés dont il prétend se faire une arme, si aisés pourtant à interpréter que même « les petits marmitons » qu'il gouverne lui en auraient sans peine donné l'explication.

L'intendant d'un monastère était autre chose qu'un chef de cuisine. Ces fonctions pouvaient être confiées à un personnage d'une instruction solide, pourvu de ce titre de licencié en droit canon qu'attribue à Jacques Olivier une édition postérieure de son livre. Il serait piquant que la nouvelle guerre des femmes fût sortie d'un couvent de cordeliers.

*
* *

Tandis que l'*Alphabet* se répand (j'en compte en moins de trente ans une douzaine d'éditions, qui seront suivies de beaucoup d'autres), on voit s'engager autour de lui la plus ardente des polémiques.

A une *Défense des femmes contre l'Alphabet de leur prétendue malice et imperfection*, protestation immédiate et violente d'un certain Vigoureux, capitaine du château de Brie-Comte-Robert, répondent à quelques semaines d'intervalle (toujours en cette même année de 1617) et Jacques Olivier lui-même, peu intimidé par des attaques qu'il avait prévues, et le sieur de La Bruyère et le sieur de Ferville. Dans les années suivantes on voit successivement paraître *le Purgatoire des hommes mariés avec les peines et tourments qu'ils endurent incessamment* (1619), *les Singeries des femmes de ce temps découvertes* et le *Tableau historique des ruses et subtilités des femmes* (1623); un peu après, le *Tableau des piperies des femmes mondaines*; plus tard le *Tableau du mariage* de Paul Caillet (1635), etc.

Dans l'autre camp on ne reste pas inactif. Après le capitaine Vigoureux, le chevalier de l'Escale entre bravement dans la lice : il fait imprimer *le Champion des Femmes*, qu'il complétera plus tard par un autre *Alphabet*, celui « de leur excellence et perfection ». Il a, comme Olivier, le tempérament batailleur et il plaide lui aussi sa cause avec une conviction passionnée. Ma profession, déclare-t-il aux dames, n'est pas de haranguer en public et moins encore d'écrire

des livres : « Toutefois, considérant qu'un barbare incirconcis, un philistin réprouvé ose insolemment taxer votre honneur et médire impudemment de votre sainte troupe tant chérie de Dieu, je ne saurais plus tenir mon silence : il faut que je réponde, que j'éclate, que je crie. » Et, se tournant vers le vil calomniateur, il le somme de venir disputer avec lui « en champ clos, à armes égales », chacun avec un bon second, « dans quelque chambre de monastère » ou bien dans la Sorbonne même, étant entendu que celui qui succombera « sera tenu de se rendre, se rétracter et déclarer publiquement devant le monde sa méchanceté et ignorance ».

Aussitôt après lui, voici que se présente toute une brigade de galants défenseurs, non moins impatients de manifester leur zèle. Un avocat au Parlement de Paris, Louis le Bermen, sieur de la Martinière, oppose à l'assaillant *le Bouclier des Dames*, orné de cette généreuse devise : « Tout par amour, rien par force. » En 1622, dans un petit traité qui reparaitra plus tard, *l'Égalité des hommes et des femmes*, M^{lle} de Gournay réclame pour son sexe le respect qu'on lui doit avec autant d'ardeur qu'elle en met à défendre la langue et la pensée de son maître Montaigne. En 1625, un Provençal, Honorat de Ménier, célèbre en style ampoulé la plus belle moitié du genre humain et démontre chaleureusement sa perfection. En 1629, Angenoust, conseiller du roi, envoie de Troyes, où il est juge au bailliage, un *Paranympe des Dames*, qu'il donne comme « un antidote assuré contre le venin infect des cyniques, calomniateurs criards et jappeurs ».

Le P. Hilarion de la Coste rend aux femmes un hommage plus discret, mais qui sert bien mieux leur cause, en remplissant deux gros volumes in-quarto des biographies et des éloges de tant de princesses ou de dames sages et vertueuses qui ont été la gloire de leur sexe. A la même date, dans ce livre sur *l'Honnête homme*, qui a passé longtemps pour le parfait manuel de la politesse, Faret explique avec beaucoup de netteté pourquoi il convient d'honorer les dames. Ce n'est pas seulement pour des raisons d'intérêt qu'il faut s'empresseur auprès d'elles, en considération des bons offices qu'elles peuvent rendre dans le monde ; ce n'est pas seulement pour des raisons d'agrément (n'est-il pas vrai que sans elles les plus belles cours « demeureraient tristes et languissantes, sans ornement, sans splendeur et sans joie » ?) ; c'est encore et surtout pour une raison de justice, parce que leur vertu est la même que celle des hommes, accompagnée seulement de plus de grâces « et comme éclairée des rayons de la beauté ».

De 1632 à 1636 se succèdent les trois parties de *l'Honnête femme* par le P. Duboscq, cordelier. C'est un livre qu'on n'aurait peut-être pas songé à écrire vingt ans plus tôt : maintenant que les dames font beaucoup parler d'elles, il est le complément attendu de l'ouvrage de Faret. L'auteur est visiblement convaincu qu'il aborde un sujet d'importance. Il veut se garder de toute prévention, mais il laisse assez voir de quel côté il penche. Sans doute il condamne le luxe féminin comme contraire aux lois de l'Église et même, à ce qu'il prétend, à celles de la nature ; sans doute c'est une épouse chrétienne, et non une

mondaine, qu'il veut former ; mais il veut la former en l'élevant moralement et intellectuellement au-dessus de sa situation actuelle.

Tout cela nous mène jusque vers le milieu du ministère du Grand Cardinal, c'est-à-dire jusqu'au moment où commence la période la plus brillante de la vie de société. C'est à cette date que semble se clore la première phase du débat.

*
* *

Des deux côtés la lutte a été chaude. On s'enflammait vite dans cette génération passionnée et l'on ne craignait pas de prendre parti. Nous ne voyons aucun grand nom parmi les combattants : car décidément on ne saurait considérer Balzac comme un ennemi déclaré des femmes, parce qu'il a décoché contre elles quelques traits et médit du mariage, à vingt et un ans, dans une lettre à son ami Girard, avec l'assurance d'un homme qui connaîtrait la vie. La plupart ne sont pas des écrivains de profession et ils l'avouent : on s'en aperçoit vite en les lisant.

C'est parmi ceux qui mènent l'offensive que l'on rencontre les caractères les plus marqués. Nous les connaissons mal personnellement, mais il est aisé de voir dans quelles catégories ils se recrutent.

Il y a là des représentants d'une tradition séculaire, des bourgeois terre à terre qui n'ont jamais mis beaucoup de poésie dans l'amour, maris probablement pacifiques et, en fin de compte, assez dociles, mais jaloux de conserver les apparences de la suprématie, mécontents de voir discuter leur autorité dans

un monde qui s'humanise, et qui se consolent en public, en disant du mal de toutes les femmes, des concessions qu'ils ont faites à la leur, à la veillée, au coin du feu.

D'autres sont des célibataires, qui le sont restés malgré eux, ou bien des amants rebutés, des amants trahis qui rendent le sexe féminin tout entier responsable de leurs déboires ou de leurs mécomptes.

Il y a des misanthropes chagrins, naturellement portés à devenir des misogynes ; des timides, des pédants solitaires séparés du monde par la barrière de leurs livres et qui ont appris des sages anciens que la femme est une compagne dangereuse et que l'amour est une terrible folie.

Il y a aussi, même parmi ceux qui semblent les plus exagérés, des gens qui ne croient qu'à moitié ce qu'ils racontent, qui s'amuse à pousser très loin le paradoxe et à fournir ainsi un aliment aux disputes plaisantes qui s'engagent entre compères et commères, à la fin d'un bon repas. C'est dans ce groupe que je placerais l'auteur du *Purgatoire des hommes mariés* ou celui de *la Sphère de la lune composée de la tête de la femme*.

Entre tant de thèses singulières présentées à la Faculté de médecine de Paris : « Est-il bon de s'enivrer une fois par mois ? » — « Faut-il tenir compte des phases de la lune pour se faire couper les cheveux ? » il y en a une sur ce sujet : « La femme est-elle un ouvrage imparfait de la nature ? » On serait tenté de classer aussi cette thèse-là parmi les facéties antiféministes ; mais on se tromperait assurément : les apprentis docteurs ne songaient guère à rire.

Une dernière catégorie, plus respectable, est celle des dévots, religieux ou laïques.

Il y a eu, on le sait, au commencement du XVII^e siècle, un grand réveil du sentiment chrétien, un retour puissant de l'ascétisme. De tous côtés des confréries charitables s'organisent, des communautés se fondent, d'autres se réforment, se soumettant à une règle plus sévère, par exemple celle de Port-Royal. Cette ferveur renouvelée de la foi tend naturellement à faire régner dans la société une discipline plus rigoureuse ; on condamne le luxe, tous les plaisirs profanes : le bal, les assemblées, la comédie ; on s'élève contre le développement croissant de la vie mondaine et contre le prestige des femmes qui sont de cette vie le centre et le lien. On voit les plus exaltés reprendre contre ce sexe les anathèmes d'un Tertulien, d'un saint Bernard : un jour même, Valladier, célèbre prédicateur de la cour sous le règne d'Henri IV et pendant la jeunesse de Louis XIII, entreprend une comparaison méthodique, de point en point, entre la femme et le diable et se demande, à la fin, s'il est raisonnable de croire qu'elle a été faite, aussi bien que l'homme, à l'image de Dieu. C'était revenir à l'état d'esprit, presque incroyable, de cet évêque du VI^e siècle dont Grégoire de Tours raconte qu'il prétendit démontrer, à Mâcon, en plein concile, qu' « on ne pouvait qualifier les femmes de créatures humaines (*mulierem hominem non posse vocitari*) ».

C'est probablement au temps de Valladier que vivait le digne homme dont parle Renan dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* : « Ce qui mettait

le comble à mes préoccupations était un endroit de la vie de je ne sais quel saint personnage du xvii^e siècle, lequel comparait les femmes à des armes à feu qui blessent de loin. Pour le coup, je n'en revenais pas ; je faisais les plus folles hypothèses pour imaginer comment une femme peut ressembler à un pistolet. Quoi de plus incohérent ? La femme blesse de loin, et voilà que d'autres fois on est perdu pour la toucher. C'était à n'y rien comprendre. »

De ce groupe de dévots sont sortis les plus violents adversaires du sexe féminin, comme Jacques Olivier, comme le sieur de La Bruyère, qui, quoique laïque, est nourri de la doctrine la plus sévère. On sent dans leurs satires autre chose que du mépris, l'on y sent, avec une sorte d'horreur physique, la peur du piège tendu à l'homme de toute éternité.

Il ne faudrait pas croire cependant que tous les membres du clergé se soient associés à ce mouvement. Ils se sont très probablement divisés, chacun prenant parti selon son caractère, libéral ou intransigeant, suivant sa situation dans le monde. Il ne paraît pas qu'aucun ordre religieux ait fixé son attitude dans ce débat : par exemple, le sieur de La Bruyère prétend s'appuyer dans la guerre qu'il fait aux femmes sur l'opinion de « Pères Jésuites de grande érudition » et, d'autre part, c'est un père jésuite que veut avoir pour second l'auteur du *Champion des femmes* dans la dispute publique, en Sorbonne, à laquelle il provoque Jacques Olivier. C'est un jésuite, Pierre Le Moyne, qui composera plus tard pour le plus grand honneur des dames sa *Galerie des femmes fortes*. Jacques Olivier était, nous

dit-on, intendant d'un couvent de cordeliers : c'est un cordelier, le P. Duboscq, qui a écrit *L'Honnête femme*.

Les défenseurs du sexe féminin sont, eux aussi, d'espèces assez diverses. Quelques-uns sont jeunes, on s'en aperçoit ; ils doivent être amoureux, et cela peut expliquer qu'ils admirent toutes les femmes : « le premier effet de l'amour, dit Pascal, est d'inspirer un grand respect ; l'on a de la vénération pour ce que l'on aime. » En quelques autres on a l'impression qu'il y a moins de conviction que de zèle, et que ce zèle n'est pas tout à fait désintéressé : c'est le cas de ceux qui dédient emphatiquement leur livre à la reine (comme fait Angenoust), à une princesse, à une grande dame qui a du crédit. Il y a enfin des esprits libéraux qui ne sont animés que par leur sentiment de la justice.

*
* *

Ce serait perdre son temps que d'entrer dans le détail de cette longue polémique, où il ne s'est pas dépensé beaucoup de talent. Il est plus intéressant de voir par quels côtés on prend la question.

Le *Discours de la Méthode* n'a pas encore paru et dans toute controverse on est plus disposé à s'en référer aux autorités qu'à interroger sa raison. On cite donc, de part et d'autre, copieusement ; on se bat à coups de citations.

Les ennemis des femmes peuvent faire d'amples moissons de textes dans les livres sacrés et chez les Pères de l'Église. Ce sont les terribles imprécations de

l'Ecclésiaste, les condamnations de saint Paul, la rigueur impitoyable d'un saint Cyrille ou d'un saint Jean Chrysostome déclarant qu' « en toutes les bêtes sauvages il ne s'en trouve point de plus nuisante que la femme ».

A ces textes les apologistes en opposent d'autres, tirés parfois des mêmes sources. Même dans l'Ecclésiaste, si dur, ils ont découvert celui-ci, qui sert d'épigraphe à un de leurs livres : « La langue méditante a déchassé les femmes courageuses et les a privées de la gloire de leurs travaux. » Ils ont fait d'heureuses trouvailles dans les écrits de saint Basile, dans ceux de saint Jérôme qui compta parmi les femmes tant de disciples fidèles auxquelles ses lettres de direction allaient porter le pain de l'âme jusqu'aux confins du monde romain. Ils ont pour eux Plutarque, Sénèque, Érasme et naturellement Corneille Agrippa.

Après les citations, les exemples. Ils abondent. L'antiquité, dans son histoire et dans sa mythologie (il semble qu'on accorde autant de crédit à l'une qu'à l'autre), les chroniques modernes, les recueils d'anecdotes n'offrent que trop de matière. On ne peut dire le nombre de femmes légendaires ou à peu près ignorées que l'on ressuscite, que l'on fait comparaître soit pour flétrir leur conduite, soit pour exalter leurs vertus.

Si Ève est bien connue pour avoir fait le malheur du genre humain, ou Bethsabée, pour avoir fait celui du roi David, que dire de Théano, épouse de Métapont, qui scandalisa le royaume d'Icarie, ou de Bisalpis, qui se faisait, paraît-il, « entretenir par le

dieu Neptune » ? Il faut admirer la science du sieur de Ferville qui a dressé une liste de pécheresses notables assez longue pour remplir quatre-vingts pages et constituer un réquisitoire accablant. — Les féministes d'ailleurs ne sont pas moins érudits et ont recueilli par centaines les noms de celles qui pourraient porter témoignage en faveur de leur sexe calomnié. On voit là, à côté de la Sainte Vierge, Minerve, qui est la sagesse, les Muses, qui ont présidé aux progrès des lettres et des arts, Iphigénie, ce miracle de résignation qui sut mourir si doucement « au milieu des larmes publiques » et ne fit pas plus de résistance aux sacrificateurs « qu'une rose à celui qui la cueille ». Après les femmes héroïques ou savantes qu'a révérees l'antiquité, c'est le défilé émuvant de nos gloires nationales, depuis la reine Clotilde, femme de Clovis, jusqu'à Jeanne d'Arc, que n'ont oubliée ni Vigoureux ni Angenoust et que M^{lle} de Gournay a célébrée en huit quatrains, dont l'un n'est pas sans beauté :

Sur l'image de la Pucelle, l'épée nue au poing.

« Peux-tu bien accorder, vierge du Ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ? »
— « La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté. »

Beaucoup de ces exemples avaient déjà servi au cours des disputes antérieures. On peut en dire autant des arguments : la plupart sont d'un autre âge, dans aucun des deux camps on ne se pique de nouveauté. Les uns répètent encore que les anges sont mâles, les autres que les vertus ont des noms féminins. On

PRIÈRE D'INSÉRER

LA FEMME AU XVII^e SIÈCLE, par Gustave REYNIER. Un volume in-8 écu, de la Bibliothèque "Historia", illustré de 18 hors-texte en héliogravure, publié aux Editions Jules TALLANDIER, 75, rue Dareau, Paris. Prix : **25** francs.

Si l'on ouvre ce livre, qui se recommande déjà par sa présentation on fera connaissance avec les féministes d'un grand siècle, les imprudentes et les sages. On verra comment dans cette société brillante, où les femmes faisaient la loi dans les salons, on ne leur reconnaissait au fond d'autres droits que celui de plaire. On verra comment l'accroissement de leur prestige mondain a réveillé la querelle sur l'égalité des sexes, presque aussi vieille que l'humanité, quelles disputes retentissantes ont mis aux prises des écrivains, des bourgeois et des gens de qualité, des demoiselles hardies et des célibataires moroses, des théologiens, des romanciers, des poètes, de graves personnages et d'étranges originaux comme l'auteur de *l'Alphabet de l'imperfection et malice des femmes*.

Dans la seconde moitié du siècle une sorte de révolution se produit, dont les conséquences seront considérables. Les dames renoncent à peu près à de vains débats qui n'avaient jamais convaincu personne, elles ont compris que le moyen le plus sûr de relever leur condition était l'éducation intellectuelle. Un bon nombre s'appliquent avec ardeur à étendre leurs connaissances. M. Gustave Reynier a retrouvé les manuels qu'on a écrits alors à leur intention, il nous introduit dans les salles de conférences où s'organise pour elles un enseignement régulier, dans les laboratoires où s'ouvrent à elles; il nous présente quelques jolis types d'intellectuelles. Nous ayant prouvé qu'il y a eu alors des savantes, dont beaucoup ne l'étaient pas devenues par affectation, mais pour leur plaisir, il nous explique comment Molière, si libéral dans *l'Ecole des Maris* et dans *l'Ecole des Femmes*, a jugé à propos de prendre parti contre elles.

Le mouvement était déjà si fort que sa comédie ne l'a guère ralenti et l'on a vu paraître tout aussitôt les audacieux traités du cartésien Poulain de la Barre qui ouvrait déjà aux femmes des horizons presque illimités. Au début du XVIII^e siècle peu d'hommes songeront encore à refuser à leurs compagnes le droit de s'instruire. Le premier pas est fait, le plus décisif peut-être, et l'on pourra désormais espérer d'autres conquêtes.

Nous sentons que nous sommes ici dans un des moments les plus importants de l'histoire du féminisme.

On saura gré à M. Gustave Reynier d'avoir attiré l'attention sur des idées si peu répandues, dans un ouvrage alerté et vivant où abondent d'ailleurs les témoignages significatifs, les anecdotes amusantes et tant de curieux traits de mœurs, complétés encore par une illustration documentaire très heureusement choisie.

1870
1871
1872

1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880

1881
1882
1883
1884

1885
1886
1887
1888

1889
1890
1891
1892

1893
1894
1895
1896

1897
1898
1899
1900

1901
1902
1903
1904

discute toujours sur la création du premier homme et de la première femme. Dieu a créé Adam le premier : on voit bien par là qu'il a voulu établir pour toujours la subordination du sexe faible au sexe fort. Point du tout, répondent les adversaires, qui ont lu Corneille Agrippa : « Dieu a procédé par tel ordre en ses œuvres qu'il a commencé par les moindres et fini par les plus excellentes. » C'est aux êtres humains qu'il est arrivé en dernier : de cette création c'est la femme qui a été le terme suprême et comme la fleur.

Remarquez, redit Ferville après quelques autres, remarquez la matière dont Ève a été formée : non pas du sang d'Adam, non de ses moelles ni des plus subtiles compositions de son corps, mais seulement d'un de ses os, comme de la substance la plus grossière, « afin qu'elle avouât son infirmité et bassesse ». A cet argument la réponse est toute prête. Quand il a voulu façonner la femme, Dieu a choisi ce qu'il y avait jusque-là de meilleur : « la côte de l'homme et sa chair, qui était une matière déjà purifiée, vivifiée et animée ». Pour l'homme il s'était contenté « du limon et excrément de la terre ».

Sans doute Ève a cueilli la pomme ; mais sa faute est moins grave que celle d'Adam, parce qu'elle a été trompée par le serpent, tandis qu'Adam a bien su ce qu'il faisait, n'ayant été trompé par personne.

Pour passer à un autre genre de questions : Quels services, demandent les satiriques, les femmes ont-elles jamais rendus à l'humanité ? L'ont-elles délivrée des monstres, comme Hercule ? Ont-elles découvert l'Amérique et les Moluques ? Ont-elles inventé les

horloges et l'imprimerie ? — Quels services ? ripostent les amis des dames. Mais n'ont-elles pas adouci les mœurs dans toutes les nations ? N'y en a-t-il pas qui ont excellé dans les sciences ? Ne sont-elles pas plus chastes et plus continentes ? Les hommes enlèvent les femmes : les femmes enlèvent-elles les hommes ? Ne sont-elles pas meilleures chrétiennes ? Ont-elles crucifié Notre Sauveur ? Trois Mariés pleuraient au pied de la Croix, tandis qu'il n'y avait qu'un disciple. Ont-elles jamais introduit un schisme dans l'Église ? On leur reproche d'être bavardes : peut-on en citer une « qui ait tant parlé et en si peu de temps qu'ont fait Démosthène et Cicéron » ? La célèbre Phryné dit-elle un seul mot pour soutenir sa cause ? Elle se contenta de se présenter nue devant les juges : « O puissance admirable de la rhétorique tacite des femmes ! »

*
* *

Heureusement la controverse ne reste pas toujours sur ce terrain : elle se rapproche quelquefois de la réalité présente, des observations plus personnelles s'y opposent.

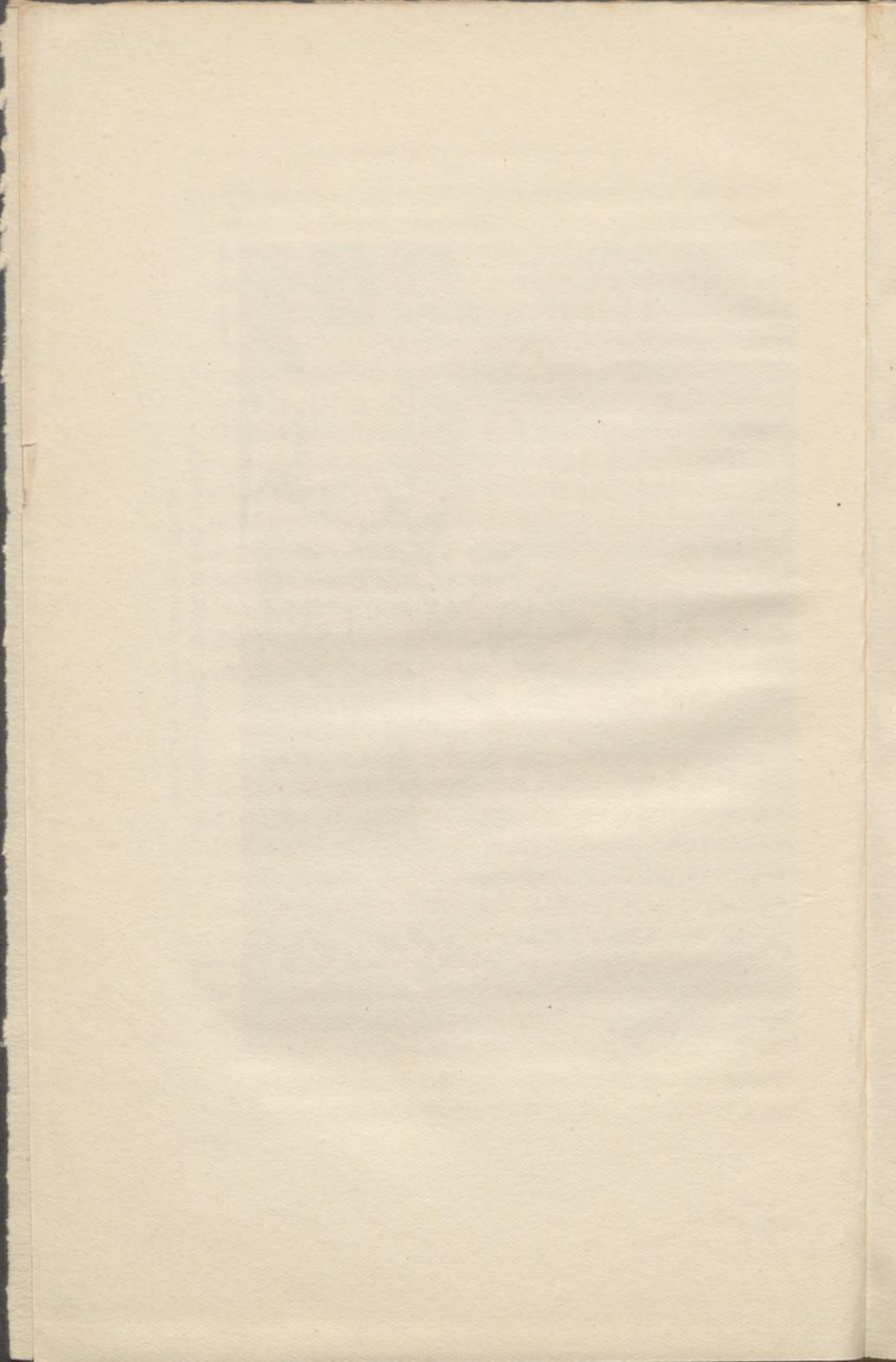
Abandonnant les philosophes et les Pères, l'histoire sainte et l'histoire profane, Jacques Olivier et ses partisans se décident à définir et à condamner pour leur compte les défauts que des générations de maris ont reprochés à leurs compagnes.

Elles ont l'humeur acariâtre, le génie de la tromperie, le goût du mensonge ; elles ont, par-dessus tout, l'esprit de contradiction, ce qui fait supposer à



Cliché Tallandier

LES PASSE-TEMPS FRIVOLES DES DAMES
d'après une gravure d'Abraham BOSSE



l'auteur de l'*Alphabet* que la côte avec laquelle fut fabriquée leur mère devait être « toute tortue et de travers ».

La coquetterie est leur arme. L'auteur des *Piperies des femmes mondaines* compte les pinceaux, les poudres; les pâtes, les brosses, les flacons qui garnissent leurs tables de toilette. Comment, dans le duel qu'elles engagent avec eux, les pauvres hommes pourraient-ils résister ?

Et tout cela coûte cher. « Quel trésor phrygien », s'écrie Ferville, pourrait suffire à ces dépenses ? « Il faut rôder toutes les contrées étrangères » pour trouver les fards et onguents qui feront paraître ces dames « vermeilles, blanches et potelées » : eaux distillées de lis ou de nénuphar, jus de limon, tartre calciné, huile de myrrhe, céruse de Venise, cinabre broyé, vermillon d'Espagne, orcanette, santal, poudre de corail, pour se blanchir les dents, alun, fleurs de genêt, de lupin, de gentiane et de berberis qui seront « mixtionnées et bouillies avec du vin brûlé, de l'huile et de l'eau nitreuse », excellente recette pour rendre les cheveux plus brillants. Cette énumération est impressionnante et l'on peut prévoir les déclamations qui suivent : « O pécheresses fardées de plâtre avec des visages peints et déguisés !... » Malédiction de dévots contre les pièges du démon, colères de bourgeois ménagers d'un argent qu'ils ont eu de la peine à gagner.

Dans l'autre parti, l'on n'ose guère défendre les femmes du reproche de coquetterie. Mais on les trouve bien excusables de faire valoir une beauté qui est un don du Ciel. D'ailleurs cette beauté physique

n'est qu'un reflet de leur beauté morale : car la nature ne consent que rarement « qu'une âme noircie et basanée fasse son séjour dans un beau corps ». Elles sont douces, en effet, sages, vigilantes, bonnes conseillères. Elles savent s'accommoder au caractère de leurs époux et si quelques-unes parfois deviennent mauvaises, c'est le plus souvent la faute du mari : car (c'est le sieur Vigoureux qui le remarque) « les femmes sont telles que les hommes les rendent ; si elles tombent en péché, ce n'est que par eux ».

Ainsi le mariage, que « les cyniques » affectent de considérer comme un enfer, comme une nécessité déplorable à laquelle on ne peut se résoudre que pour échapper aux dangers d'une vie dissolue, leurs adversaires le célèbrent avec conviction, en bons époux qu'ils sont ou qu'ils espèrent devenir ; ils insistent complaisamment sur les joies d'une vie conjugale dont les femmes sont la parure et la douceur.

Mais les amis des femmes ne se contentent pas de les défendre : ils réclament en leur nom. Ils constatent que les hommes, ayant tout réglé à leur fantaisie, se sont injustement attribué tous les droits. L'autre moitié de l'humanité ne mériterait-elle pas d'avoir sa part ? elle peut s'élever aussi haut dans « l'excellence ». « L'homme, écrit Le Bermen, n'est pas plus parfait que la femme, de même qu'un bois ne peut pas être plus bois qu'un autre bois, ni une pierre plus pierre qu'une autre pierre. »

Dans son traité *De l'égalité des hommes et des femmes*, M^{lle} de Gournay développe la même idée avec sa verve ordinaire : « S'il est permis de rire en

passant, le quolibet ne sera pas hors de saison nous apprenant qu'il n'est rien de plus semblable au chat sur une fenêtre, que la chatte. » Et cependant, quoique leur nature soit si voisine de celle des hommes, les femmes sont encore tenues en tutelle et même en servage : « Bienheureux es-tu, lecteur, si tu n'es point de ce sexe qu'on interdit de tous les biens, l'interdisant de la liberté,... afin de lui constituer pour seule félicité, pour vertus souveraines : ignorer, faire le sot et servir. »

Même venant d'une fille originale, qui vit à part et qui n'a pas beaucoup de crédit, cette protestation est intéressante à cette date. Le mot le plus significatif, qu'il faut retenir, c'est : « ignorer ». M^{lle} de Gournay ne se contente pas de déplorer l'inégalité des sexes, elle essaye de se l'expliquer et elle en trouve une raison qui véritablement est essentielle : la différence d'éducation.

Grave question, à peu près nouvelle pour une génération qui n'avait jamais entendu parler de Christine de Pisan. C'est à peine si Jacques Olivier avait noté en passant que les femmes sont « inhabiles aux sciences » ; c'est à peine si, en le réfutant, le chevalier de l'Escale avait expliqué en quatre mots la prétendue infériorité de ce sexe par l'ignorance où on le tient.

Pour M^{lle} de Gournay, au contraire, c'est sur ce point précis qu'elle concentre presque toute sa discussion, et elle ne se perd pas en considérations historiques : elle fait moins appel aux autorités qu'au bon sens.

Elle ose ici se séparer de Montaigne qui avait bien

voulu reconnaître, un jour, que « mâles et femelles sont jetés dans le même moule », mais qui dans la pratique réduisait à peu près la culture des dames à « l'art folâtre et subtil de poésie », à quelques livres d'histoire capables de satisfaire leur curiosité, à quelques préceptes de morale pratique qui les aideraient à modérer leurs désirs, à supporter « la rudesse d'un mari, l'importunité des ans et des rides... » Pour qu'elle ait l'audace de contredire, une fois dans sa vie, ce « père adoptif » tant admiré, tant chéri, il faut qu'elle soit bien sûre d'avoir raison. Son jugement droit, sa générosité se soulèvent également contre ce qui lui paraît une iniquité. Enfin tels passages de son *Traité* laissent deviner qu'elle en veut personnellement à certaines compagnies masculines d'avoir tourné en ridicule et, qui pis est, dédaigné la femme auteur qu'elle était.

Qu'une personne de son sexe se risque devant des hommes à soutenir ses idées, « il n'y a si chétif, dit-elle, qui ne la rembarre avec approbation de la plupart des assistants, quand avec un souris seulement ou quelque petit branlement de tête son éloquence muette aura dit : « C'est une femme qui parle ». « Je le sais, ajoute-elle, de ma propre expérience. » Si la dame a quelque réputation de savoir, elle est plus mal accueillie encore : « on compose d'elle une fricassée d'extravagances et de chimères. »

Elle-même, elle s'est vue réduite à dissimuler sa science. Bien pauvre science pourtant : un peu de latin qu'elle a appris toute seule, pas de grec ni d'hébreu ; elle ignore la physique et la logique ; à peine quelque teinture des mathématiques et de la méta-

physique. Elle aurait pu s'instruire mieux ; mais elle est pauvre, elle ne s'en cache point : au troisième étage qu'elle habite dans la rue Saint-Honoré, en compagnie de sa servante Jamyn, fille naturelle du page de Ronsard, et de « sa mie Piaillon », qui est sa chatte, la bibliothèque est assez dégarnie, point de « manuscrits au cabinet ». Pour les expériences qu'elle tente (car elle a le goût de l'alchimie) elle ne peut dépenser que quelques écus, en se privant de bien des choses qui lui seraient utiles « pour l'entretien de sa personne » ; encore le feu lui est-il prêté gratuitement par des maîtres verriers qui sont ses voisins. — On voit, par ce qu'elle sait et par ce qu'elle regrette de ne pas savoir, quel idéal elle se fait déjà de l'instruction où pourrait atteindre une femme.

Avec le P. Duboscq on s'élève très au-dessus des doléances, des rancunes et des polémiques. Dans son copieux traité, un peu diffus, de *l'Honnête femme* il prétend traiter des questions sérieuses avec gravité et sérénité.

Pour un moraliste qui s'adressait aux dames il n'était pas mauvais de gagner d'abord leur confiance : il commence donc par louer leurs mérites et par excuser leurs menus défauts, comme beaucoup d'autres l'avaient fait avant lui ; mais ce n'est pas, il l'assure, pour gagner « l'honneur de leurs bonnes grâces », c'est pour exciter leur amour-propre et leur inspirer le désir de s'élever à une perfection plus haute.

Cette perfection plus complète que le P. Duboscq souhaite pour elles et dont il les juge capables, il

répète en vingt endroits qu'un des meilleurs moyens de l'atteindre, c'est l'étude. « Il faut premièrement mettre la vertu dans la volonté ; après, la science dans l'esprit. »

Les femmes peuvent s'instruire, tout aussi bien que les hommes. Dire le contraire, « c'est mal juger de leur tempérament, lequel, selon les médecins, étant plus délicat que le nôtre, y est aussi mieux disposé ». La science n'est pas plus naturelle aux uns qu'aux autres : mais il faut se donner de la peine pour l'acquérir : « les meilleures terres ne portent que des ronces et des épines quand on n'y sème rien, où néanmoins l'art et le labeur pourraient faire venir des lis et des impériales. »

L'on voit assez ce que les dames gagneraient à faire cet effort. D'abord elles échapperaient aux défauts qui naissent de l'oisiveté. Toutes les occupations sont bonnes pour cela : il vaut infiniment mieux coudre la laine et faire tourner le fuseau que de manier les cartes, les dés, les éventails et surtout que de s'égarer en de dangereuses rêveries, car (la formule est assez saisissante) « de la perte du temps dépend celle de l'Éternité ». Les plus humbles occupations sont estimables, il convient de s'y attacher par choix comme d'autres le font par nécessité. Mais pour les femmes qui peuvent disposer de leurs journées il y a de plus beaux moyens de sortir de ce vicieux état de paresse qui ferait de leur vie « une longue enfance » : elles doivent cultiver leur intelligence.

La lecture des bons livres formera leur jugement, elles y trouveront « plus d'armes pour se défendre

que pour se blesser », elles sauront mieux se conduire. Leurs connaissances leur permettront de tenir dans la société la place qui leur revient : elles y brilleront, tandis qu'une femme sans esprit, même lorsqu'elle est belle, « est plutôt un objet de pitié ». Chez elles, leur conversation sera autrement attrayante que le vain babil sur « les collets et les jupes à la mode », si insupportable pour les maris. « Je ne puis m'empêcher de rire quand je pense à l'erreur de François, duc de Bretagne, qui témoigna une passion extrême pour Isabelle, fille d'Écosse, quand il apprit qu'elle n'avait jamais étudié, croyant qu'une femme est assez savante quand elle peut mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari. » L'anecdote vient de Montaigne. Notons en passant que ce François de Bretagne reparaitra longtemps dans les polémiques et encore dans *les Femmes Savantes* :

Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
 Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
 Quand la capacité de son esprit se hausse
 A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

Le P. du Boscq a d'autres ambitions pour les femmes. La personne accomplie dont il essaie de tracer l'image ne se contentera pas d'être une bonne ménagère et de bien gouverner ses servantes. Il lui paraît indispensable qu'elle connaisse l'histoire, la philosophie, la musique. Il admet la poésie ; la rhétorique ne serait pas inutile, parce qu'elle enseigne à bien ordonner ses idées. Sans doute il faut éviter

l'érudition excessive et l'affectation. Il ne s'agit point de faire des savantes, mais des femmes de sens à l'esprit ouvert, capables de s'intéresser à tout, dont toutes les heures seront utilement et agréablement employées, parce qu'elles sauront associer d'honnêtes distractions aux soucis domestiques et se recueillir de temps à autre dans la méditation.

Voilà, en gros, les idées que développe ce cordelier libéral, en les ornant d'un grand luxe de comparaisons et d'images. Il attache évidemment plus d'importance au profit moral qu'au profit intellectuel : qui pourrait l'en blâmer ? Son gros livre a mis en circulation un certain nombre d'idées, assez nouvelles pour ce temps, qu'ont recommandées à la fois sa modération et son habit. Avec plus d'autorité que M^{lle} de Gournay il a établi que pour les femmes des classes supérieures l'instruction n'était pas seulement un droit, qu'elle était aussi un devoir. Le principe était posé : il ne s'agissait plus que de l'appliquer et d'en étendre la portée.

Ainsi s'est achevée d'une façon assez heureuse pour les dames une longue campagne de polémiques qui ne semblait pas d'abord devoir tourner à leur avantage.

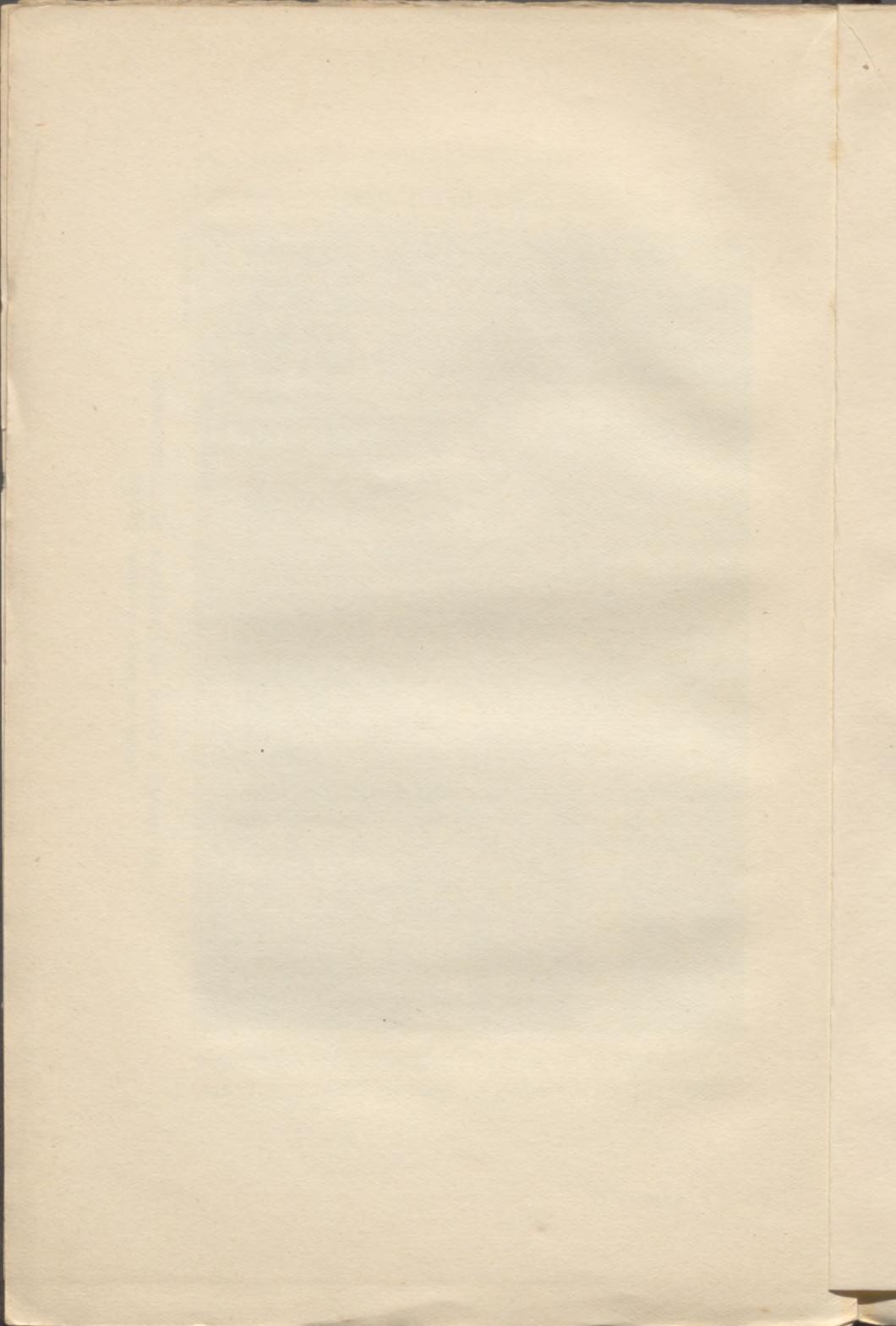
*
* *

En dehors de la littérature spéciale qu'elle a fait naître, on rencontre un peu partout en ce commencement de siècle des échos de la Querelle des Femmes. Elle divise les poètes ; elle oppose les romanciers les uns aux autres, suivant le genre qu'ils ont choisi.



Cliché Taillandier

LES DAMES A TABLE EN L'ABSENCE DE LEURS MARI
d'après une gravure d'Abraham BOSSE



Parmi les poètes, nous voyons se dresser dans le camp ennemi tous les représentants de la vieille tradition dite gauloise. Ce sont surtout les satiriques de la suite de Mathurin Régnier : Motin, Thomas Sonnet, d'Esternod, Jean Auvray, Du Lorens, Vion d'Alibray, des bourgeois provinciaux pour la plupart ou des bohèmes, habitués des cabarets et des académies bachiques. Le respect de la femme ne s'est jamais développé dans ces milieux.

Le plus animé contre elle est probablement Sonnet de Courval : c'est un médecin de Vire qui a perdu très jeune ses illusions et qui triomphe aussi bien de l'infériorité morale qu'il lui attribue que de ses misères physiques. Sans parler d'un pamphlet d'un caractère plutôt médical qu'il a intitulé *Timéthélie*, il s'est plu à accumuler dans sa *Satyre Ménippée* des exemples d'infortunes conjugales et à en tirer de décourageantes conclusions : qu'on prenne une femme belle ou laide, riche ou pauvre, flegmatique ou sanguine, colérique ou mélancolique, d'un côté comme de l'autre pas de secours, pas d'espoir : les pires disgrâces sont au bout.

Un des thèmes le plus souvent repris, parce qu'il est le plus fertile en développements pittoresques, c'est le goût ruineux du luxe et la complication des artifices de toilette qui se sont répandus jusque dans la classe moyenne :

La coiffe avec les faux cheveux,
 Le pèlerin à la modeste,
 La simarre ou la demi-veste,
 Les manches bouffantes d'orgueil,
 La tache noire près de l'œil...

Ainsi un anonyme représente « la bourgeoise débauchée ».

Plusieurs de ces poètes ne manquent ni de couleur ni de souffle ; mais en général ils n'apportent pas grand chose de nouveau. Ils empruntent beaucoup à Mathurin Régnier, leur maître, ils s'empruntent les uns aux autres, ils se contentent le plus souvent de reprendre les griefs séculaires. Si l'on met à part Pierre Motin qui a voué à tout le sexe une haine farouche, parce que M^{lle} de La Croix n'a pas voulu de lui, ils semblent beaucoup moins sincères dans leurs invectives contre les femmes que dans leurs satires politiques, dans leurs récriminations contre les magistrats ou les gens de finance. Les brutalités auxquelles ils se portent ne sont que les lois du genre. Ils pensent, tandis qu'ils écrivent, aux bourgeois caustiques qui commenteront leurs vers après boire et, s'ils sont parisiens, aux habitués de la Pomme de pin ou de la Fosse aux lions qui les réciteront à pleine voix. On peut noter d'ailleurs que parmi ces censeurs impitoyables du beau sexe certains ont été de bons époux : Du Lorens, par exemple, dont on nous raconte qu'après avoir eu douze enfants d'un premier mariage, il n'a pas reculé devant de secondes noces.

La répétition de ces attaques ne prouve qu'une chose, qu'il y avait alors un public assez nombreux pour y applaudir : ce que nous savions déjà par ailleurs.

Il faut attacher moins de signification encore aux flatteries qui montent de la troupe des poètes mondains, fumées d'encens dévotement entretenues, dont

les dames sont peut-être un peu étourdies, qu'elles ont l'air pourtant de respirer toujours avec le même plaisir. Chansons, élégies, rondeaux, sonnets, madrigaux entrelacent aux mêmes plaintes amoureuses des variations sur l'empire qu'assure aux Iris ou aux Philis — qu'elles soient encore dans leur printemps ou superbement épanouies — le prestige divin de la beauté. C'est en leur honneur que la terre revêt sa plus riche parure, elle n'a d'agrément que pour leur faire un cadre digne d'elles. Si aimable qu'elle soit, la matière n'est pas inépuisable. L'homme de France le plus adroit à assaisonner, à doser, à approprier la louange, Voiture lui-même ne réussit pas à éviter la monotonie.

Les dames d'ailleurs ne se font guère d'illusions sur la profondeur du respect dont on leur prodigue les expressions, et les complimenteurs ne tiennent pas beaucoup à être pris au sérieux. Il y a parmi les plus empressés de ces versificateurs un bon nombre de sceptiques et d'esprits assez prosaïques. Désespéré par les rigueurs d'une insensible, Sarasin annonce son prochain trépas : il se vantera le lendemain de son inconstance :

Mon amour est un feu de paille,
Qui luit et meurt en un instant.

Pour célébrer « la nymphe qu'il adore », Voiture aura recours aux métaphores les plus célestes ; après quoi, redescendu sur la terre, il ira retrouver M^{me} Saintot.

*
* *

La même opposition se retrouve chez les romanciers.

Les romanciers idéalistes s'appliquent naturellement à satisfaire les dames, parce qu'ils ont plus de lectrices que de lecteurs. *L'Astrée* était déjà une exaltation de la femme ; dans les romans héroïques et galants qui la suivent, on voit toujours l'héroïsme se mettre au service de la galanterie. Le sentiment qui y domine est « l'honnête amitié », qui est la forme la plus épurée de la passion, et aussi l'esprit chevaleresque qui soumet le plus fier champion aux volontés de sa princesse. Le plus parfait modèle a été longtemps le Palexandre, de Gomberville : tantôt il parcourt de vastes contrées et traverse les mers à la recherche de la belle Alcidiande ; tantôt il s'en va, par son ordre, punir les khans, les rois, les sultans qui, ayant vu son portrait, ont osé prétendre à sa main ; lorsque, tant de travaux accomplis, il revient, au cinquième volume, recevoir une récompense bien méritée, lui qu'ont battu les tempêtes, qui a affronté des géants et dispersé des armées, il ne peut supporter le poids de son bonheur ; le cœur lui manque lorsqu'il arrive devant le palais de sa princesse ; lorsqu'il monte l'escalier, il est près de défaillir, il faut qu'il s'appuie sur l'épaule de son écuyer.

Les romanciers réalistes protestent, au nom du bon sens, contre ces exagérations et ils se moquent plus ou moins lourdement de ces chimères. Ils sont bourgeois, ils écrivent pour des bourgeois : ils essaient de représenter la vie à peu près comme ils la voient, mais, par une réaction assez naturelle, ils sont plutôt portés à la ravalier qu'à l'embellir. Charles Sorel, par exemple, dans son *Françion*, dans son *Berger Extravagant*, se plaît à bafouer presque tout ce qui

relève la condition humaine : il ridiculise la poésie et le rêve, ses jeunes gens ne cherchent que le plaisir, et les agréables personnes qu'il met sur leur route ne méritent guère d'inspirer des sentiments plus raffinés.

On peut rattacher aux ouvrages de ce groupe un petit livre, qui ne se présente pas, il est vrai, sous la forme proprement romanesque, mais où la même tendance bourgeoise se manifeste très nettement. Je veux parler des *Caquets de l'accouchée*, recueil de conversations familières, imprimées séparément dans le cours de l'année 1622, par cahiers de quelques feuillets. Pas de nom d'auteur, pas de nom de libraire : prudence nécessaire, ces petites pièces attaquant librement et nommant parfois ceux qu'elles attaquent.

Un enfant vient de naître dans une maison de la rue Quincampoix et, suivant un usage très ancien, les voisines arrivent en troupe pour commenter cet heureux événement, s'installer autour du lit de la jeune mère et tenir là leurs assises. Bonne occasion pour médire un peu, faire la chronique du quartier et passer en revue les questions du jour.

On n'oublie pas de parler des rapports de l'un et l'autre sexe, sujet toujours actuel et que de vives polémiques ont depuis quatre ou cinq ans imposé à l'attention. L'on proteste naturellement contre la malignité des satiriques, comme J. Olivier, qui ont tant « épluché les actions des pauvres femmes » ; mais l'on n'approuve pas davantage les exagérations de leurs défenseurs : il faut avoir perdu le sens, s'écrie-t-on, pour oser prétendre « que la femme est en même ligne parallèle avec l'homme » et l'on écoute avec un air de commisération narquoise le discours passionné

d'une « docte et scientifique demoiselle » qui soutient cette opinion avec des arguments ridicules. En cette vieille demoiselle, « qui s'entend à la philosophie » et ne se baigne qu'une fois par an, il est impossible de ne pas reconnaître M^{lle} de Gournay : la démonstration baroque qu'on lui prête est visiblement une parodie du traité *De l'égalité des hommes et des femmes* qu'elle avait publié quelques mois avant.

Cet épisode est curieux : il ne faut pas en exagérer l'importance. Ce sont des hommes qui ont écrit les *Caquets de l'accouchée* ; nous avons des raisons de croire que les meilleures feuilles sont de la main d'un magistrat : il n'y a donc rien d'étonnant que des bourgeois se montrent peu favorables aux théories féministes. Mais il est évident pour qui lit leur petit recueil qu'ils connaissent à merveille les femmes de la classe moyenne et qu'ils les peignent au naturel ; ils reproduisent aussi fidèlement leurs façons de penser que leurs locutions savoureuses et pittoresques : on a le sentiment qu'ils n'ont pas manqué à la vérité en les montrant si hostiles à des revendications qui les déroutaient. Peu instruites, façonnées par des siècles de dépendance, qu'auraient-elles fait des libertés qu'on réclamait pour elles ? Elles partageaient, sur ce point comme sur les autres, les préjugés de leurs maris.

La poule ne doit point chanter devant le coq,

dira la Martine de Molière : les commères de la rue Quincampoix l'auraient affirmé avec autant de conviction. Pendant bien des années encore les écrivains les plus favorables aux femmes signaleront chez beaucoup d'entre elles comme un des plus fâcheux

effets de leur longue soumission qu'elles en soient arrivées à être contentes de leur sort.

Ce n'est pas dans ce milieu, essentiellement conservateur, que les progrès vont se faire : au contraire presque toutes les résistances viendront de là. C'est dans une sphère supérieure que les dames, en prenant des avantages de plus en plus marqués et en enrichissant leur culture, vont s'engager dans la voie que leur avaient désignée la demoiselle de Gournay et le P. Duboscq.

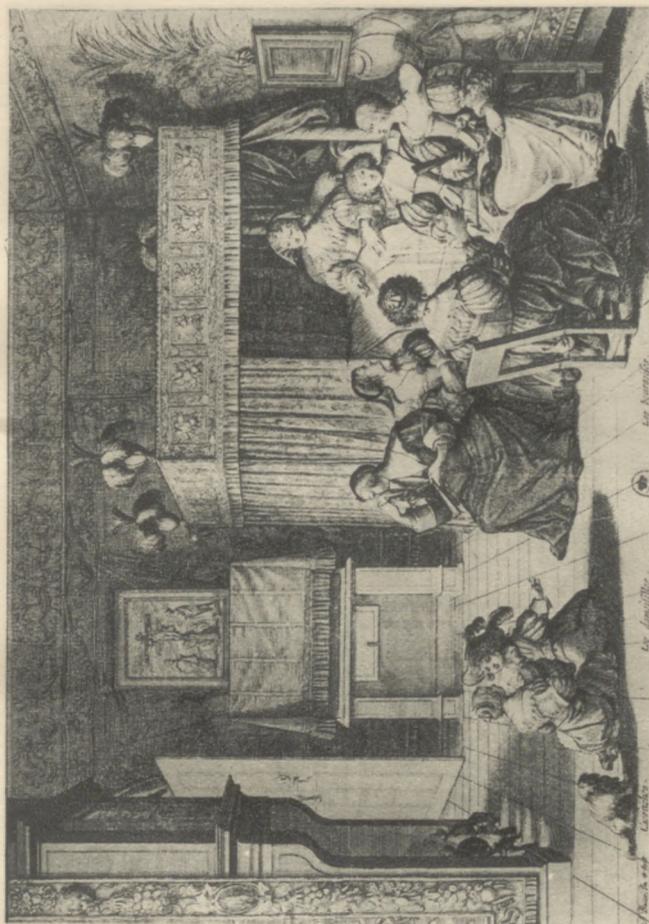
Elles recueilleront ainsi quelque profit de cette phase de la Querelle des sexes, qu'avaient provoquée en partie leurs premiers succès, qui s'était présentée d'abord avec ses débats stériles et injurieux comme une dispute du moyen âge, mais où l'on avait vu paraître, à la fin, la clarté d'une idée féconde.

CHAPITRE IV

L'apogée de la vie mondaine avant les Frondes et les apologies du sexe féminin.

DE 1630 au commencement des Frondes, c'est la période la plus glorieuse de l'Hôtel de Rambouillet. Dans les grands appartements « pleins de mille raretés », dans les cabinets favorables aux conversations plus intimes, dans la chambre de la Marquise, tendue d'un velours bleu que rehaussent l'argent et l'or, embaumée par les corbeilles de fleurs qui y font en toute saison « un printemps continu », dans ce large et noble décor se retrouve, plus régulièrement que jamais, presque tout ce qui se distingue alors soit par la naissance, soit par l'importance des charges, soit par le talent.

Le prestige de la maîtresse de maison est immense, ses hautes vertus désarment les malveillances, même celle d'un Tallemant des Réaux. On s'incline devant sa raison souveraine, sa franchise, l'indépendance et la sûreté de son caractère ; on apprécie l'égalité de son humeur, le tact avec lequel elle maintient les discussions dans une atmosphère de courtoisie et cet aimable enjouement qui rompt à propos les entretiens trop sévères. Quel bel exemple contemporain à ajouter à tous ceux qu'avaient collectionnés les partisans du sexe féminin pour en démontrer l'excellence !



Cliché Tallandier

LES CAQUETS DE L'ACCOUCHÉE
d'après une gravure d'Abraham BOSSE

Les nombreux salons de ce temps ne paraissent que des satellites à côté du sien, mais, avec moins de culture et un sens moins délicat des nuances, le même esprit les anime ; les mêmes progrès s'y font, et ce sont là encore les influences féminines qui dominent. La reine Anne, elle-même, semble faire quelques efforts pour organiser son cercle sur ce modèle. Elle aime à parler, elle écoute volontiers, elle est aimable naturellement et sait le français aussi bien que sa langue maternelle. Devenue régente après la mort de Louis XIII et jouissant pleinement d'un pouvoir si nouveau pour elle, elle attache plus d'importance encore à ces réunions et elle les préside toujours ; elle demande parfois des récits de leurs voyages à ceux qui ont vu les pays lointains ; mais c'est plutôt pour l'amusement que pour l'instruction : car la science n'est plus en honneur au Louvre comme elle l'était au temps des Valois.

Ainsi partout, à la cour et dans le beau monde, on voit fleurir l'art de la conversation, dont les dames sont les maîtresses. On voit se perfectionner encore la galanterie, dont elles ont dicté les lois. Sans doute cette galanterie, même alors, n'a été souvent qu'une convention et comme une forme plus accentuée de la politesse. Cependant toutes ces cérémonies qu'elles imposaient et qu'on acceptait leur ont été, en fin de compte, assez avantageuses : en les entourant ainsi des apparences du respect on s'est habitué à les respecter davantage.

Elles ne se contentent pas d'être reines dans les salons : plusieurs d'entre elles prennent part aux grandes affaires. Nous avons vu que quelques-unes

s'aventurent dans la politique, conspirent, tiennent la campagne, montrant dans ces entreprises plus d'audace que de jugement, mais faisant beaucoup parler d'elles. D'autres sont en grand crédit à la cour, en passe d'obtenir les grandes faveurs à ceux qui les flattent. On sait que Richelieu refusait peu de choses à sa nièce, qu'il fit duchesse d'Aiguillon et qui est probablement la personne qu'il a le mieux aimée. Mazarin, lui, tiendra les femmes à l'écart, se défiant d'elles, de leur indiscretion, de la furieuse envie qu'elles ont de « tout voir, tout connaître et, qui pis est, tout faire et tout brouiller ». Mais, avant qu'il se soit rendu tout à fait maître de l'esprit d'Anne d'Autriche, dans les premiers temps de cette « bonne régence » qu'a célébrée Saint-Évremond, la reine, qui est « si bonne », comme on dit partout, se laisse volontiers conseiller et diriger par les dames de son cercle et celles qui l'ont autrefois soutenue dans ses épreuves.

D'autre part, les romanciers qui ont succédé à Desmarests et à Gomberville semblent prendre à tâche d'éveiller toutes sortes d'ambitions dans la tête des femmes. Les longues et nobles histoires de La Calprenède et de M^{lle} de Scudéry sont écrites surtout pour elles ; c'est pour leur plaire qu'elles sont soigneusement purgées, comme le remarque Huet, de toutes les expressions qui blesseraient « les oreilles chastes », de « toutes les actions qui pourraient offenser la pudeur » ; l'amour, dont on entend du commencement à la fin la langue tendre et engageante, s'y présente toujours comme un discret hommage. Les héroïsmes miraculeux qui s'y mani-

festent sont tous inspirés par l'amour : c'est donc aux dames qu'en revient l'honneur. Il n'est pas étonnant, notera Charles Sorel, qu'elles chérissent tellement cette sorte de livres : « elles trouvent qu'ils sont faits principalement pour leur gloire et qu'à proprement parler, c'est le triomphe de leur sexe. C'est là qu'on prétend montrer que les femmes sont les reines des hommes et de tout l'univers..., il n'y a point de lieu où leur mérite soit élevé si haut. »

Les faiseurs de romans ne sont pas seuls à les vanter. Comme l'habitude se répand de plus en plus de faire dans les salons la critique des livres nouveaux, il n'est pas de genre, même des plus austères, qui ne soit plus ou moins de leur juridiction. Ce sont leurs suffrages qui assurent le succès des traités de morale aussi bien que des comédies. Il est donc naturel que les auteurs fassent de leur mieux pour se mettre dans leurs bonnes grâces. Pierre Corneille lui-même a besoin d'elles dans ses débuts et se préoccupe beaucoup de ne pas leur déplaire. Ayant représenté dans *La Place Royale* cet étrange Alidor qui fait profession de mépriser l'amour et s'efforce rudement d'affranchir son cœur de cette servitude, il a grand soin, dans la dédicace de sa pièce, de l'excuser et de s'excuser d'un tel crime contre la galanterie. Pour rien au monde il ne voudrait « mériter la haine de la plus belle moitié du monde, et qui domine si puissamment sur les volontés de l'autre. Un poète n'est jamais garant des fantaisies qu'il donne à ses acteurs ; et si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les supplie de se souvenir que j'appelle extravagant celui dont ils partent, et

que, par d'autres poèmes, j'ai assez relevé leur gloire et soutenu leur pouvoir, pour effacer les mauvaises idées que celui-ci leur pourra faire concevoir de mon esprit ». On trouverait beaucoup de protestations analogues : aucune ne paraîtrait plus significative que celle-là.

Ainsi, d'une façon assez générale, l'influence de la littérature, qui commence à grandir, s'exerce indirectement au profit des femmes. Elle les sert aussi plus directement : presque chaque année, un nouvel auteur offre son tribut de louanges.

C'est d'abord le sieur de Grenailles qui dans son *Honnête fille* reproduit d'abord les plus forts arguments accumulés contre les dames pour se donner la joie de démolir ensuite cet édifice de sottises. Ce livre se présente sous le patronage de deux féministes déclarées, la duchesse de Rohan, princesse de Léon, et la Grande Mademoiselle. Ce qui rend intéressante cette apologie, c'est qu'elle vient d'un ancien moine, qui a vécu dans deux couvents, à Bordeaux et à Agen, avant de devenir historiographe du duc d'Orléans.

De 1643 à 1646 on voit se succéder *la Femme généreuse*, *la Femme héroïque* du P. Duboscq, qui revient bravement à la charge, *le Triomphe des Dames* de François du Soucy. La guerre civile même ne refroidit pas ce beau zèle, puisque Gilbert choisit ce moment pour faire imprimer son *Panegyrique des dames*. La Fronde des Princes aussitôt finie, L. Couvay publie *l'Honnête maîtresse*, Saint-Gabriel *le Mérite des dames*. En 1656, le docte Chapelain introduit dans la préface de sa *Pucelle* un éloge

méthodique et complet du sexe féminin pour justifier l'audace qu'il a eue de s'écarter des Anciens en choisissant pour sujet de son poème, non pas un héros, mais une héroïne.

Tout n'est pas nouveau assurément dans ces dissertations souvent prolixes. On y voit reparaître les anciens exemples et les naïvetés n'y manquent pas.

Gabriel Gilbert prétend confirmer la suprématie du sexe féminin par le fait que le patriarche Jacob lui-même « se crut inférieur aux femmes, tout excellent qu'il était, puisqu'il servit sept ans pour en avoir une ».

Comment ose-t-on leur reprocher d'être voluptueuses, demande le sieur du Soucy, alors que « nos martyrologes nous font voir tout d'un coup onze mille vierges » ? Et il ajoute avec une belle assurance : « Sans sortir de France, nous pouvons dire à notre avantage que nos princesses, nos filles et nos dames françaises portent la chasteté en un si haut degré de perfection que les anciennes dames romaines, de qui les historiens parlent avec tant d'admiration, ni les Muses, ni les vestales n'ont jamais eu nul avantage sur elles. » On peut se demander s'il est sincère.

Pour Saint-Gabriel, il est impossible de le prendre toujours au sérieux. Il est trop clair qu'il badine lorsqu'il esquisse en traits galants l'image de la société future où les femmes feraient la loi : plus de procès ; partout régneraient la douceur, la civilité, la courtoisie ; au lieu de se rendre aux audiences du Palais, on irait à la comédie ; « l'on n'obéirait plus par crainte, mais par amour ; les plus grosses querelles se videraient à coups de sarbacanes chargées

de grains de musc et de poudre de Chypre ». Voilà un jeu d'esprit assez ironique : ce défenseur des dames n'est pas toujours un allié très sûr.

Les autres, au contraire, paraissent tout à fait convaincus. Pour l'auteur de *la Femme généreuse*, pour le P. Duboscq, pour Du Soucy, pour Gilbert, pour Couvay, qui est un moraliste, le sujet qu'ils traitent est chose grave et ils en voient bien la portée. D'ailleurs ils dédient leurs ouvrages à de grandes dames qui auraient mal pris la raillerie. « Ce sujet est noble et magnifique, écrit Gilbert. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt d'un particulier, ni d'une ville, ni d'un royaume seulement, mais de la moitié du monde, qui dispute de la gloire avec l'autre. »

Il n'est pas seulement question de gloire ; il y a là aussi une question de justice. Les deux sexes sont égaux en qualité, Dieu l'a voulu ainsi.

S'il fallait donner l'avantage à l'un d'eux, ce serait le sexe féminin qui devrait l'emporter, parce que c'est lui qui maintient et perpétue la vie, alors que les hommes ne cessent de la détruire « par les meurtres, les guerres et ces horribles saignées qu'ils font au genre humain ».

Beau courage, s'écrie l'auteur de *la Femme généreuse*, beau courage que celui des hommes qui se sont servis de la force pour assujettir leurs compagnes, « contre le dessein de la Nature qui les avait rendus forts pour les protéger et pour travailler à leur nourriture » !

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette suite de traités, c'est que presque tous ils aboutissent à ce problème de l'instruction féminine qui n'avait été

abordé qu'exceptionnellement à la fin de la période précédente.

Il est posé avec une décision singulière dans le petit livre de *la Femme généreuse*, qui a parfois des allures de pamphlet. Les différences qui séparent les deux sexes sont physiques, non intellectuelles ; ils ont autant de capacités l'un que l'autre. Et cependant les hommes ont réduit « les misérables femmes au métier de coudre et de filer ». En leur interdisant la science, ils leur ont enlevé « les seules armes et instruments » qui leur auraient servi « à machiner leur délivrance ».

Cette thèse hardie, Gilbert la reprend peu après, en la parant quelquefois d'une certaine couleur poétique.

Son premier argument, assez imprévu, est tiré de la beauté des femmes : « La Nature, pour former un sexe si accompli, a tiré des éléments ce qu'ils ont de plus pur et de plus exquis et a mêlé à leurs rares qualités les plus douces influences du ciel ; c'est de cette noble composition et du parfait tempérament de ces choses que naît la beauté des femmes, les vives couleurs de leur teint, le feu de leurs lèvres et la lumière de leurs yeux... La Nature, les ayant fait naître d'une constitution si délicate, nous enseigne qu'elle ne les a pas faites pour les actions du corps, mais pour les actions de l'esprit et pour les ouvrages de la vertu. » Le travail qui convient à la femme est donc celui de la pensée ; les autres sont l'affaire de l'homme. « Elle est dans le monde comme une image de la Divinité qui demeure dans un éternel repos, tandis qu'elle fait mouvoir les cieus et les éléments

et que toutes les créatures n'agissent que pour sa gloire. »

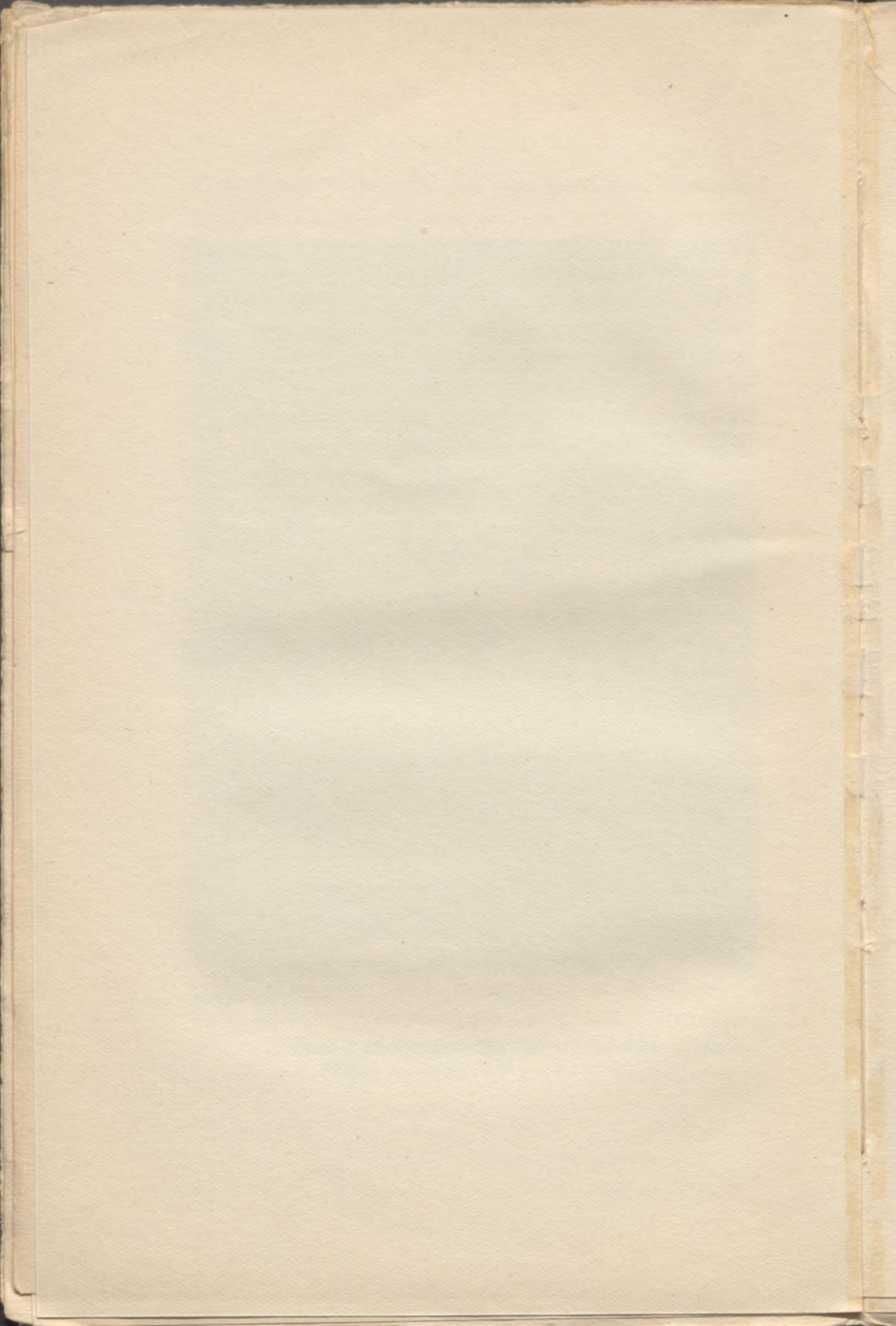
Ce ne sont là que compliments démesurés et, si l'on veut, transports lyriques. Mais aussitôt après, revenu à un sentiment plus exact des réalités, Gilbert apprécie d'une façon intelligente les dispositions intellectuelles des femmes ; il fait valoir chez elles cet esprit de finesse que va bientôt définir Pascal, ce sens net et délicat qui fait « tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement » et qui permet de « juger droit et juste selon ce sentiment ». Tandis que les hommes, écrit-il, « emploient une partie de leur âge dans l'étude », reçoivent des leçons de tant de maîtres, visitent, pour mieux s'instruire, les nations étrangères, les femmes, par leurs propres lumières et leur seule raison, arrivent à peu près au même point, et « l'excellence de leur esprit » apparaîtrait encore plus clairement « si elles ne prenaient autant de soin à cacher leur savoir que nous en prenons à faire paraître le nôtre ». Le sexe masculin s'en est vite aperçu, il redoute la supériorité que pourraient leur assurer leurs capacités naturelles et c'est pour cela qu'il les écarte si jalousement du maniement des affaires et de toute étude un peu haute.

L. Couvay, docteur en médecine, est plus modéré et plus doux. Pour lui, la véritable carrière de la femme, c'est le mariage ; il n'écrit pas pour les émancipées, mais pour celles qui aspirent à devenir de parfaites épouses ; il s'adresse aussi aux maris ou à ceux qui entreront bientôt en ménage. Il cherche à persuader aux uns et aux autres que le respect mutuel



Cliché Tallandier

LES LECTURES SÉRIEUSES DES DAMES
d'après une gravure d'Abraham BOSSE



est la meilleure garantie de bonheur dans la vie conjugale. L'homme doit des égards à celle qui est son associée, il doit lui accorder toutes les honnêtes libertés et particulièrement celle de cultiver son intelligence.

Les femmes ont toutes sortes d'esprits : non seulement « l'esprit vain », qui suffit aux babillages, et « l'esprit subtil », qui est au fond de la coquetterie et en dirige les manœuvres, mais encore « le bon esprit », qui « se mêle et s'acquitte de tout et se plaît plutôt aux affaires sérieuses qu'aux autres ». « Elles peuvent avoir de belles et hautes pensées, des conceptions fortes et élevées..., puisqu'elles ne manquent d'aucuns organes nécessaires. » (On reconnaît ici le médecin.) Pourquoi donc leur refuser la satisfaction de s'élever par l'étude ?

Ainsi ils sont tous d'accord sur le principe. Quelques-uns reconnaissent bien que l'excès serait dangereux en cela, comme en tout, et qu'un savoir mal digéré pourrait mettre à l'envers quelques têtes. Mais il n'y a que les sottes qui s'égareraient ainsi. Pour une personne raisonnable la science n'est jamais une liqueur trop forte. Comme le remarque Grenailles, serait-il juste de s'autoriser de l'exemple de quelques folles pour priver une moitié du monde du bonheur essentiel, « qui consiste dans la connaissance » ?

On voit comment, dans l'espace d'une vingtaine d'années, le débat a évolué. Il ne s'est pas tout à fait dépouillé encore des puérités et du pédantisme d'autrefois. Mais il s'agit beaucoup moins de disputer scolastiquement sur la prééminence de l'un ou l'autre sexe que de réclamer pour les femmes, en

même temps qu'un droit légitime, un instrument de progrès dont elles commencent à soupçonner la valeur.

Et ce qu'il faut noter, c'est que maintenant ces réclamations très précises et les flatteries qui les accompagnent ne soulèvent aucune protestation, au moins publique. Sans doute plus d'un bourgeois a, dans son coin, haussé les épaules et repris en mains l'*Alphabet* de Jacques Olivier : mais aucun ne s'est risqué à élever la voix. Le parti féministe semble avoir pris l'avantage.

C'est à ce moment que des étourdies ont failli gâter les affaires.

CHAPITRE V

*La crise de la préciosité et les Précieuses Ridicules
de Molière.*

EN 1645, Julie d'Angennes s'éloigne de l'hôtel de Rambouillet, où elle a longtemps trôné à côté de sa mère: M. de Montausier, qu'elle a enfin récompensé de sa constance, l'emmène, après le mariage, dans son gouvernement de Saintonge. Quelques semaines après, le marquis de Pisani, le seul fils qui restait à la marquise, est tué à Nordlingen. Elle supporte cette épreuve avec courage; mais le chagrin vieillit vite: sa santé, qui avait toujours été fragile, décline sensiblement. Elle vivra encore une vingtaine d'années, mais elle ne recevra plus que quelques intimes. D'ailleurs la Fronde éclate: au lendemain de la Journée des Barricades, elle quitte Paris et se retire provisoirement dans son château. Ainsi disparaît, à peu près, avec un parfait modèle, une force spirituelle qui avait animé, dirigé et modéré.

Les autres salons ouvrent rarement leurs portes, tant que durent les troubles. Même après la rentrée du jeune roi dans sa capitale, la vie mondaine est assez lente à reprendre. On se réunit chez M^{lle} de Montpensier, à l'hôtel de Créqui, à l'hôtel de Nevers, mais discrètement. La noblesse est plus ou moins atteinte dans son prestige ou dans sa fortune; elle

s'est divisée, et la réconciliation ne pourra être que l'œuvre du temps ; elle est découragée, et elle s'efface un peu pour qu'on oublie ses incartades. Elle reparaitra bientôt dans son ancien éclat, mais il y aura quelque chose de changé : elle ne sera plus son propre centre, tout convergera peu à peu vers la cour, et toute la cour vers la personne du souverain.

Dans l'intervalle, et pendant cette sorte d'inter-règne, des assemblées d'un caractère bien différent s'organisent dans d'autres zones.

Dans l'appartement assez modeste qu'occupe M^{lle} de Scudéry dans la rue de Beauce, au Marais, on retrouve encore quelques amis de la marquise de Rambouillet, comme le duc de Saint-Aignan ou M. de Montausier, quand il revient à Paris ; mais c'est l'élément bourgeois qui y domine : M^{me} Arragonais, M^{me} Cornuel, M^{lle} Lhéritier, M^{lle} Robineau et la tendre M^{lle} Boquet, dont la chevelure cendrée fait valoir à merveille le bleu céleste de ses yeux ; c'est aussi un groupe empressé d'érudits mondains et d'auteurs du second rang : d'un côté, Chapelain, Conrart et Ménage, de l'autre, Izarn, Sarasin et le fidèle Pellisson, chastement adoré par la maîtresse du logis, quoiqu'il abuse, selon le mot de Guilleragues, de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Ce sont tous de fort honnêtes gens, qui ont des goûts sérieux et ne manquent pas de délicatesse. On jugerait trop défavorablement de leur esprit par l'insipide badinage de la « Journée des madrigaux », dont Conrart a tenu registre, parce que c'était sa manie de tout écrire, mais qui n'était pas plus fait pour le public que n'importe quel amusement de société. Le

défaut de la maison est que tout y est trop réglementé ; on choisit d'avance des sujets de conversation, on s'applique, on s'ingénie à trouver des choses fines et quand on les a trouvées, on y insiste trop longtemps : on est déjà assez loin de la distinction aisée qui régnait dans la « Chambre bleue ».

Ces Samedis de M^{lle} de Scudéry deviennent pourtant presque célèbres. *Le Grand Cyrus* vient de s'achever et il est dans toute sa gloire ; on voit s'élever, étage par étage, le pompeux édifice de la *Clélie*. On a les yeux sur ce cabinet de la rue de Beauce d'où sont parties tant de belles choses. On se tient au courant de ce qui se dit dans les réunions que préside « la docte demoiselle ». Le modèle ne semble pas inimitable : on l'imité donc, maladroitement.

Les quelques douzaines de dames et de demoiselles qui s'avisent alors de tenir salon sont peu préparées à cette tâche. Elles sont pour la plupart de moyenne condition : petite noblesse ou bourgeoisie qui s'émancipe. Leur culture est généralement improvisée et incomplète ; ce qui leur manque encore, c'est le jugement, le goût, l'air du monde. Si obscures qu'elles soient, elles se croient cependant désignées pour renouer les brillantes traditions de l'âge précédent. Les jeunes avocats, les magistrats coquets, les petits abbés, les petits auteurs qui les entourent les excitent par leurs flatteries. Elles sont impatientes, elles brûlent les étapes, elles veulent attirer l'attention sur elles, très vite, par tous les moyens. De là beaucoup d'erreurs et de fausses manœuvres qui ont fait naître en France, à ce moment, la crise de la Préciosité.

Cette crise a été trop souvent étudiée et commentée

pour qu'il soit nécessaire d'y insister longuement. Il faut pourtant détromper ceux qui croient, aujourd'hui encore, que ç'a été là une dangereuse épidémie, particulière à ce siècle et à notre pays, qui aurait été funeste à notre littérature, si Molière n'était arrivé bien à propos pour assainir l'atmosphère, sauver la langue française et le bon sens français.

Je rappelle en passant que cette maladie, assez bénigne, a été de tous les temps et que dans toutes les nations civilisées on en a ressenti quelques atteintes. Pour l'affectation et le mauvais goût, comme pour l'extravagance des métaphores, on ne dépassera jamais ces poètes lyriques : Serafino Ciminelli, Benedetto Cariteo ou Antonio Tebaldeo de Ferrare, que vit fleurir le xv^e siècle italien, Le « cultisme » a sévi en Espagne, chez Juan de Mena et chez Herrera, avant de s'exagérer, au commencement du xvii^e siècle, dans les *Soledades* de ce Gongora, qu'on appelait, à cause de son obscurité, « le prince des Ténèbres ». En Angleterre, à la fin du xvi^e siècle, sous l'influence de John Lyly, « l'euphuïsme » a pénétré dans la langue littéraire.

Chez nous, il n'est pas besoin de faire intervenir des influences étrangères, ici plus qu'incertaines, pour expliquer de semblables déviations, également passagères. Il y avait eu des « affétés » en France dès le moyen âge et plus tard parmi les poètes pétrarquistes ou parmi les galants de la cour d'Henri III ; il n'y en a jamais eu tant qu'à la fin du règne d'Henri IV. J'ai montré autrefois que tous les procédés du style précieux se retrouvent dans la plupart des innombrables romans de cette époque ;

même l'éloquence de la chaire est alors envahie par les élégances laborieuses, les métaphores prolongées, les emblèmes et le galimatias. On voit de temps en temps apparaître de pareils défauts dans les sociétés encore jeunes qui veulent briller trop tôt, forcent le naturel et passent la mesure, ou encore dans les civilisations trop avancées où la simplicité ne suffit plus.

Pour en revenir à l'accès de préciosité qui s'est déclaré après les Frondes, en même temps d'ailleurs qu'un débordement du burlesque, autre façon de s'écarter de la nature, il ne s'explique que trop bien par la disproportion qu'il y avait entre les prétentions de quelques agitées et leurs capacités véritables, entre leur idéal très ambitieux et leur existence assez commune, et surtout peut-être par l'insuffisance de leur formation intellectuelle.

Il faut rappeler tout de suite que cette éclipse de la raison française n'a pu paraître inquiétante que pendant un court moment et qu'elle a toujours été très limitée. Les précieuses ne commencent à faire quelque bruit que vers 1653 ou 1654 : dès 1656, comme nous le verrons, on se moque d'elles, et, le 18 novembre 1659, Molière fait jouer la farce des *Précieuses Ridicules*.

Baudeau de Somaize a donné dans son fameux *Dictionnaire* la liste des dames et demoiselles de Paris ou de la province qui pouvaient, à la rigueur, être qualifiées de précieuses, avec leur adresse, le nom des principaux personnages qui les fréquentaient, et quelques indications sur leurs occupations et sur leurs goûts. Il en compte un peu plus de deux cents,

mais on voit bien qu'il a allongé sa liste à dessein, pour intéresser plus de gens à la lecture de son livre et en assurer la vente.

Il faut en retrancher d'abord nombre de dames qui ont brillé dans les cercles aristocratiques de l'âge précédent et qui n'ont aucun rapport avec les précieuses, comme la marquise de Rambouillet, M^{lle} Paulet, la présidente Aubry. Il fait même une place à l'originale M^{lle} de Gournay, morte depuis longtemps, et à plusieurs femmes de la nouvelle génération que pour diverses raisons il était absurde de classer dans cette catégorie, M^{me} de Sévigné, par exemple, si spontanée, d'un goût si sûr et qui a toujours détesté le « tortillonnage », M^{me} de la Fayette, M^{me} Scarron (la future M^{me} de Maintenon), Christine, reine de Suède, M^{lle} d'Aumale, qui avait quatorze ans, ou Ninon de Lenclos, qu'on ne pouvait soupçonner d'affectation ni de trop cultiver l'amour platonique.

Il y en a bien d'autres encore qui ne semblent guère avoir de titres à figurer dans ce répertoire. Précieuse, la duchesse d'Angoulême, parce qu'elle a de tout temps aimé la lecture, ou M^{lle} d'Hautefeuille, parce qu'elle est capable d'écrire vingt lettres dans une matinée et qu'elle joue du théorbe, tandis que son amant joue de la mandore ? Précieuses, les dames d'humeur galante dont Somaize laisse entendre qu'elles fréquentent surtout les salons pour échapper à la surveillance maritale, qui ne se contenteraient pas pour leur compte du pur commerce des esprits et qui ne paraissent pas tenir essentiellement à être assiégées dans les formes ?

Ajoutons que Somaize écrit, c'est lui qui le dit,

» une pièce satirique » : les flatteries et les médisances y sont assez habilement dosées ; mais en général il est malveillant, toutes les fois qu'il trouve une occasion de l'être et lorsqu'il peut l'être sans danger. Plus de vingt personnes ne sont nommées que parce qu'elles ont été mêlées à quelque histoire qui a fait scandale ou dont on a ri. La moins atteinte par ces médisances est une certaine M^{me} Gouille : elle n'a attiré l'attention du chroniqueur que parce qu'elle a eu récemment une idée assez ingénieuse dans sa simplicité. Elle n'arrivait pas à décourager un amoureux qui lui faisait des visites d'une longueur insupportable et s'obstinait à lui demander tous les jours son portrait. « C'est vous, lui dit-elle enfin, qui devriez me donner le vôtre. » Voilà notre homme ému et flatté, soulevé par une grande espérance : il court chez un peintre et le supplie de se mettre tout de suite au travail, il le presse et le talonne jusqu'à ce qu'il ait donné le dernier coup de pinceau. La dame reçoit bientôt son présent avec les remerciements qui conviennent ; mais, dès qu'il est parti, ayant fait monter son portier, elle lui commande de mettre le portrait en bonne place dans sa loge « et de le bien consulter toutes les fois que l'on la demanderait, afin de ne point laisser entrer celui à qui il ressemblait ». L'anecdote est amusante, mais l'on voit bien que Somaize n'a introduit dans sa liste le nom de M^{me} Gouille que pour se donner le plaisir de la raconter.

En fin de compte, le nombre des précieuses authentiques se trouve singulièrement réduit. Il s'en faut que toutes aient réuni dans leurs ruelles un cercle

pressé d' « alcôvistes ». Le bruit qui s'est fait autour d'elles ne doit pas faire illusion sur leur importance.

Se piquant de ne pas parler comme tout le monde, elles ont parfois imaginé d'heureuses alliances de mots, de vives expressions qui leur ont survécu ; mais leur style ordinaire ne pouvait qu'irriter les gens de bon sens par son affectation, ses détours, ses périphrases.

Leur influence littéraire a été assez mince. Assurément elles se sont donné beaucoup de mal pour faire prévaloir leurs goûts. A leurs jours (car elles ont été des premières à choisir des jours fixes de réception), après la satisfaction d'enlever un visiteur de marque à une rivale, leur plus grand plaisir a été de s'exercer au métier de critique : « Quand il y a lieu de censurer quelque ouvrage, écrit l'abbé de Pure, elles ont soin de se trouver là, comme s'il s'agissait de leur fortune. » Elles n'attendent pas qu'on leur apporte le dernier roman paru et la tragédie nouvellement imprimée pour les disséquer proprement. Sur les pièces de théâtre surtout elles se prononcent avec compétence ; pas une ne leur échappe : il n'y a point de réduit, note l'abbé d'Aubignac, « où elles n'entreprennent de faire des leçons de l'unité de temps... Elles se mêlent de juger de tout ».

Presque toutes affectent de mépriser les auteurs anciens, qu'elles ignorent, auxquels elles auraient bien dû pourtant demander, avec un fonds solide d'idées, des leçons de sagesse et de mesure. Une précieuse s'écrie, dans le roman de l'abbé de Pure : « Aussitôt que je trouve sur mon chemin quelque mot latin ou grec, le dégoût me prend... » Que

m'importe de savoir, dit une autre, « qui parle le plus vraisemblablement ou d'Aristote ou de Sénèque : je me ris de ces vieux barbons, et les laisserais dormir toute ma vie sans leur dire un seul mot qui pût les réveiller. » Elles sont donc modernes : les femmes le sont toujours, étant plus disposées à jouir du présent qu'à regarder derrière elles ; mais elles le sont plus violemment que les autres : « elles font, dit Somaize, une guerre continuelle contre l'ancien style et les modes passées ». Un de leurs admirateurs les félicite de l'indépendance de leur esprit que n'encombre pas « l'embarras des notions étrangères ».

Par malheur, cet esprit si bien libéré des traditions, elles sont incapables de l'appliquer à des matières un peu sérieuses. Inconsistant et superficiel, il ne se plaît qu'à la littérature facile : badinage versifié, roman nourri de conventions, jeu brillant d'une comédie sans substance. Leur grand homme est Benserade, « parce qu'il y a dans tout ce qu'il fait un certain air du monde..., un trait de feu, un caractère de condition qui donne même de la force à sa négligence et égale son naturel à l'art ». Elles ont aussi une préférence pour Boisrobert, et ce qu'elles apprécient le plus en lui, c'est la fertilité de son génie : « il a fait deux comédies dans l'espace de peu de mois » ; quand l'idée lui vient de composer des vers, « il en fait sur-le-champ les plus jolis du monde ». Pour elles ce qu'il y a de plus beau, c'est ce qui s'improvise. L'abbé de Pure, qui les a beaucoup fréquentées, en montre deux en train de ridiculiser les pauvres auteurs qui font leur métier avec conscience. Peut-on « appeler bon esprit un homme qui sue sang et eau pour faire quelque

chose de beau, de grand et de fort » et qui « n'enfante qu'au bout de son terme » ? Ainsi s'explique leur goût pour les impromptus, dont Cathos dira que « c'est justement la pierre de touche de l'esprit », pour les bouts-rimés, les jeux de mots, ces « turlupinades » dont Molière se moquera dans la *Critique de l'École des Femmes*.

Avec ce faux goût, presque général chez les précieuses, ce qui irritera encore Molière, c'est l'esprit de coterie. Nous avons vu qu'elles grillent toutes d'envie d'avoir chez elles des auteurs qui leur soumettent leurs ouvrages. Celui qui leur a procuré une telle satisfaction peut compter sur leur reconnaissance. Elles courent le signaler dans les ruelles où elles ont leurs entrées, elles le vanteront en ces termes hyperboliques dont les dames usent volontiers pour traduire l'ardeur de leur admiration ; elles se réjouiront, comme d'un triomphe personnel, du succès qu'elles auront assuré au génie inconnu qui se sera révélé sous leurs auspices.

Lorsqu'elles ne sont pas d'accord, lorsque le hasard a mis en concurrence deux poètes appuyés par deux salons rivaux, de vraies batailles s'engagent où donnent avec ensemble les champions des deux coteries. Un jour, par exemple, tout le monde des alcôvistes a pris parti dans la lutte qui a mis aux prises, derrière Quinault et l'abbé Boyer, deux troupes inégales en nombre, mais pareillement excitées. Quinault, séduisant et gracieux, favori des ruelles, est soutenu par M^{me} Le Camus et M^{me} d'Oradour, flanquées de M. Testu, le chevalier du Guet, et des abbés ses deux frères, beaux esprits pleins d'entregent.

L'abbé Boyer est le plus froid et le plus malchanceux des poètes de théâtre : M^{me} Tallemant le défend presque seule, mais avec un zèle et une obstination vraiment magnifiques. Elle organise chez elle des lectures de ses tragédies avant qu'elles affrontent la scène ; dès que les représentations ont commencé, elle y entraîne, bon gré mal gré, toutes ses connaissances ; elle va solliciter les suffrages à domicile et réussit ainsi à gagner à son protégé de puissants patronages, comme ceux de Chapelain et de la duchesse de Nemours : c'est grâce à elle qu'on a applaudi, pendant quelques jours, *Clotilde* et l'insipide *Fédéric*. « O temps malheureux ! ô modes étranges ! les applaudissements s'achètent à force de lectures, il les faut briguer ! » Qui s'indigne ainsi ? C'est Somaize, peu autorisé peut-être pour rappeler les gens de lettres au sentiment de leur dignité.

Cet esprit de coterie durera bien plus longtemps, hélas ! que la crise de préciosité. Molière en pâtura, et aussi Racine.

Voici enfin le dernier trait, pour nous le plus important : les précieuses sont féministes. Elles le sont avec cette intempérance qui les caractérise et par là elles ont risqué de jeter quelque discrédit sur leur sexe.

Grisées par les compliments, stimulées par les encouragements que tant d'apologistes avaient prodigués aux dames, plusieurs d'entre elles ont prétendu s'élever par la science au moins au niveau des hommes et, pour se distinguer davantage, elles n'ont pas hésité à aborder, sans préparation, les matières les plus rares et les plus difficiles. Les unes ont cru

briller en s'enfermant dans une spécialité que le sexe fort s'était jusque-là réservée, les autres en affectant un savoir encyclopédique. Le choix de M^{lle} Bourlon s'est porté sur la géographie et à cette originalité elle en a ajouté une autre, en se la faisant enseigner par son amant. Somaize assure même que le galant a étudié avec elle les règles des fortifications; mais il se peut bien qu'ici il invente, pour avoir l'occasion de glisser ce trait: « Il ne lui a montré que comme on attaque les places, et ne lui a pas appris l'art de les défendre. » M^{me} de Guedreville, ne pouvant s'enorgueillir de sa beauté, tire vanité de l'étendue de ses connaissances: elle reçoit dans sa maison plus de maîtres particuliers qu'il n'en viendra chez M. Jourdain: un pour la philosophie, un pour les mathématiques, un pour la magie blanche, la physiognomonie et la chiromancie, un pour le droit, deux autres pour les langues italienne et espagnole. M^{lle} de Chataignères s'est tournée vers la chimie, elle a chez elle des fourneaux et cherche, dit-on, la pierre philosophale. M^{me} du Buisson cultive à la fois la musique et « les mécaniques » et ne le laisse pas ignorer: c'est elle que M^{lle} de Scudéry a montrée, sous un nom de fantaisie, dans *le Grand Cyrus*, en train d'observer une éclipse en compagnie de cinq ou six savants et parlant avec eux, tout le long de la nuit, « de l'interposition de la terre entre la lune et le soleil ». Elle a fait faire un portrait d'elle où elle est « habillée comme on peint les Muses » et où l'on voit à côté d'elle « une grande table où il y a quantité de livres, des pinceaux, une lyre et des instruments de mathématiques ».

Avec la comédie de la science, les précieuses jouent la comédie de l'amour pur. Elles veulent être aimées comme l'étaient les héroïnes de roman : il est flatteur pour une femme que le désir qu'elle inspire se cache sous le voile de l'adoration. Les longs stages qu'elles prétendent imposer à ceux qui les courtisent sont aussi une affaire de vanité. Pascal écrit, justement à cette date : « Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent le plaisir. » Mais elles, si elles imposent aux hommes cette épreuve de constance, c'est moins pour raffiner sur le sentiment que pour faire connaître à tous que leur cœur est à très haut prix.

D'ailleurs, ces façons cérémonieuses et réglées de s'avancer à petits pas sur les chemins de la carte du Tendre n'ont été pour certaines d'entre elles qu'un agréable passe-temps fort propre à dissimuler des intrigues d'un autre caractère et à les maintenir en bonne réputation.

Il n'est pas douteux que par là la Préciosité a troublé quelquefois la paix des familles. Des femmes qui se piquaient de professer le platonisme ne se trouvaient plus d'accord avec des époux qui s'étaient fait une tout autre conception du mariage. Certaines savaient s'arranger pour concilier les deux points de vue. D'autres, plus scrupuleuses, se refusaient à toute concession. De là des conflits que Somaize a pris grand soin de consigner dans son *Dictionnaire*. Les exemples abondent.

Les unes usent doucement la chaîne qui les attache, plusieurs la rompent avec éclat. M^{me} de Pomereuil (*Philodamie*) « est, comme beaucoup d'autres, séparée

briller en s'enfermant dans une spécialité que le sexe fort s'était jusque-là réservée, les autres en affectant un savoir encyclopédique. Le choix de M^{lle} Bourlon s'est porté sur la géographie et à cette originalité elle en a ajouté une autre, en se la faisant enseigner par son amant. Somaize assure même que le galant a étudié avec elle les règles des fortifications; mais il se peut bien qu'ici il invente, pour avoir l'occasion de glisser ce trait: « Il ne lui a montré que comme on attaque les places, et ne lui a pas appris l'art de les défendre. » M^{me} de Guedreville, ne pouvant s'enorgueillir de sa beauté, tire vanité de l'étendue de ses connaissances: elle reçoit dans sa maison plus de maîtres particuliers qu'il n'en viendra chez M. Jourdain: un pour la philosophie, un pour les mathématiques, un pour la magie blanche, la physiognomonie et la chiromancie, un pour le droit, deux autres pour les langues italienne et espagnole. M^{lle} de Chataignères s'est tournée vers la chimie, elle a chez elle des fourneaux et cherche, dit-on, la pierre philosophale. M^{me} du Buisson cultive à la fois la musique et « les mécaniques » et ne le laisse pas ignorer: c'est elle que M^{lle} de Scudéry a montrée, sous un nom de fantaisie, dans *le Grand Cyrus*, en train d'observer une éclipse en compagnie de cinq ou six savants et parlant avec eux, tout le long de la nuit, « de l'interposition de la terre entre la lune et le soleil ». Elle a fait faire un portrait d'elle où elle est « habillée comme on peint les Muses » et où l'on voit à côté d'elle « une grande table où il y a quantité de livres, des pinceaux, une lyre et des instruments de mathématiques ».

Avec la comédie de la science, les précieuses jouent la comédie de l'amour pur. Elles veulent être aimées comme l'étaient les héroïnes de roman : il est flatteur pour une femme que le désir qu'elle inspire se cache sous le voile de l'adoration. Les longs stages qu'elles prétendent imposer à ceux qui les courtisent sont aussi une affaire de vanité. Pascal écrit, justement à cette date : « Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent le plaisir. » Mais elles, si elles imposent aux hommes cette épreuve de constance, c'est moins pour raffiner sur le sentiment que pour faire connaître à tous que leur cœur est à très haut prix.

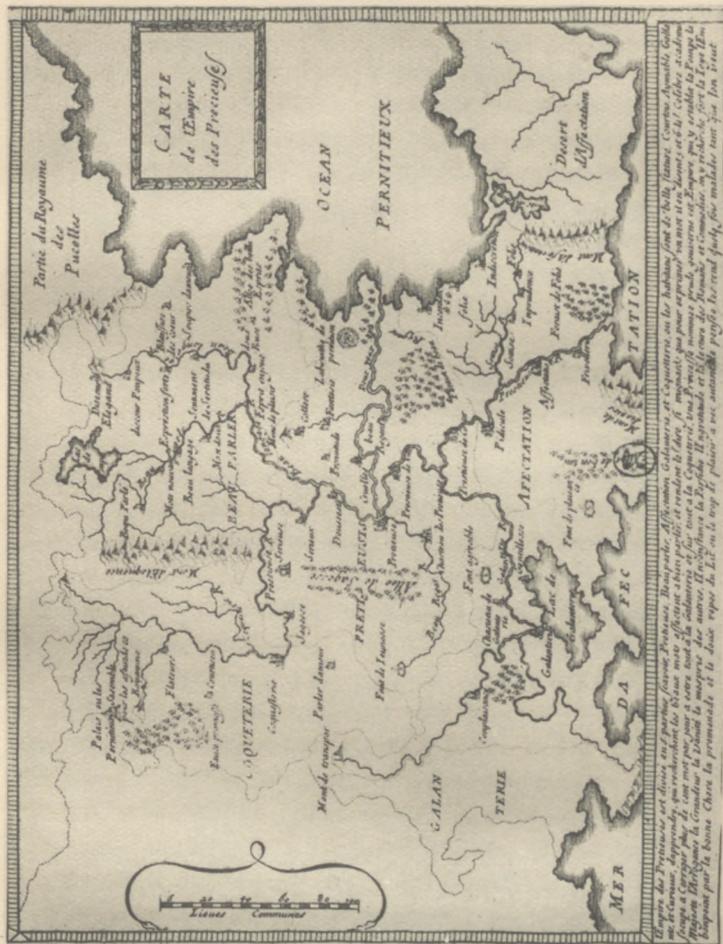
D'ailleurs, ces façons cérémonieuses et réglées de s'avancer à petits pas sur les chemins de la carte du Tendre n'ont été pour certaines d'entre elles qu'un agréable passe-temps fort propre à dissimuler des intrigues d'un autre caractère et à les maintenir en bonne réputation.

Il n'est pas douteux que par là la Préciosité a troublé quelquefois la paix des familles. Des femmes qui se piquaient de professer le platonisme ne se trouvaient plus d'accord avec des époux qui s'étaient fait une tout autre conception du mariage. Certaines savaient s'arranger pour concilier les deux points de vue. D'autres, plus scrupuleuses, se refusaient à toute concession. De là des conflits que Somaize a pris grand soin de consigner dans son *Dictionnaire*. Les exemples abondent.

Les unes usent doucement la chaîne qui les attache, plusieurs la rompent avec éclat. M^{me} de Pomereuil (*Philodamie*) « est, comme beaucoup d'autres, séparée

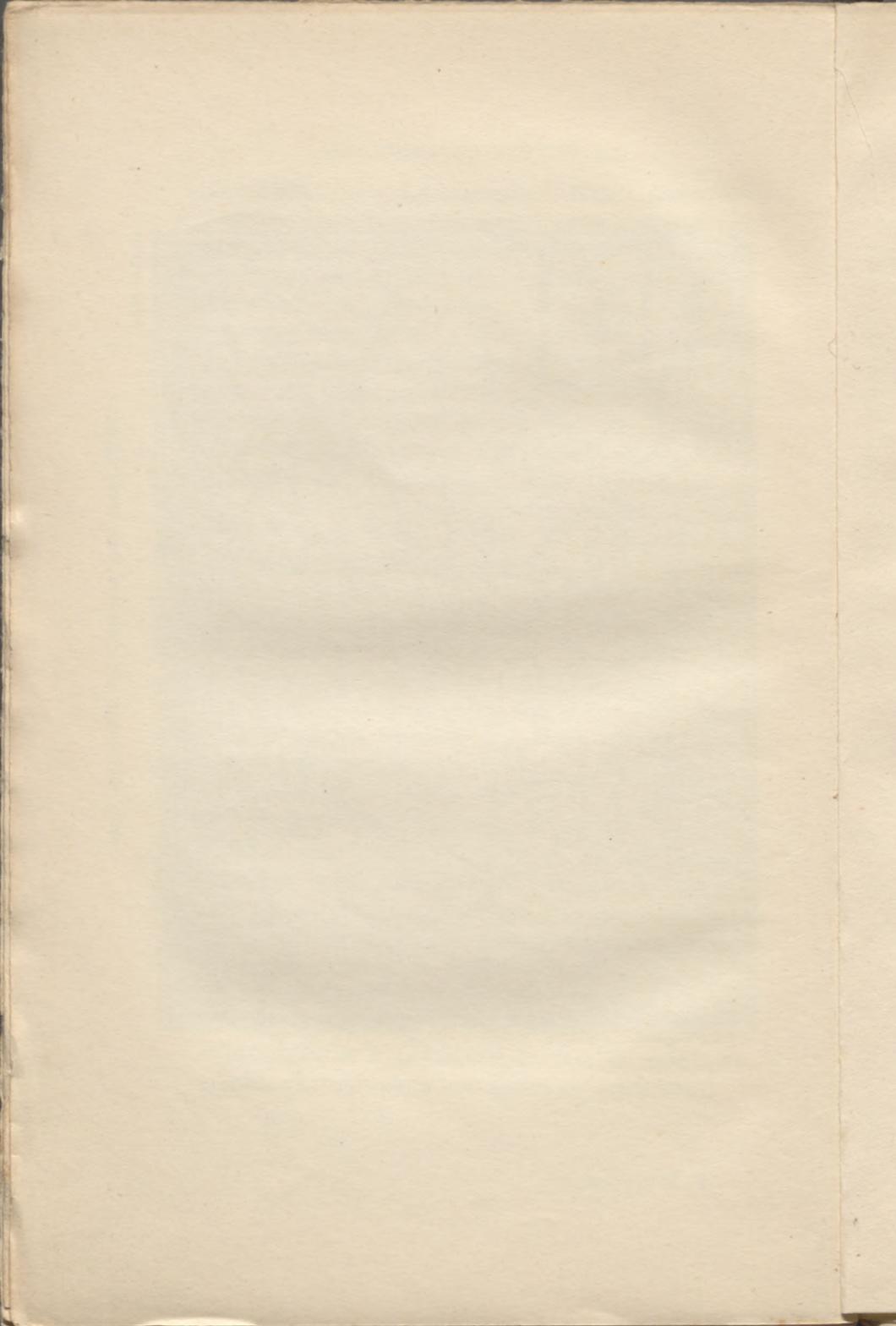
d'avec son mari ». La comtesse de Brégis (*Belarmis*) « vit en célibat, quoique son mari soit encore vivant ». M^{me} Descluzel (*Dircé*), « pour vivre plus en repos, veut être séparée de son mari ; elle est à présent chez des vestales [en pension dans un couvent]... Ayant beaucoup d'esprit, elle se tirera aisément de ces pas, quoiqu'apparemment ils soient fort glissants ». Charlotte, l'aînée des sœurs Melson, célèbre par sa beauté, ayant épousé André Girard Le Camus, conseiller d'État, a bientôt résolu, écrit Tallemant, de n'être plus que « sa femme de conscience » et il a, paraît-il, accepté la situation. Madeleine de Lyée a quitté son troisième mari, le fameux La Calprenède. Le divorce de la comtesse de Suze a fait au moins autant de bruit que ses ouvrages.

La haute opinion qu'elles ont de leur sexe en général et d'elles-mêmes en particulier, l'avantage qu'elles croient tirer de leur supériorité intellectuelle ont développé chez les précieuses une humeur indépendante et dédaigneuse qui les écarte de la vie normale et les pousse à s'affranchir de la domination masculine. Un bon nombre d'entre elles sont demoiselles, et le sont restées soit par nécessité, soit volontairement pour avoir le droit d'organiser leur existence à leur gré. Pour M^{lle} de La Flotte, par exemple, on peut supposer que si « elle est dans le dessein de ne se marier jamais », c'est parce que personne n'a tenté de faire fléchir cette résolution. Mais beaucoup d'autres ont peur des obligations du mariage, des soucis de la vie domestique et n'ont pas voulu renoncer à une liberté qui leur est douce, au commerce charmant d'une galanterie spirituelle :



Cliché Tallandier

CARTE SATIRIQUE DE L'EMPIRE DES PRÉCIEUSES



Puis on a des enfants qui vous sont sur les bras...
Tantôt couche ou grossesse ou quelque maladie...

disait déjà, dans *les Visionnaires* de Desmarests, Sestiane, qui était une précieuse avant la lettre.

Dans le roman de l'abbé de Pure, qui éclaire singulièrement ce monde-là, on assiste à une longue conversation sur le mariage où s'expriment les opinions les plus hardies. « Une personne de qualité et de naissance » proteste contre la coutume barbare des pères et des mères qui engagent la destinée de leur enfant avant de l'avoir consultée : « Ne voyez-vous pas que nous autres filles n'avons pas le droit de choisir, qu'il faut que le conseil de nos parents et quelquefois même leur intérêt soit l'arbitre de nos cœurs... ? En vain aurai-je quelque sentiment pour un objet. Les lois, l'alliance ou même la bienséance du monde s'opposeront à mes désirs et m'assujettiront à prendre d'une main incertaine un objet inconnu... » Dès lors, ajoute-t-elle, « il faut me ranger aux vœux, aux intérêts et même au nom d'un mari. Si j'ai de l'esprit, si j'ai quelque agrément, si j'ai quelque gaieté, il faut que tout cela disparaisse, sitôt que la bizarrerie prendra ce tyran, que le trône du mariage établit et protège contre ma liberté. » Et voici une protestation plus vive encore : « Je fus une innocente victime sacrifiée à des motifs inconnus et à des obscurs intérêts de maison, mais sacrifiée comme une esclave, liée, garrottée... ; on m'enterre ou plutôt on m'ensevelit toute vive dans le lit du fils d'Évandre. »

Ces plaintes, assez éloquentes, n'étaient certaine-

ment pas inventées. Elles paraîtront légitimes. Les précieuses disaient ouvertement ce qu'avaient pensé avant elles, sans oser élever la voix, tant de filles malheureuses. C'est la question du mariage forcé qu'elles posaient, grave question sociale sur laquelle Molière sera à peu près d'accord avec elles.

Mais ce que Molière n'a pu admettre, ce qui a choqué toute personne de bon sens, ce sont les exagérations où se sont portées certaines indépendantes qui ont réclamé violemment le droit de vivre leur vie, certaines révoltées qui détestent leurs maîtres.

M^{lle} de Scudéry, qui dans ses romans faussement historiques suit d'assez près la vie de son temps, a voulu introduire au second tome de sa *Clélie* une représentante de ce parti extrême, une virago qui maudit le sort de l'avoir fait naître fille, et comme pour son compte elle n'approuve pas de tels emportements, elle lui a donné le nom d'une princesse peu sympathique. C'est à celle qui sera un jour l'épouse terrible de Tarquin le Superbe qu'elle prête cette plainte irritée :

Si je portais des fers qui se pussent rompre, il y a longtemps qu'ils seraient rompus... En quelle condition pouvons-nous trouver la liberté ? Quand nous naissons, nous ne sommes pas seulement esclaves de nos parents, nous le sommes de la coutume et de la bienséance... Nous n'avons guère de cœur de nous contenter d'être seulement les premiers esclaves de toutes les familles... Nous n'avons pas même la liberté de choisir nos maîtres, puisqu'on nous marie bien souvent contre notre inclination... Il faut apprendre à régler ses regards, il faut éviter la conversation des gens qui plaisent, et il faut n'avoir jamais la liberté d'aller seule nulle part. Les voyages nous sont défendus ; la solitude même est quelquefois mal expliquée... ; il faut

qu'il y ait toujours quelqu'un qui puisse répondre de nos actions... De sorte que de la manière dont le monde est établi, nous naissons avec des passions qu'il faut toutes enchaîner : car il ne nous est pas permis de rien aimer ni de rien haïr. L'ambition nous est inutile, et l'obéissance seule est notre partage... ; aussi vous puis-je assurer qu'il n'y a point de jour que je ne porte envie au sexe dont je ne suis pas.

Nous rencontrons un assez bon nombre de ces féministes intransigeantes dans *la Précieuse* de l'abbé de Pure et dans le *Dictionnaire* de Somaize. Deux ou trois déclarent bien haut que le soin des enfants et les soucis du ménage ne sauraient arrêter une dame d'esprit lorsqu'elle est conviée à « un entretien d'intelligence ». *Myrice* (M^{me} de Moncontour) « s'est généreusement désunie d'avec son époux, trouvant quelque honte à ne pas commander ». *Bariménide* (M^{me} de Bernon, femme d'un conseiller) déclare que, si on ne l'eût mariée à quatorze ans, « elle n'aurait jamais pu se résoudre à recevoir un maître ». Il y en a une qui se fait couper les cheveux pour braver son mari et affirmer son indépendance aux yeux du monde. « On se marie pour haïr, dit la Philaciane de l'abbé de Pure. C'est pour cela qu'il ne faut jamais qu'un véritable amant parle de mariage, parce qu'être amant, c'est vouloir être aimé et vouloir être mari, c'est vouloir être haï. » *Aracie* propose une autre solution un peu moins radicale : qu'on s'épouse, puisqu'il le faut, pour perpétuer la race ; mais qu'on se sépare après la naissance du premier enfant ; ce sera le père qui le gardera ; la femme, pour prix de sa peine, recevra pension et retrouvera sa liberté.

Ces propos révolutionnaires que l'abbé a dû entendre (car il est presque toujours un témoin véridique), ces manifestations d'un féminisme intempérant et agressif ont été vite connus dans Paris et ont achevé de rendre antipathiques des personnes déjà déplaisantes par leurs simagrées. Le bon sens français a toujours fait justice des exagérations : nulle part il n'a réagi avec plus de force que dans la bonne société, qui s'était fait une loi de condamner toute affectation et tout scandale et devait s'inquiéter de voir ainsi défigurer son idéal et rompre ses traditions.

Vingt ans plus tôt, à l'hôtel de Rambouillet on s'était cruellement moqué des prétentions et des mines de la vicomtesse d'Auchy et on avait poussé Arnauld de Corbeville à écrire contre les mijaurées qui composaient son « académie femelle » une satire qu'il avait intitulée *la Mijoréade*. Maintenant le vrai monde se détourne avec le même dédain du groupe agité des précieuses et s'applique à bien établir entre elles et lui des lignes de démarcation.

Un bon signe de son mépris, c'est qu'il abandonne ses amusements ordinaires dès qu'il les voit introduits dans les cercles inférieurs : ainsi pour la mode des portraits en prose ou en vers dont le salon de la Grande Mademoiselle s'était fait une spécialité. Mais, avant la disparition du genre, les derniers portraits lus chez la duchesse font voir chez presque toutes les dames qui se sont décrites elles-mêmes ou qui ont servi de modèles pareille animosité contre les habituées des ruelles, même soin de s'écarter d'un voisinage compromettant. En

louant la distinction d'esprit de M^{lle} de Sainte-Beuve, on fait valoir le charme de sa conversation incomparablement plus solide et plus agréable que celle de « la plupart de ces *illustres* qui se sont acquis une fausse réputation par la cabale de leurs amis ». La duchesse de la Trémouille veut qu'on s'attache « au bon sens et à la raison », elle ajoute : « toutes les finesses et les subtilités qui s'en éloignent me sont de mauvais goût. » Une dame inconnue, dont nous savons seulement qu'elle est jeune, pousse plus loin l'attaque et entreprend un tableau satirique de l'espèce encombrante des précieuses : « Quelque inclination que les Français aient pour les nouveautés, assurément cette secte ne sera point suivie, puisqu'elle est généralement désapprouvée de tout le monde et le sujet ordinaire de la raillerie de ceux qui ont l'autorité d'en faire impunément de qui il leur plaît... Elles penchent la tête sur l'épaule, font des mines des yeux et de la bouche, ont... une certaine affectation en tous leurs procédés qui est extrêmement déplaisante... Elles ont quasi une langue particulière, car, à moins de les pratiquer, on ne les entend pas... Les maris sont rares pour ces demoiselles... Elles affectent de paraître retirées, quoi qu'elles recherchent fort le monde », allant même dans les maisons « où la marchandise est la plus mêlée ». Voilà déjà recueillis tous les traits dont Molière fera sa comédie.

Même note, à peu près, dans la description des ruelles introduite dans sa pièce du *Cercle* par Saint-Èvremond qu'on voit alors lié avec ce qu'il y a de plus distingué dans la noblesse. M^{lle} de Scudéry

elle-même, de qui se réclame cette « cabale », la désavoue, la repousse loin d'elle en plusieurs passages de sa *Clélie*.

Condamnées ainsi par les honnêtes gens, honnies, on le devine, par les bourgeois, les précieuses avaient donc réussi, et de très bonne heure, à soulever contre elles un mouvement d'opinion presque universel : il s'est naturellement trouvé des auteurs pour exploiter cette impopularité et s'assurer un succès facile aux dépens de la « secte » imprudente qui semblait s'être offerte à leurs coups.

En 1654, dans sa *Relation véritable du royaume de Coquetterie*, l'abbé d'Aubignac n'oublie pas, bien entendu, ces précieuses, qui « maintenant, dit-il, se donnent à bon marché ». De 1656 à 1658, l'abbé de Pure révèle au public, en quatre gros volumes, le « mystère des ruelles » et donne en même temps aux comédiens italiens le canevas « en langue toscane fort pure » d'une farce que Molière n'a probablement pas connue, mais qui aurait pu lui servir. En 1659, sans doute au cours de l'été, Scarron publie son *Épître chagrine à Monseigneur le Maréchal d'Albret* où les précieuses ne sont pas ménagées.

Tout cela préparait la voie aux *Précieuses Ridicules*.

*
* *

C'est le mardi 18 novembre 1659 que, pour la première fois, Molière a fait jouer sa farce, sur la scène du Petit Bourbon, après une représentation de

Cinna. On sait que le succès a dépassé son attente.

Ce succès s'explique aisément. La pièce était très bien faite. Elle ne ressemblait à aucune des comédies qu'on avait mises au théâtre dans les dernières années, ni au *Marquis ridicule* de Scarron, ni au *Campagnard* de Gillet de la Tessonnerie, ni même à *l'Étourdi* ou au *Dépit amoureux* : c'était une pièce d'actualité, c'était une satire dont on pouvait chercher des applications : bon régal par conséquent pour la malignité publique. Enfin les façons des précieuses avaient beaucoup déplu, elles affectaient de s'isoler, elles étaient en opposition avec tous les mondes ; on s'était déjà moqué d'elles, on ne demandait qu'à en rire encore : on peut dire que le sujet était mûr pour la comédie.

La loi de la farce est la caricature. Molière n'avait pas étudié de près les mœurs d'une confrérie dont il avait peut-être rencontré quelques affiliées dans les provinces, qu'il n'avait guère pu connaître à Paris que par ouï-dire. Il n'avait devant lui, il le voyait bien, qu'une mode passagère, assez étroitement limitée, et déjà dans son déclin : cela n'appelait guère une observation approfondie, mais fournissait en abondance un ridicule qu'il était facile de grossir.

Pour rendre l'exagération plus acceptable, il pose d'abord que ses précieuses sont parfaitement sottes et parfaitement ignorantes (dans la réalité il y en avait certainement de cette sorte et Somaize en signalera quelques-unes). Il les présente comme des débutantes, sans expérience, naïves, éblouies. Il les présente comme des provinciales nouvellement débarquées : le théâtre comique du xvii^e siècle admet

comme un principe indiscutable qu'en dehors de la capitale les manies ou les travers doivent prendre un tour plus grotesque et plus offensant. Il ajoute un détail qui expliquera en partie et rendra plus excusable la folie de Magdelon et de sa cousine : dans le ménage qui vient de s'installer à Paris il n'y a pas de mère ; le chef de famille est un homme faible qui n'a guère surveillé sa fille et sa nièce et qui est plus que personne responsable du mal dont il se plaint. Parmi les précieuses authentiques plusieurs, paraît-il, étaient dans ce cas, M^{lle} Bourlon, par exemple, ou les deux demoiselles Lesseville, l'une âgée de vingt-cinq ans, l'autre de vingt, dont « la maison, dit Somaize, est d'autant plus la maison des divertissements qu'elles sont maîtresses de leur volonté, n'ayant point de mère... »

Sous les traits volontairement forcés on distingue aisément ce qui a choqué Molière en ces « donzelles ridicules ». C'est d'abord tout ce qui est contraire aux lois de la nature : les grimaces et le maniérisme, l'absurdité qui consiste à ne pas appeler les choses par leur nom, les exagérations que condamne « la parfaite raison ». C'est un manque total de jugement qui fait qu'elles confondent avec leurs contrefaçons l'élégance et le bel esprit, prennent le blême Jodelet pour un vicomte et admirent le « naturel » exquis du marquis de Mascarille : « Que tout ce qu'il dit est naturel ! » Avec la même naïveté elles croient qu'on peut faire passer dans le train ordinaire de l'existence le romanesque des livres, elles s'imaginent que pour mener une vie intellectuelle il suffit d'en affecter quelques apparences.

C'est ensuite la vanité, qui explique tout le reste. L'abbé de Pure avait bien découvert cette source de la préciosité : « la plus sottise, écrivait-il, brûle de se faire valoir plus qu'elle vaut » et « d'entreprendre au-dessus de ce qu'elle peut. » C'est par vanité inconsidérée qu'à peine descendues du coche, elles aspirent, non seulement à se mettre en vue, mais encore à briller au premier rang, qu'elles prétendent raffiner sur les modes nouvelles, « savoir le fin des choses, le grand fin, le fin des fins », qu'elles souhaitent de devenir, sans rien savoir, les arbitres des belles productions de l'esprit. C'est encore par vanité qu'elles se promettent de ne s'abaisser jamais aux médiocres soucis de la vie conjugale et qu'elles manifestent à l'égard de leur bonhomme d'oncle et de père un dédain vraiment scandaleux : « Mon Dieu ! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme ! — Que veux-tu, ma chère ? J'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre. »

On voit déjà se dessiner là la morale de Molière.

Il est trop évident que sur tous les points il a raison : les gens sensés l'ont applaudi dans tous les mondes. La résistance a été à peu près nulle et devait l'être puisqu'il était d'accord avec le gros du public et n'avait eu qu'à suivre le mouvement de l'opinion.

Il ne pouvait avoir contre lui que le petit clan de celles qu'il avait visées ; elles se sont agitées fiévreusement dans les premières heures et ont fait donner

leurs amis avec ensemble : elles ont même obtenu un succès, mais bien passager. Nous savons par Somaize qu' « un alcôviste de qualité a interdit le spectacle pour quelques jours » et l'on voit en effet que la seconde représentation n'a été donnée que quatorze jours après la première. L'on s'est plusieurs fois demandé quel a pu être cet « alcôviste ». Dans le petit nombre des personnages d'importance véritablement engagés dans la préciosité je n'en vois qu'un qui ait eu le pouvoir d'interdire lui-même la pièce, en l'absence de la cour qui était partie pour les Pyrénées : c'est M. Testu, le chevalier du guet, « l'illustre et spirituel Tiridate » dont parle Somaize, « protecteur des jeux du cirque », c'est-à-dire du théâtre, le grand homme des ruelles les plus réputées, où ses deux frères, tous deux abbés, tous deux également officieux, amènent le plus qu'ils peuvent de recrues nouvelles. En tout cas la défense, d'où qu'elle soit partie, n'a pu être maintenue : elle n'a eu d'autre résultat que d'exciter la curiosité au point que les comédiens ont doublé le prix des places.

Sans parler des représentations particulières dans les grandes maisons, « en visite », comme on disait, *les Précieuses Ridicules* ont été jouées en public quarante-quatre fois en moins d'un an, et ce succès, alors peu ordinaire, n'a été interrompu que par la démolition de la salle du Petit-Bourbon.

De ce succès Molière a joui pleinement. Il s'est révélé, il a pris confiance en lui-même : son génie a trouvé sa voie. C'a été un grand bonheur et, puisque les précieuses en ont fourni l'occasion, nous devons nous féliciter qu'il y ait eu alors des précieuses.

Si cette victoire a été un événement d'importance dans la carrière dramatique du poète, on ne voit pas que dans la société de ce temps elle ait eu de très grandes conséquences.

Elle n'a fait aucun tort à la renommée des grands cercles du commencement du siècle où s'était relevé si sensiblement le prestige des femmes. Sans doute Molière n'a jamais été l'homme des salons : mais comment aurait-il pu mettre en cause à propos d'une déviation de la raison et du goût les brillantes assemblées, déjà lointaines, de la Chambre bleue qui avaient été pour presque toute l'élite une école de bon goût, de mesure et de sagesse ? Comment aurait-il songé à faire la moindre allusion désobligeante, même la plus voilée, à la marquise de Rambouillet qui vivait depuis longtemps dans une sorte de retraite, entourée d'un respect universel, ou à sa fille Julie d'Angennes, qui jouissait, depuis son mariage avec M. de Montausier, du plus grand crédit à la cour, qui allait être bientôt gouvernante du dauphin et première dame d'honneur de la reine ? Ces grandes dames étaient si peu disposées à suspecter ses intentions qu'elles sont venues, nous le savons par Ménage, à la première représentation des *Précieuses*, avec « tout le cabinet de l'hôtel de Rambouillet » (du moins ce qui en restait), et qu'elles ont donné le signal des applaudissements. La marquise, si elle avait gardé quelque rancune à Molière, ne lui aurait pas demandé, quelques années après, de jouer chez elle avec sa troupe l'*École des Maris* et l'*Impromptu de Versailles*.

Quant aux précieuses, il est certain qu'il les a

durement traitées. Même s'il en avait eu l'idée, il lui était difficile de faire des réserves dans une farce, et si courte. Il n'a même pas suggéré l'idée que leurs folies n'étaient que l'exagération de qualités fort estimables : le goût des choses de l'esprit, la recherche de l'originalité, l'indépendance de caractère. La distinction qu'il a faite dans sa Préface entre « les véritables précieuses » et « les ridicules qui les imitent mal » a un peu l'air de n'être qu'une précaution diplomatique. Pour calmer quelques susceptibilités, ou par désir d'être équitable, il a bien représenté, quelques mois après, sur son théâtre une pièce de Gabriel Gilbert, poète apprécié dans les salons et défenseur attitré des dames : *La vraie et la fausse précieuse*, qui devait marquer les différences de l'une à l'autre et limiter ainsi la portée de la satire. Mais cette comédie n'a été jouée que neuf fois et elle n'a pas été imprimée : le public a moins de goût pour les panégyriques que pour la critique, comme le fait remarquer Somaize à ce propos ; il ne s'est souvenu que de la farce éclatante où tout le corps des précieuses — les plus modérées comme les plus extravagantes — était dans son ensemble bafoué.

Peut-on dire que l'attaque de Molière, cette terrible revanche du bon sens, ait ruiné définitivement la préciosité, fait désertier tout à fait les « réduits » et les ruelles qui depuis quelque temps déjà se vidaient ? On se moque encore de ces dames dans les années qui suivent : preuve qu'il en reste encore. Dans *l'École des femmes*, par occasion, dans *la Critique*, d'une façon préméditée et plus appuyée, Molière lui-même revient à la charge ; en 1664, dans le roman

allégorique de *Macarise*, l'abbé d'Aubignac recommence leur procès. L'espèce se maintiendra assez longtemps dans les provinces, qui généralement retardent. Elles se font appeler maintenant « illustres », J. de la Forge nous l'apprend, le titre de précieuse se trouvant pour toujours déconsidéré : mais elles n'ont changé que de nom. On ne voit disparaître tout à fait après 1659 ni l'affectation, ni la vanité et l'envie de se singulariser, ni l'esprit de coterie que traduisait si bien Mascarille : « Quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : « Voilà qui « est beau ! », devant que les chandelles soient allumées. »

L'intervention de Molière n'a pourtant pas été inutile. On a renoncé généralement à l'irritant jargon : sans lui, cette mode aurait probablement passé, comme passent toutes les modes, comme s'était éteint, de lui-même, dans le commencement du siècle, un métaphorisme encore plus extravagant ; mais grâce à lui elle a passé plus vite. S'il est resté des « façonniers », elles sont devenues plus prudentes et plus retenues. Quant aux dames sages, leur dédain naturel des égarements romanesques, des stériles jeux d'esprit et des prétentions mal justifiées a dû être fortifié par l'exemple fâcheux des précieuses et par la correction qu'elles avaient reçue.

Ainsi se clôt sans grand dommage une crise qui a pu troubler, un moment, la société féminine, mais qui ne devait pas retarder ses progrès.

CHAPITRE VI

La reprise de la vie de société au commencement du règne de Louis XIV et la question de l'instruction féminine. Le mouvement scientifique.

LA vie de société est nécessairement liée à la situation politique. Les Frondes l'avaient en partie interrompue : elle reprend dans les premières années du gouvernement personnel de Louis XIV.

On s'accorde peu à peu dans un sentiment de réconciliation et de soumission ; on jouit d'une sécurité que rien ne trouble et d'un luxe bientôt renaissant. En cette époque heureuse la bourgeoisie va s'élever et s'enrichir. La noblesse a renoncé à ses ambitions politiques : tout ce qui lui reste d'activité se dépensera bientôt à la cour, où se développe, depuis le mariage du roi, le goût de la magnificence ; mais, à cette date, la cour n'a pas encore tout absorbé. L'aristocratie s'empresse autour de son souverain, mais elle vit aussi pour elle, elle se groupe suivant ses affinités et ses goûts. Chaque salon a sa physionomie particulière ; il y règne une certaine intimité, qui est la douceur de l'existence mondaine.

Certaines maisons restent fidèles aux traditions des belles assemblées d'autrefois. Quelques figures de premier plan s'effacent ou disparaissent : M^{me} de Rambouillet ne sort plus guère, ses maladies et ses

deuils la tiennent plus que jamais à l'écart, elle va mourir en 1666 ; la comtesse de Maure mourra avant elle ; la cour a pris M^{me} de Montausier, qui y exerce de hautes charges. Mais M^{me} de Sablé, M^{me} du Plessis-Guénégaud, toutes deux amies de la marquise, reçoivent chez elles des compagnies de choix, M^{me} du Plessis-Guénégaud à l'hôtel de Nevers et, quand la belle saison arrive, dans son château de Fresnes, près de Meaux. M^{me} de Sévigné et M^{me} de la Fayette sont les centres de groupes plus restreints et plus choisis. A Champigny comme à Paris M^{lle} de Montpensier est très entourée.

D'autres cercles se forment ou vont se former autour de la jeune duchesse de Bouillon, de la comtesse de Noailles, de la comtesse de Fiesque, de la duchesse de Nemours ou, pour citer quelques dames de la grande finance, de M^{me} de la Sablière et de M^{me} de Pelissari ; on pourrait en nommer vingt autres.

On voit circuler de salon en salon des figures intéressantes comme la comtesse de la Suze, la jeune et séduisante M^{me} Deshoulières, ou encore cette comtesse de Brégis qui associe si heureusement l'art d'intriguer et l'art de plaire, influente à la cour, fort estimée par la reine de Suède, aussi capable d'obliger les autres qu'adroite à se servir elle-même.

A l'exemple de la marquise de Rambouillet, les maîtresses de maison s'appliquent à réunir chez elles une juste proportion de gens de qualité et de gens de lettres : à côté du prince de Condé, du duc de Nevers, du duc de Saint-Aignan, on y rencontre des poètes comme Benserade, comme Thomas

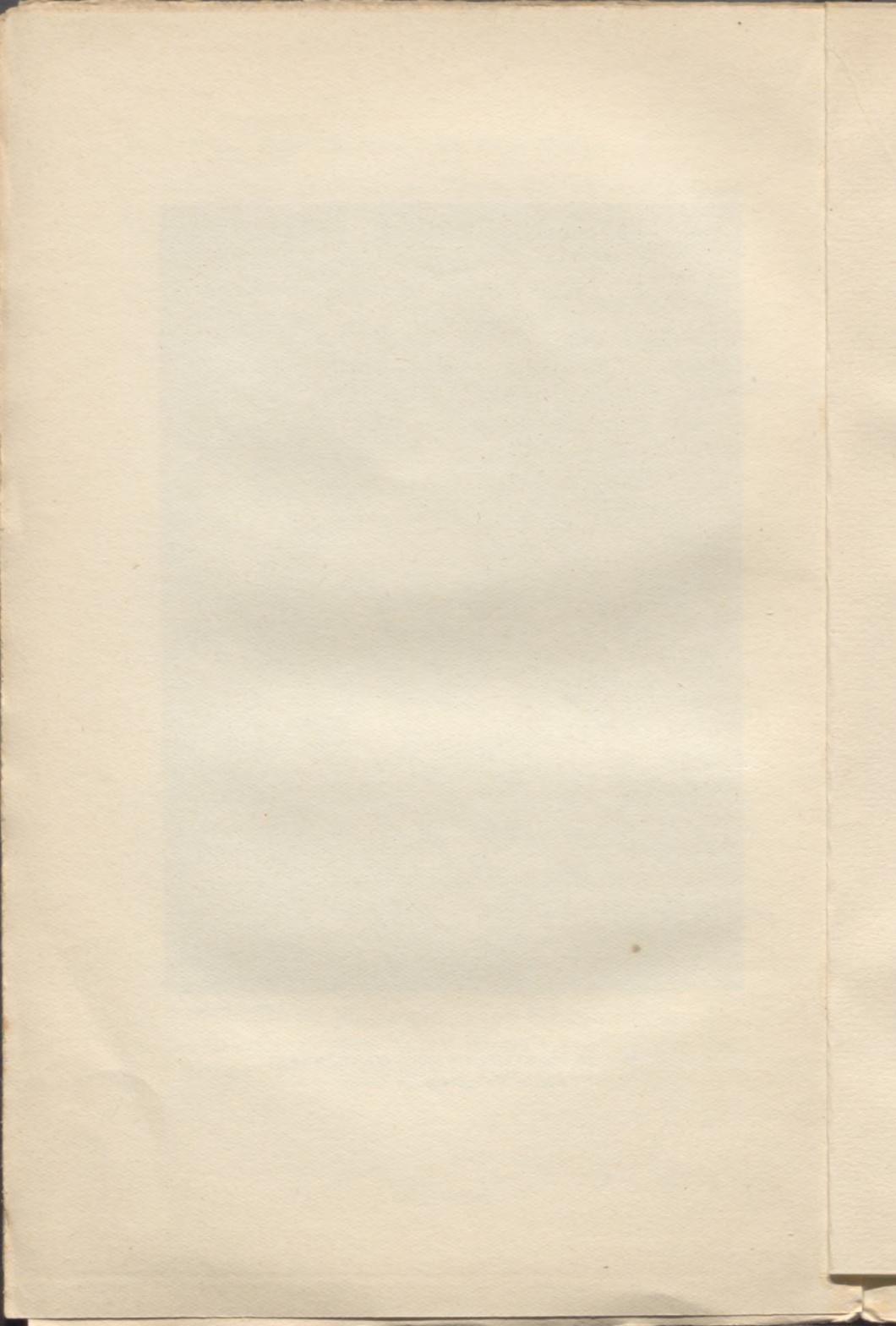
Corneille (à défaut de Pierre, qui vit retiré), Quinault ou Segrais, de doctes personnages comme Chapelain, Ménage ou l'abbé d'Aubignac, de jeunes écrivains qui savent leur monde comme l'intelligent Charles Perrault et le sympathique Pellisson, lorsqu'il est rentré en faveur après son honorable captivité.

Ainsi refléurit la vie de société. La conversation est toujours brillante, quoique Voiture ne soit plus là ; de grandes familles étrangères envoient leurs fils à Paris pour qu'ils apprennent à en saisir les nuances. Elle est très variée et l'on peut dire qu'elle touche à tout : mais il semble qu'on a maintenant une préférence pour les entretiens sérieux, dont on retire un profit qui dure. M^{lle} de Montpensier elle-même reconnaît, avec Segrais, que la conversation des gens de lettres est « beaucoup plus agréable que celle de ceux qui n'ont purement que de l'esprit. C'est que les gens de lettres la soutiennent et qu'ils instruisent en même temps ». Dans les cercles moins relevés que représente Furetière dans son *Roman bourgeois* on affecte de dédaigner les commérages, « les nouvelles de la ville et du voisinage » et tout ce qui sent « sa visite d'accouchée », on aime mieux parler « des livres et des belles choses » ou « traiter des questions curieuses ». On ne renonce pas, bien entendu, au commerce des petits vers et aux questions galantes, mais on se pique de joindre à ces amusements quelque chose de plus substantiel : chez M^{me} de Sablé, on est philosophe et l'on fait en commun des maximes morales (c'est là qu'avant d'écrire les *siennes*, La Rochefoucauld s'est mis en train).



Cliché Hanfstaengl

M^{me} DE MONTAUSIER (Julie D'ANGENNES)
d'après un tableau du temps



Ces gens du monde n'ont pas toujours un goût littéraire très sûr, mais beaucoup sont animés du désir de s'informer et d'apprendre. M. de Montausier l'a été plus que personne. Sans avoir l'esprit aussi largement ouvert que le prince de Condé, il s'est comme lui intéressé à toute chose ; il n'a jamais cessé d'étudier. Lorsqu'il était à Angoulême, en son gouvernement des Charentes, on l'avait vu passer des journées entières dans sa bibliothèque. Il l'avait garnie d'ouvrages de tous les pays, ne regardant pas à la dépense, payant cinquante livres un volume de Herrera sur les Indes Occidentales, soixante livres une *Histoire d'Espagne* de Mariana. Plus tard il dirigera et surveillera lui-même la belle collection de textes anciens imprimés *ad usum Delphini* et il s'amusera à traduire en vers français les satires de Perse, qui n'est pas un auteur facile. On peut encore citer le comte de Guiche, dont nous savons par Ménage qu'« au milieu des plaisirs et des embarras de la cour », il ne laissait pas « d'étudier réglément au moins trois heures par jour » ; le président Nicolaï qui avait lu tout Platon, tout Aristote et leurs interprètes ; Gaspard de Fieubet, qui était plus qu'un amateur, étant capable de discuter avec compétence au milieu des savants et des gens de lettres qu'il accueillait dans son hôtel, à deux pas de l'Arsenal. On ne peut oublier non plus François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la Chambre du Roi, protecteur attitré des écrivains, en relations suivies avec beaucoup d'entre eux, loué par Racine aussi bien que par Quinault. Il avait très grand air, sa galanterie était ingénieuse et délicate,

il organisait à merveille les fêtes royales et personne n'y brillait plus que lui. Mais chacun savait, quoiqu'il n'en tirât pas vanité, qu'au cours de cette vie brillante il employait tous les jours quelques heures à accroître ses connaissances. Il collectionnait les livres et il les lisait ; il n'ignorait pas nos vieux romans dont il s'amusait parfois à imiter le naïf langage. « Son exemple seul, écrira l'abbé d'Olivet, eût détruit le préjugé des siècles grossiers qui se figuraient que les talents, par où s'élève l'homme né dans l'obscurité, ravalent l'homme né dans la splendeur. » Son dessein constant était « d'inspirer le goût des lettres à une noblesse oisive ». En 1669, il allait fonder l'Académie d'Arles, qui ne devait être d'abord composée que de gentilshommes.

On était loin du grand seigneur dont parle Saint-Évremond, qui s'écriait, orgueilleux de son ignorance : « Du latin ! du latin ! de mon temps, un gentilhomme en eût été déshonoré. »

Les dames naturellement se sont piquées d'émulation. Le prestige qu'elles venaient de retrouver dans une société réorganisée et élargie, elles ont voulu l'appuyer sur des avantages plus solides que ceux qu'elles devaient à leurs agréments et à leur bonne grâce.

Des exemples tout récents pouvaient encourager cette ambition nouvelle. En France, Anne de Rohan, princesse de Guéméné, qui lisait l'Ancien Testament dans le texte hébreu, étudiait le Talmud, dont Colomiez fait un éloge singulier dans sa *Gallia orientalis*. A l'étranger, la reine Christine de Suède,

dont le prestige avait été si grand dans notre pays, avant qu'elle ne fût venue s'y faire voir de près et scandaliser à peu près tout le monde par son humeur fantasque, les emportements de ses passions et son parfait dédain des convenances : on savait qu'elle était remarquablement instruite, capable de parler à chaque ambassadeur la langue de sa nation ; elle avait une préférence pour les sciences, aimant par-dessus tout, disait son médecin Bourdelot, « la clarté dans les raisonnements et des preuves solides » ; elle avait attiré à sa cour une dizaine de savants et d'érudits de haute valeur, dont Grotius, Hensius, Naudé et le grand Saumaise ; Descartes lui-même avait fini par céder à ses instances et fait le voyage de Stockholm, qui avait abrégé sa vie. Les femmes lui étaient reconnaissantes d'avoir contribué à affranchir leur sexe « de l'imputation d'imbécillité et de faiblesse » que messieurs les pédants lui voulaient donner ; c'est ce qu'écrivait à Descartes sa correspondante Élisabeth de Bohème, une autre princesse de haut savoir, une princesse philosophe, et Pascal adressait à la reine elle-même un témoignage non moins vif de son admiration en lui envoyant sa machine arithmétique.

On a fait autant de bruit autour de M^{lle} de Schurman et cet exemple a produit probablement plus d'effet, venant d'une personne de condition moyenne qui ne devait sa renommée qu'à elle-même.

Elle était d'une famille d'origine flamande. Née à Cologne, en 1607, elle était venue de bonne heure à Franeker, dans la Frise, elle avait ensuite habité Utrecht avec ses parents.

Elle avait appris à peu près toutes les langues alors connues, écrivait le latin et le français parfaitement, insérait dans ses opuscules un proverbe arabe en caractères arabes, des textes grecs en caractères grecs, citait la Bible en caractères hébraïques ; elle connaissait la musique, savait peindre, graver et sculpter. Cette jeune fille extraordinaire était déjà célèbre, à trente ans, dans toute l'Europe. Lorsque Marie de Gonzague avait traversé Utrecht en se rendant dans son royaume de Pologne, elle n'avait pas manqué de l'aller voir avec sa suite ; ayant admiré ses tableaux, ses miniatures, ses gravures au burin et au diamant sur le cuivre et sur le verre, elle avait été plus étonnée encore de l'entendre parler grec avec Corrade, son premier médecin, répondre en italien à l'évêque d'Orange et discuter en latin avec lui sur quelques points de théologie.

Anne-Marie de Schurman avait ainsi mérité qu'on ajoutât son nom à la liste des Muses, ayant réuni en elle tous les talents dont elles étaient les symboles. En Italie, à Padoue ou à Bologne, elle aurait reçu le bonnet de docteur, comme cette Novella d'Andrea qui fut autorisée à suppléer son père dans sa chaire, séparée toutefois de ses auditeurs par un rideau, pour qu'ils ne fussent pas détournés du droit canon par sa beauté. On avait cru faire beaucoup en Hollande en lui accordant le privilège d'assister, dans l'ombre d'une tribune, aux exercices et soutenances universitaires auxquels les femmes n'étaient jamais admises.

En cette époque où s'était organisée toute seule « la coopération intellectuelle », elle entretenait un com-

merce de lettres avec tout ce qui comptait dans le monde savant. Descartes lui avait fait visite et avait été enchanté de son esprit. Balzac, Chapelain, Ménage, les Colletet, Sarasin parlaient d'elle avec un véritable enthousiasme. Plusieurs dames françaises étaient en relations avec elle. J'ai rencontré son nom à peu près dans tous les ouvrages écrits, à cette époque, en l'honneur du sexe féminin. Somaize a même eu l'idée singulière d'inscrire dans son *Dictionnaire des Précieuses*, sous le nom de *Statira*, cette fille ardente, trop sérieuse, qui ne vivait qu'avec ses livres.

Aucune femme assurément ne songeait à s'imposer de tels efforts, aucune ne pouvait se flatter de monter si haut; mais on avait été content de rencontrer en celle-là un argument vivant, indiscutable, à opposer aux détracteurs qui niaient encore ou limitaient d'une façon blessante les capacités intellectuelles de l'autre sexe.

D'ailleurs Anne-Marie de Schurman ne s'était pas contentée d'apporter l'autorité de son exemple; elle avait eu l'occasion de plaider, en même temps que sa cause, la cause de toutes les femmes.

Étant très pieuse, elle s'était demandé, un jour, à la suite d'une conversation, si elle avait bien donné à son activité la direction la plus convenable et, pour se rassurer, elle s'était décidée à prendre l'avis d'un des théologiens les plus respectés de son église. C'était un Français, André Rivet, un Poitevin appelé en Hollande pour y être ministre de la parole de Dieu; il avait enseigné avec beaucoup d'éclat à l'Université de Leyde jusqu'au jour où le Prince d'Orange l'avait choisi comme précepteur de son fils Guillaume.

Mais la savante demoiselle avait jugé à propos d'élever la question bien au-dessus de son cas personnel et elle avait rédigé, en excellent latin, une sorte de mémoire où elle posait ainsi la question : Est-il bon ou non que les filles soient savantes ?

L'intelligence n'a pas de sexe, disait-elle, reprenant une formule déjà classique en ces débats ; aucune loi divine n'interdit aux femmes de développer la leur. Puisqu'il est admis qu'elles n'ont pas à intervenir dans les affaires publiques, elles en ont plus de loisir « pour caresser les Muses qui aiment la douceur du calme et du repos ». Elles échapperont ainsi à l'oisiveté dont saint Basile a dit qu'elle est la source de tous les vices.

S'adonner à l'étude, c'est prolonger sa vie, puisqu'étudier, c'est « joindre la suite des siècles à l'étendue de son âge ». Quel profit ne devons-nous pas retirer d'une connaissance plus approfondie de la morale, de l'histoire et de tant de merveilles que le Créateur a répandues sur « ce fameux théâtre de l'Univers pour nous inviter à le célébrer dans son œuvre » ? Ne voit-on pas quel intérêt il y a à apprendre les langues, « gardiennes fidèles des trésors que la sage Antiquité nous a laissés ? Quand elle nous parle en sa langue propre, elle grave insensiblement dans nos esprits une image de ce qu'elle a été. »

Si la science devait nous être interdite, pourquoi la nature « aurait-elle mis en nous le désir ardent de savoir » ?

Ces réflexions étaient modérées, elles étaient sages. André Rivet ne fit pas attendre longtemps sa réponse. Il n'aimait guère les nouveautés : il paraît qu'il

condamnait les perruques, qu'on commençait à voir, vers 1645, sur des têtes hollandaises. Il croyait qu'on faisait un mauvais emploi de son esprit en l'exerçant sur des sujets profanes : il détestait le théâtre au point qu'un de ses correspondants parisiens n'avait jamais osé lui parler des chefs-d'œuvre de Corneille. Il y avait peu de chances qu'il approuvât la thèse de M^{lle} de Schurman.

Il ne l'approuva pas en effet, mais il exprima son opinion sous une forme mesurée et courtoise, en l'accompagnant de toutes sortes de compliments.

Il commençait par rabattre en deux mots les ambitions du féminisme : « Il est bien croyable que le souverain Auteur de la nature n'a formé deux sexes différents qu'afin de mettre une différence entre leurs fonctions, et qu'il a destiné les hommes à une chose, les femmes à une autre. » Sur la question particulière des études, s'adressant à une fille universellement estimée pour son savoir, il admettait poliment des exceptions : « Il suffit, à mon avis, qu'il y en ait parfois quelques-unes qui, se sentant poussées d'une inclination particulière..., s'élèvent au-dessus de toutes celles de leur sexe et se rendent capables des plus hautes sciences. » Pour les autres femmes, ajoutait-il, elles perdraient évidemment leur peine, puisque les plus rares connaissances ne leur ouvriraient aucune carrière, ni les charges publiques, ni les chaires d'enseignement, ni les dignités de l'Église. D'ailleurs, en dehors de quelques cas extraordinaires, comment pourraient-elles s'élever à une instruction supérieure ? Elles ne sauraient, sans manquer à la bienséance, fréquenter les écoles masculines « pèle-

mêle avec les jeunes garçons » ; elles ne trouveraient nulle part « des collèges de femmes savantes ».

Une dernière raison, celle-là décisive, c'est que les femmes ont autre chose à faire. Que celles qui sont restées libres organisent leur vie comme il leur plaît : mais presque toutes ont dans leur maison des devoirs absorbants, qui doivent passer avant tout le reste.

M^{lle} de Schurman s'inclina devant son ministre, quoiqu'il se fût gardé de faire intervenir son autorité de théologien dans une discussion pédagogique.

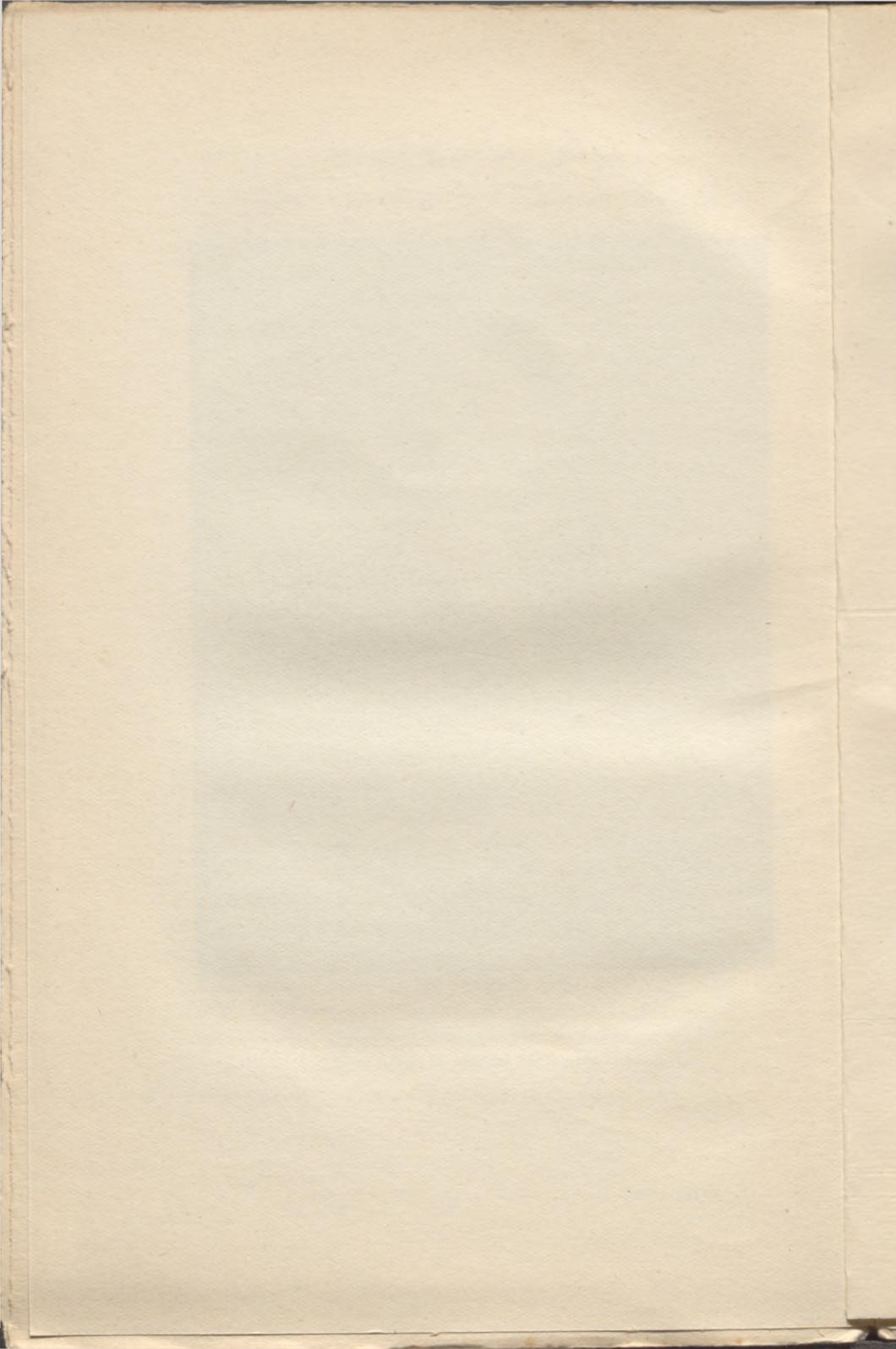
Elle aurait pu répondre à André Rivet que la plupart de ses arguments ne valaient que pour son siècle et que les choses pouvaient changer. Elle aurait pu lui faire remarquer encore qu'il ne tenait compte ni des satisfactions et du profit personnel qu'une femme, aussi bien qu'un homme, peut retirer de l'étude, ni de l'utilité de sa contribution particulière à l'effort collectif qui fait le progrès.

Elle lui objecta seulement que s'il n'y avait pas encore de collèges pour les demoiselles, elles pouvaient du moins s'instruire chez elles, sous la direction de leurs parents ou de maîtres particuliers. Elle ajouta modestement qu'elle ne songeait guère « à choquer les coutumes des peuples », qu'elle se gardait bien d'attribuer aux femmes des aptitudes supérieures à celles des hommes, qu'elle n'oserait même pas soutenir « l'égalité des sexes », comme avait fait la demoiselle de Gournay. Elle demanda, pour unique concession, qu'on voulût au moins reconnaître qu'« entre les exercices convenables à une fille, l'exercice de l'étude lui est principalement convenable ». C'était là, à vrai dire, l'essentiel.



Cliché Giraudon

ANNE-MARIE DE SCHURMANN
d'après un tableau du temps



Cette controverse peut paraître aujourd'hui un peu froide, un peu sèche, d'une forme par trop scolastique : elle a fait, en son temps, beaucoup de bruit. Elle avait mis aux prises deux personnages à divers titres très considérables. Elle marquait un progrès sur les débats antérieurs parce que sous une forme modérée, sur un ton de bonne compagnie, elle ne présentait que des arguments sérieux. Jamais ne s'étaient plus nettement et plus loyalement opposées la thèse libérale, à laquelle les femmes attachaient un espoir d'affranchissement, et la thèse conservatrice et réaliste, celle même que soutiendra l'auteur des *Femmes Savantes*.

Les dames n'avaient connu que par ouï-dire deux éditions latines de ces opuscules publiées, en 1639, à Paris et, en 1641, à Leyde chez les Elzévir. Mais lorsqu'en 1646, Colletet leur en avait offert une bonne traduction, précédée d'éloges dithyrambiques de « la merveille du siècle », leur intérêt avait été excité au plus haut point. Naturellement elles n'avaient retenu de la discussion que ce qui était à leur avantage : elles devaient rester longtemps reconnaissantes à la jeune muse hollandaise qui avait doublement justifié leurs ambitions.

Quelques années après, l'intervention de M^{lle} de Scudéry avait plus fait encore pour stimuler leur zèle naissant. M^{lle} de Schurman leur apparaissait comme une créature extraordinaire, élue, de l'aveu même d'André Rivet, « par une grâce spéciale du Ciel ». On ne savait rien en France de sa vie, elle semblait un peu lointaine. Tout Paris, au contraire, avait les yeux sur « l'illustre Sapho », il n'était pas

de province où chaque tome de ses longs ouvrages ne fût attendu avec impatience. Ses romans n'étaient pas seulement une image très idéalisée de la société contemporaine, un tissu d'aventures héroïques et une analyse minutieuse des sentiments les plus délicats, ils étaient aussi des manuels d'éducation accommodés aux mœurs présentes, comme l'avaient été en d'autres temps les *Amadis* et *l'Astrée*. Au moment où s'achevait *le Grand Cyrus*, dont le succès a marqué le plus haut point de sa renommée, la question de l'instruction féminine était déjà une des plus actuelles : dans le dixième et dernier volume elle s'était décidée à donner sur ce grand sujet la consultation que l'on attendait.

Au lieu de s'en tenir à une discussion théorique, comme l'avaient fait M^{lle} de Schurman et beaucoup de gens avant elle, elle avait voulu se mettre en face de la réalité, déterminer avec une certaine précision où on en était pour le moment, quels progrès s'imposaient, quelles résistances il faudrait vaincre.

Elle passait en revue, pour commencer, les diverses catégories de gens qui refusaient aux femmes le droit de toucher à la science : de jeunes muguets, à la tête légère, « qui se vantent de ne savoir pas lire et qui font vanité d'une sorte d'ignorance guerrière, qui leur donne l'audace de juger ce qu'ils ne connaissent pas » ; — des coquettes qui n'ont appris qu'à se bien coiffer, convaincues « qu'elles ne doivent jamais rien savoir, si ce n'est qu'elles sont belles » ; — la vertueuse ménagère qui limite son ambition à « être femme de son mari, mère de ses enfants et maîtresse de sa famille » ; — des époux tyranniques

qui regardent les femmes « comme les premières esclaves de leurs maisons » et, redoutant les livres qui pourraient les émanciper, n'autorisent que « ceux qui servent à prier Dieu » ; — les railleurs enfin qui s'autorisent de la tradition pour s'égayer aux dépens de toutes celles qui ont l'audace de cultiver leur intelligence.

Voilà « la cabale » qui a réussi jusqu'ici à maintenir la plupart des dames dans une ignorance qui les déshonore. Comment convaincre tous ces gens-là ?

Je ne sache rien de plus injurieux à notre sexe, s'écriait alors Sapho [c'est-à-dire M^{lle} de Scudéry], que de dire qu'une femme n'est point obligée de rien apprendre. Mais, si cela est, je voudrais donc en même temps qu'on lui défendît de parler et qu'on ne lui apprît point à écrire : car, si elle doit écrire et parler, il faut qu'on lui permette toutes les choses qui peuvent lui éclairer l'esprit, lui former le jugement et lui apprendre à bien parler et à bien écrire.

Sérieusement, y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comment on agit pour l'ordinaire en l'éducation des femmes ? On ne veut pas qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ni occuper leur esprit... Et ce qu'il y a de rare est qu'une femme qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six ; et à cette même personne, qui est obligée d'avoir du jugement jusques à la mort et de parler jusques à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement ni la faire agir avec plus de conduite ; et vu la manière dont il y a des dames qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, et pour ne dire que des sottises...

Il ne faut pourtant pas qu'on s'imagine que je veuille qu'une femme ne soit point propre [c'est-à-dire élégante], et qu'elle ne sache ni danser ni chanter ; car, au contraire, je veux qu'elle sache toutes les choses divertissantes ; mais, à dire la vérité, je voudrais qu'on eût autant de soin d'orner son esprit que son corps.

Ces réflexions devaient paraître bien raisonnables à tous ceux que n'aveuglait pas le parti pris. Appuyées de l'autorité de M^{lle} de Scudéry, elles ont contribué à accélérer le mouvement dont nous avons suivi les étapes.

Aux femmes, dont les aspirations étaient restées longtemps ou trop vagues ou trop ambitieuses, des amis éclairés ont montré le bon chemin. Elles se rendent mieux compte maintenant de ce qui leur est possible. Sans espoir de participer, dans la vie civile, aux droits que les hommes se sont réservés, elles se sentent capables de les égaler du moins dans les domaines de l'intelligence, par le progrès de cette raison qui est « la même chez tous et tout entière chez un chacun ». Voilà l'idée qui va s'imposer toujours davantage à une génération féminine, où Descartes a déjà des admiratrices. Elle va se répandre jusque dans les provinces, comme on peut s'en rendre compte par les propos tenus devant l'abbé Fléchier, à Vichy, en 1665, pendant les Grands Jours d'Auvergne : « Nous parlâmes d'une infinité de dames et de demoiselles de Paris... qui font voir que l'esprit est de tout sexe et que rien ne manque à la plupart des filles pour être savantes que l'usage de se faire instruire et la liberté de savoir. Pourquoi, disait une dame de la compagnie, nous

veut-on défendre l'usage de raisonner ? Et pourquoi veut-on que la nature nous ait bornées à certain agrément extérieur, et qu'elle nous ait retranché la raison, parce qu'elle nous a donné peut-être un peu de beauté ? Il y a de l'injustice d'avoir tenu nos esprits captifs depuis tant de siècles, et les hommes ont tort de s'imaginer que la raison est toute pour eux. »

Désormais la question de l'instruction féminine va s'imposer de plus en plus à l'attention, et dans une sphère sans cesse élargie.

Les théoriciens les plus libéraux du xvi^e siècle, Erasme ou l'Espagnol Luis Vivès, l'auteur de *l'Institution de la femme chrétienne*, tout en assurant que la haute culture était accessible aux femmes, se trouvaient d'accord pour la réserver à une élite très restreinte, aux princesses, aux demoiselles de très haut rang, délivrées par leur situation de tous les soucis de l'existence. Dans une lettre qui nous a été conservée, Agrippa d'Aubigné, après avoir loué pour l'étendue de leurs connaissances Marguerite de Navarre et la maréchale de Retz, ajoutait que pour ses filles, à lui, que la fortune n'avait pas comblées, elles avaient d'abord à apprendre à tenir une maison.

Vers 1660 les idées ont changé, avec les conditions de la vie. Dans un royaume qui a retrouvé son équilibre, le progrès général des richesses, en faisant régner l'aisance dans un plus grand nombre de familles, a affranchi beaucoup de filles ou de jeunes mères des obligations les plus assujettissantes et leur a ouvert de larges moments de loisir. Toutes celles-là, on peut les convier maintenant à employer ces heures de

liberté au perfectionnement de leur esprit et plusieurs ont compris qu'aucune occupation ne saurait leur être plus profitable.

Elles ont constaté la vanité de ces disputes en l'air sur la prééminence de l'un ou l'autre sexe auxquelles on s'était amusé si longtemps. Il s'agit aujourd'hui d'une conquête effective, d'un droit naturel à faire reconnaître, et tellement précieux que, si on le reconnaît, la situation de la femme pourra changer dans la vie sociale comme dans la famille.

Ce droit, on s'en rend compte maintenant, il ne suffira pas de le réclamer pour l'obtenir, de batailler encore, d'amasser des arguments auxquels les contradicteurs répondront par des facéties ou des sarcasmes. Il faudra prouver qu'on le mérite en faisant voir qu'on est capable de l'exercer.

De là, à cette date, en ces brillantes années du jeune règne, un effort féminin vers la connaissance qui s'est poursuivi, on va le voir, dans une atmosphère très favorable.

*
* * *

L'époque à laquelle nous arrivons est, personne ne l'ignore, un moment très glorieux dans l'histoire intellectuelle de notre pays. Presque tous les genres littéraires sont illustrés par de grands maîtres. Les découvertes scientifiques qui se succèdent ont tellement de portée qu'aucun esprit cultivé ne peut s'en désintéresser.

Laissons de côté l'érudition, la science de cabinet, celle des philologues, des numismates et des

historiens de l'antiquité, comme les trois frères De Valois, Tanneguy-Lefèvre, Ménage et les autres devanciers du grand Mabillon et de Bernard de Montfaucon. Il y a eu alors des gens du monde capables de suivre ces travaux : il est trop évident qu'ils n'étaient guère accessibles aux femmes.

La mathématique pure, dans laquelle se sont illustrés les Viète, les Descartes ou les Fermat, passe à plus forte raison très au-dessus de leurs têtes. Mais des applications de la science on peut toujours saisir quelque chose. Les découvertes récentes de l'astronomie sont impressionnantes, et beaucoup se font chez nous : Jean Picard est français, Huygens et Cassini, tous deux étrangers, travaillent en France, appelés par le roi. Déjà l'Observatoire de Paris, créé par Colbert, commence à élever sa masse imposante, plus mystérieuse dans la nuit, où semblent reposer les secrets du ciel.

Les sciences expérimentales progressent sensiblement depuis qu'on a des méthodes sûres pour diriger les recherches. Les cabinets de physique commencent à se garnir d'appareils très précieux, comme la machine pneumatique. Torricelli a inventé le baromètre, Roberval va inventer sa balance. Mariotte est déjà célèbre par ses expériences. Après Descartes, créateur de l'optique, nous rencontrons là Blaise Pascal, et Huygens encore, génie presque universel.

La chimie est en train de se dégager de l'alchimie : elle va renoncer à la poursuite séculaire de la pierre philosophale pour se proposer des buts plus certains. Elle tâtonne encore, elle limite pour le moment ses

ambitions, préoccupée surtout des applications pratiques d'un profit immédiat et de la fabrication des remèdes, dont les recettes étaient si compliquées et dont il se faisait alors une telle consommation. Mais c'est justement ce caractère utilitaire qui intéresse le public : chacun suit avec reconnaissance les travaux que poursuit magistralement le savant Nicolas Lefèvre, professeur spécial de pharmacopée. On sait quel retentissement a eu la grande querelle de l'émétique, c'est-à-dire de l'antimoine, dont on trouve des échos dans les comédies de Molière. La Fontaine écrira un poème à la gloire du quinquina.

La physiologie a été renouvelée par la découverte de la grande circulation du sang faite par Harvey depuis plus de trente ans, complétée depuis par celles de Pecquet. La forte résistance que rencontrent les vérités nouvelles dans une partie du monde médical amène des disputes retentissantes entre les « circulateurs », qui font du cœur le principal organe, et les défenseurs du foie dépossédé d'une part de ses privilèges. Cela amuse, intéresse, on est tenté de prendre parti : comment rester indifférent à ce mécanisme encore obscur par quoi se maintient la vie ? Nouvellement créé, le microscope commence à découvrir le monde des infiniment petits.

La botanique est en train de devenir une science. Guy de la Brosse l'avait enseignée, depuis 1640, dans le Jardin du Roi, qui sera le Jardin des plantes, en plein air, devant les parterres : c'est Fagon qui lui a succédé. On appelle cela « la démonstration des simples » et beaucoup de curieux y sont fort exacts.

Faut-il rappeler enfin les gloires de la philosophie

française de ce siècle : Descartes, dont l'influence, en tout, a été immense, dont le prestige seul a attiré tant d'intelligences vers la méditation, et Gassendi, qui a eu des disciples aussi fervents ?

Sans doute les progrès d'ordre scientifique seront, dans la suite, très largement dépassés ; mais c'est alors, sur bien des points, l'heure émouvante des premières révélations, qui étonnent, qui font naître les grands espoirs. On sent qu'on est dans la bonne route et que le plus pénible est fait. Comme Descartes l'avait écrit dans le *Discours de la Méthode*, « c'est quasi le même de ceux qui découvrent peu à peu la vérité dans les sciences que de ceux qui, commençant à devenir riches, ont moins de peine à faire de grandes acquisitions qu'ils n'en ont eu auparavant, étant plus pauvres, à en faire de moindres ».

Vers la fin du siècle ce ne sera plus notre pays qui tiendra le premier rang. Mais, dans le commencement du règne de Louis XIV, le grand mouvement de la pensée et de la science françaises a remué toute l'Europe : il est naturel qu'il ait éveillé chez nous de vives curiosités, même chez des gens assez peu capables de se rendre un compte très exact des progrès qui se faisaient. C'est le sentiment général du public cultivé que traduit Bossuet dans un passage bien significatif de son *Sermon sur la mort*. Dès 1662, il s'incline devant des résultats déjà étonnants : « Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines, et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trou-

vées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde. » Il s'engage ensuite dans une brève revue des nouvelles conquêtes; il est remarquable que sa conclusion soit une sorte d'apologie de la curiosité scientifique : « Dieu ayant formé l'homme pour être le chef de l'Univers..., il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'Univers où il n'ait signalé son industrie. »

Ce qui peut intéresser davantage encore les gens du monde à la science, c'est qu'elle ne se fait pas très loin d'eux.

Les Universités ne sont plus, comme au moyen âge, le centre de la vie intellectuelle. L'esprit d'autorité y domine : elles se détournent avec crainte, depuis la Réforme, de tout ce qui a l'air d'une nouveauté. Ceux qui collaborent le plus activement à la recherche collective, ce sont, on l'a souvent remarqué, des amateurs, des gens riches qui ont des loisirs, des conseillers au Parlement, des avocats. Cela leur est possible parce que, les sciences n'étant pas très avancées, il n'est pas besoin d'une très longue préparation pour y avoir accès. Ils s'encouragent les uns les autres, ils s'entr'aident, ils se réunissent par petits groupes pour mettre en commun les fruits de leur labeur, pour en contrôler ensemble les résultats. Leur curiosité se porte tour à tour sur la mathématique, sur la physique ou sur l'histoire naturelle : c'est ce qu'ont fait les maîtres, François Bacon, Descartes, Pascal, c'est ce que fait un Huygens, ce que

fera un Leibnitz : il est encore permis, à cette date, de ne pas se spécialiser. Non seulement ils se tiennent au courant de tout ce qui se découvre de nouveau en France, mais aussi ils suivent avec exactitude tout ce qui se publie dans les autres nations : ils ont des correspondants dans tous les pays d'Europe où l'on travaille. Fontenelle écrira, parlant de cette époque : « Il y avait des conférences chez divers particuliers : ceux qui avaient le goût des véritables sciences s'assemblaient par petites troupes comme des espèces de rebelles qui conspiraient contre l'ignorance et les préjugés dominants. »

Ces cercles s'appellent communément des académies. Il y en avait eu déjà au commencement du siècle : celle des frères Dupuy, gardes de la Bibliothèque du Roi, celle de M. de Thou, celle de l'abbé de Marolles et bien d'autres. Mais aujourd'hui — et c'est là un signe des temps — on se tourne moins vers le passé, c'est l'attrait de la recherche scientifique qui stimule et associe les bonnes volontés.

La plus célèbre des académies privées est maintenant celle de Habert de Montmor, le maître des requêtes. C'est un personnage considérable, qui s'intéresse à tout (Molière ira lire chez lui trois actes de *Tartuffe*), mais plus particulièrement à la physique. Il a logé longtemps chez lui Gassendi, il l'a soigné jusqu'à son dernier jour avec une affection touchante. Après sa mort, il lui a érigé un mausolée et il a rassemblé pieusement tous ses écrits en six volumes in-folio. Plusieurs savants de marque se réunissent chez lui une fois par semaine. Roberval, par exemple, y a continué pendant plusieurs séances

l'exposition de son système du monde. Il se fait là de si bon travail que la jeune Société royale de Londres s'empresse de se mettre en rapports avec la petite compagnie.

Nous connaissons beaucoup de cercles semblables, animés du même esprit et dont l'activité n'est pas moins grande, celui de Melchisédech Thévenot, chez lequel, écrit Chapelain, « il se fait d'admirables dissections par un Danois nommé Sténov », celui de M. Justel, ou celui de M. Salmon, où l'on s'occupe tour à tour d'histoire et de physique. Des séries d'expériences vont bientôt s'organiser à l'hôtel de Condé, sous la direction de Martin, apothicaire de M. le Prince : c'est là qu'ira tout droit Lémery, lorsqu'il reviendra à Paris en 1672. Mathieu Geoffroy, qui fait un excellent emploi de sa richesse, a installé chez lui un laboratoire qu'il ouvre libéralement aux chercheurs ; les savants viennent y exposer ce qu'ils ont trouvé de curieux, proposer des explications que l'on discute : Dominique Cassini y apportera ses planisphères, tel autre ses pierres d'aimant.

Les « conférences » de l'abbé Bourdelot ont commencé vers 1645 et se sont maintenues pendant quarante ans, jusqu'à sa mort. Médecin et philosophe, ayant beaucoup couru l'Europe, de la Suède à l'Espagne, un peu partout il s'est fait des amis parmi les hommes de science. Il tient de ses oncles une assez belle fortune à laquelle se joignent les revenus d'une abbaye, qu'il a obtenue sans être engagé dans les ordres, à la condition de donner gratuitement des consultations aux pauvres gens. Il

peut donc aider les travailleurs de son argent comme de ses conseils. Les réunions qu'il préside se sont tenues autrefois à l'hôtel de Condé, dans le grand appartement du pavillon : Gassendi, La Mothe le Vayer, Pascal, Roberval y étaient assidus ; MM. les Princes y venaient assister aux « expériences du vide et de l'aimant ». Leur programme s'est élargi depuis : aux physiciens se sont joints des chimistes, des anatomistes, des historiens, même des poètes. D'humeur enjouée, aimable, conciliant, comme pour mieux entretenir dans l'assemblée la bonne harmonie, « il la fait commencer par une agréable musique ou de voix ou d'instruments ».

Ces conférences et académies sont intéressantes à plus d'un titre. Leur collaboration persévérante a certainement enrichi le trésor commun. Elles ont préparé et, en quelque sorte, appelé deux événements considérables : la création du *Journal des Savants*, qui commence à paraître en janvier 1665, lien précieux entre les bons esprits désireux de s'instruire ; la fondation de l'Académie des Sciences, destinée à grouper davantage encore les efforts, et dont les travaux resteront assez longtemps accessibles au public, parce qu'ils seront tournés, par la volonté de Colbert, vers des résultats pratiques et immédiats, comme le levé de la carte de France. Enfin ces réunions ont singulièrement aidé à la diffusion des lumières. Elles ont été les intermédiaires indispensables entre les savants et la société capable de culture. Dans les cabinets des amateurs fortunés les gens du monde ont commencé à se frotter aux gens de science, de même qu'à l'hôtel de Rambouillet, dans la géné-

ration précédente, ils s'étaient rencontrés avec les gens de lettres, — et cela a eu deux heureuses conséquences : d'une part, bien des intelligences se sont ainsi ouvertes à des idées dont elles n'avaient pas encore soupçonné l'intérêt ; d'autre part, la science s'est appliquée à rester, autant que possible, abordable.

*
* *

Parmi ceux en qui s'éveillent ainsi des curiosités nouvelles on est un peu étonné de rencontrer un bon nombre d'érudits et d'écrivains qui semblaient s'être enfermés pour jamais dans le cercle de leurs spécialités.

Le plus notable est Chapelain : sa correspondance fait assez voir le changement qui s'est fait en lui. Jadis il ne s'intéressait que par occasion à quelque problème scientifique ; ses vrais maîtres étaient, disait-il, « les anciens grecs et les modernes italiens et espagnols » ; c'étaient des nouvelles littéraires et des nouvelles politiques qu'il transmettait à ses nombreux amis. Maintenant ce qu'il leur communique, ce sont les dernières découvertes des physiiciens et des astronomes. Il est un des premiers collaborateurs du *Journal des Savants* : il y rend compte, dès le deuxième mois, des expériences de Huygens qui s'est servi du pendule pour déterminer la longitude. Il est de ceux qui conseillent à Colbert de fonder une Académie des Sciences. Le commentateur d'Aristote et de Castelvetro, le poète de *la Pucelle* a acheté à grands frais, quoiqu'il soit très

ménager de son argent, « un grand télescope avec son pied et sa gouttière, où il s'emboîte et se couche, pour observer le ciel » : c'est le principal ornement de sa bibliothèque et il demandera dans son testament qu'on l'y laisse après sa mort.

L'abbé d'Aubignac, qui avait tant discuté et bataillé à propos des règles de l'art dramatique, est assidu aujourd'hui aux conférences de Bourdelot et à celles de Rohault, le physicien.

L'abbé Cotin, celui-là même que Molière a ridiculisé sous le nom de Trissotin, était un érudit assez estimable qui savait l'hébreu et le syriaque, et si parfaitement le grec qu'on racontait « qu'il aurait pu dire par cœur Homère et Platon ». On le voit, en 1665, introduire dans la seconde partie de ses *Œuvres galantes* une dissertation sur une comète qui vient de paraître et dont tout le monde parle à Paris, et cette dissertation n'est pas du tout ridicule ; l'on y rencontre au contraire des réflexions fort sensées, et même quelques passages assez remarquables, comme celui-ci où est rappelée aux théoriciens téméraires la règle de la prudence, qui s'impose surtout dans la recherche scientifique : « Il faut avouer sincèrement que la nature a plus de voies pour faire les choses que nous n'en avons pour les connaître et que ce que nous croyons des vérités infailibles n'est souvent que des soupçons et des conjectures. Elle a des mystères où nous ne sommes pas encore et où peut-être nous ne serons jamais initiés : nous croyons être entrés dans le sanctuaire, et nous ne sommes pas seulement à l'entrée du temple. »

Il est curieux de voir un homme, dont la science est encore toute fraîche, donner cette preuve de sens critique. On commence à se méfier des beaux systèmes qui expliquent tout.

Ces vocations tardives ne sont pas exceptionnelles parmi les gens de lettres. Quelques années avant, lorsque Chapelain a annoncé dans une séance de l'Académie française que Huygens venait de découvrir un satellite de Saturne, la nouvelle a été accueillie par des acclamations enthousiastes.

Dans le monde, il y a déjà « un parti des savants ».

Dès 1652, la duchesse d'Aiguillon, la nièce du cardinal de Richelieu, avait offert à ses invités des distractions plutôt sérieuses. Il y avait là un conférencier comme on en a peu vu dans les salons, c'était Pascal. Pascal, à vingt-neuf ans, dans la plus belle galerie du Petit Luxembourg, venant présenter le dernier modèle de sa machine arithmétique devant une compagnie « de duchesses et de cordons bleus ». Le gazetier Loret, en ses petits vers, ne nous rend qu'imparfaitement l'originalité de cette scène :

Il fit encor sur les fontaines
Des démonstrations si pleines
D'esprit et de subtilité,
Que l'on vit bien, en vérité,
Qu'un très beau génie il possède
Et qu'on le traita d'Archimède.

La fin de la réunion n'avait pas été moins sévère.
Le philosophe Lesclache,

Par un discours très important
 Et d'une construction fort belle,
 Prouva que l'âme est immortelle.

A partir de 1660, ces séances de vulgarisation se multiplient. Au commencement de 1665, comme deux comètes se succédant dans le ciel à quelques mois d'intervalle ont fait naître certaines inquiétudes, on discute un peu partout sur la nature de ces astres et sur leur signification. Des savants, comme P. Petit, intendant des fortifications, des écrivains comme Sorbière s'empressent de rassurer le public. Le prince de Condé, le prince de Conti, le duc de Bourbon sont bien au-dessus de ces craintes : c'est une curiosité toute scientifique qui les a conduits, raconte Loret, en très nombreuse compagnie au Collège de Saint-Ignace,

Pour entendre la conférence
 De plusieurs gens de conséquence
 Touchant la comète qui luit.

Roberval, professeur de mathématiques au Collège Royal, un savant hollandais nommé Phélipau et deux pères jésuites ont dit « cent choses curieuses », sans pouvoir se mettre d'accord ; les princes sont intervenus dans la discussion,

Répondant, par raisonnements,
 Souvent aux plus fins arguments,
 Charmant les plus doctes cervelles.

L'astronomie étant à la mode, dans plusieurs hôtels particuliers on va construire des observatoires.

Dans certains autres on dispose de laboratoires bien outillés: il y en a un chez le prince de Condé, qui se montre curieux de toutes les sciences. Une bibliothèque devient l'ornement indispensable de toute riche maison et l'on tient à y faire figurer les dernières nouveautés: le chancelier Séguier disait souvent, à ce que rapporte Ménage, « que si on le voulait corrompre, il n'y avait qu'à lui donner des livres ».

La conception de « l'honnête homme » commence à se modifier. La Rochefoucauld répète encore dans ses *Maximes* qu'il ne doit se piquer de rien; Saint-Évremond écrira plus tard tout justement le contraire: « L'honnête homme veut savoir tout, et ne se pique point de ne rien savoir. » On n'en est pas encore là, mais on est en chemin.

Ce qui prouve bien qu'il y a déjà un public assez nombreux, épris de la vérité, séduit par des perspectives nouvelles, c'est que les savants prennent souci de se mettre à sa portée. Descartes et Pascal avaient déjà donné deux illustres exemples en écrivant en français le *Discours de la Méthode* et les *Provinciales*. Un homme admiré en son temps, maltraité par les générations suivantes, Cureau de la Chambre est un des plus ardents à recommander l'emploi de la langue nationale dans les ouvrages savants. C'est un médecin philosophe qui a été un des premiers membres de l'Académie française et que Colbert désignera aussi un des premiers pour faire partie de l'Académie des Sciences. Il s'est toujours proposé de contenter à la fois les doctes et les gens du monde;

il faisait déjà la part des uns et des autres dans son premier recueil : *Nouvelles pensées sur les causes de la lumière, du débordement du Nil, — et de l'amour d'inclination*. Il n'a jamais manqué une occasion de protester contre le latin dont l'usage s'était imposé jusque-là dans les livres sérieux comme dans les collèges, de repousser les « termes rudes et grossiers » qui avaient éloigné la philosophie « de la cour et de l'entretien ordinaire des hommes ». C'est en français qu'il a écrit les cinq parties de son traité des *Caractères des passions*, qu'il écrit aujourd'hui *Le Système de l'âme*.

On commence à l'imiter, pour atteindre un plus grand nombre de lecteurs : la cause est à moitié gagnée. *Le Journal des Savants* est rédigé en français ; les dames pourront le lire, et il y en aura qui le liront : en 1665, parlant d'une suspension provisoire de cette publication, Chapelain écrira à Vossius : « Nous avons même des princesses curieuses qui le regrettent presque autant que vous. » L'on voit naître de toutes parts, sur des matières réservées jusqu'alors à des initiés, des ouvrages de vulgarisation et même des manuels d'enseignement. J'y reviendrai tout à l'heure. Il suffit, pour l'instant, de constater la vive reprise du mouvement qui, en divers moments du xvii^e siècle, a porté les uns vers les autres les gens du monde déjà avides de connaissances et d'idées et les maîtres qui étaient capables de les leur communiquer.

Balzac était un de ceux qui avaient autrefois commencé l'éducation intellectuelle et morale de la bonne société, en « civilisant » pour elle « la doc-

trine », comme il disait, en accommodant à elle la plupart des idées générales qui étaient l'héritage du passé. Cela ne suffit plus aujourd'hui ; de nouveaux horizons se sont ouverts : on veut être de son temps. Il faut d'autres instituteurs à une société plus large, plus avancée, où bien des femmes se piquent déjà, au moins pour l'instruction, de ne pas trop rester au-dessous des hommes.

CHAPITRE VII

Comment les femmes ont pu s'instruire.

Nous venons de voir pourquoi les dames ont voulu devenir savantes et quels champs s'offraient à leurs ambitions. Il faut montrer maintenant comment elles ont pu devenir savantes, ou tout au moins se persuader qu'elles l'étaient devenues.

Il y a encore, bien entendu, des ignorantes. On se souvient que M^{lle} de Scudéry était « épouvantée » d'en rencontrer un si grand nombre même parmi les personnes de qualité. Dans sa jeunesse surtout, elle avait eu en effet quelques beaux exemples sous les yeux.

Devenue veuve de bonne heure, la mère du duc de Roannez, l'ami de Pascal, s'était trouvée tout à fait incapable « de prendre soin de lui », même de lui apprendre à lire. Lorsque M^{lle} de Brézé avait épousé le duc d'Enghien, elle ne savait exactement rien : l'année d'après son mariage, il avait fallu l'envoyer dans un couvent de carmélites pour qu'elle y apprît à lire et à écrire durant une absence de son époux.

La Grande Mademoiselle n'a aimé les livres que sur le tard. Certaines de ses amies qui lui ont envoyé leur portrait écrit pour sa fameuse « Galerie » n'ont pas hésité à y confesser leur insuffisance : « Je n'ai nul savoir, dit la duchesse de la Trémouille, et je ne sais

que ce qu'on ne peut ignorer sans honte », et M^{lle} de la Trémouille, sa belle-sœur, déclare à son tour : « Je suis aussi ignorante qu'on le saurait être. »

La princesse de Tarente exprime un regret : « Il n'a pas tenu à moi que je ne fusse plus habile. » Elle fait sans doute allusion à la vie errante qu'elle a menée. Les excuses ne manquaient pas non plus aux autres dames, et la meilleure était le préjugé tenace qui se transmettait de génération en génération.

La Mère de Changy écrivait en 1643, dans la *Vie de la bienheureuse Mère de Chantal* : « Une fille était tenue pour fort bien élevée lorsqu'elle savait lire, écrire, danser, sonner des instruments, faire des ouvrages. » C'était une exception que M. Pascal le père qui avait voulu donner des leçons à sa fille Gilberte en même temps qu'à son fils, lui apprenant ainsi « les mathématiques, la philosophie et l'histoire ». Dans la plupart des maisons, les mères ne s'occupaient guère de l'éducation de leurs filles. Nous savons par M^{lle} de Montpensier que la seconde femme de Gaston d'Orléans ne voyait les siennes qu'un quart d'heure le matin et un quart d'heure le soir et qu'elle se contentait de leur répéter : « Tenez-vous droites ! levez la tête ! »

Aux jeunes demoiselles de condition on donnait trop souvent pour gouvernantes des personnes d'origine très modeste, incapables de leur rien enseigner et sans autorité pour les conduire. M^{me} de Maintenon a raconté plus tard aux pensionnaires de Saint-Cyr que, du temps de son enfance, celle-là passait pour habile gouvernante qui, ayant retenu quelques vers bien sots, en ornait la mémoire de ses élèves et les

leur faisait réciter en toute occasion. « Je me souviens encore, ajoutait-elle, que ma cousine et moi, qui étions à peu près du même âge, nous passions une partie du jour à garder les dindons de ma tante [M^{me} de Villette, qui l'avait élevée]. On nous plaquait un masque sur notre nez, car on avait peur que nous ne nous hâlassions ; on nous mettait au bras un petit panier où était notre déjeuner, avec un petit livre des *Quatrains* de Pibrac, dont on nous donnait quelques pages à apprendre par jour. »

En dehors de la famille peu de secours. Port-Royal même, qui a tant fait pour l'enseignement des garçons, ne s'est guère soucié de la formation intellectuelle des jeunes filles ; cela paraît assez dans le *Règlement* rédigé en 1657 par sœur Sainte-Euphémie, qui est Jacqueline Pascal, conforme, dit-elle, à ce qui s'était pratiqué depuis assez longtemps dans cette maison : quelques ouvrages de sainteté sont les seules lectures inscrites au programme. Du côté des écoles jusqu'à la fin du siècle on ne verra guère de progrès.

Ainsi donc, à peu près partout, les premières années sont perdues. Les jeunes femmes lorsqu'elles auront fait leur entrée dans le monde, les filles lorsqu'elles seront maîtresses d'occuper à leur gré leurs loisirs, si elles désirent s'instruire, il faudra qu'elles en trouvent toutes seules les moyens.

*
* *

Le plus agréable et le plus facile, c'est assurément la conversation.

C'était la meilleure façon de se faire valoir et l'on

y gagnait presque toujours quelque chose. L'Espagnol Balthazar Gracian écrivait dans son *Homme de Cour* : « L'art de converser a plus servi à quelques-uns que les sept Arts libéraux ensemble. » Cela est plus vrai de la France que de l'Espagne, cela est vrai surtout à Paris.

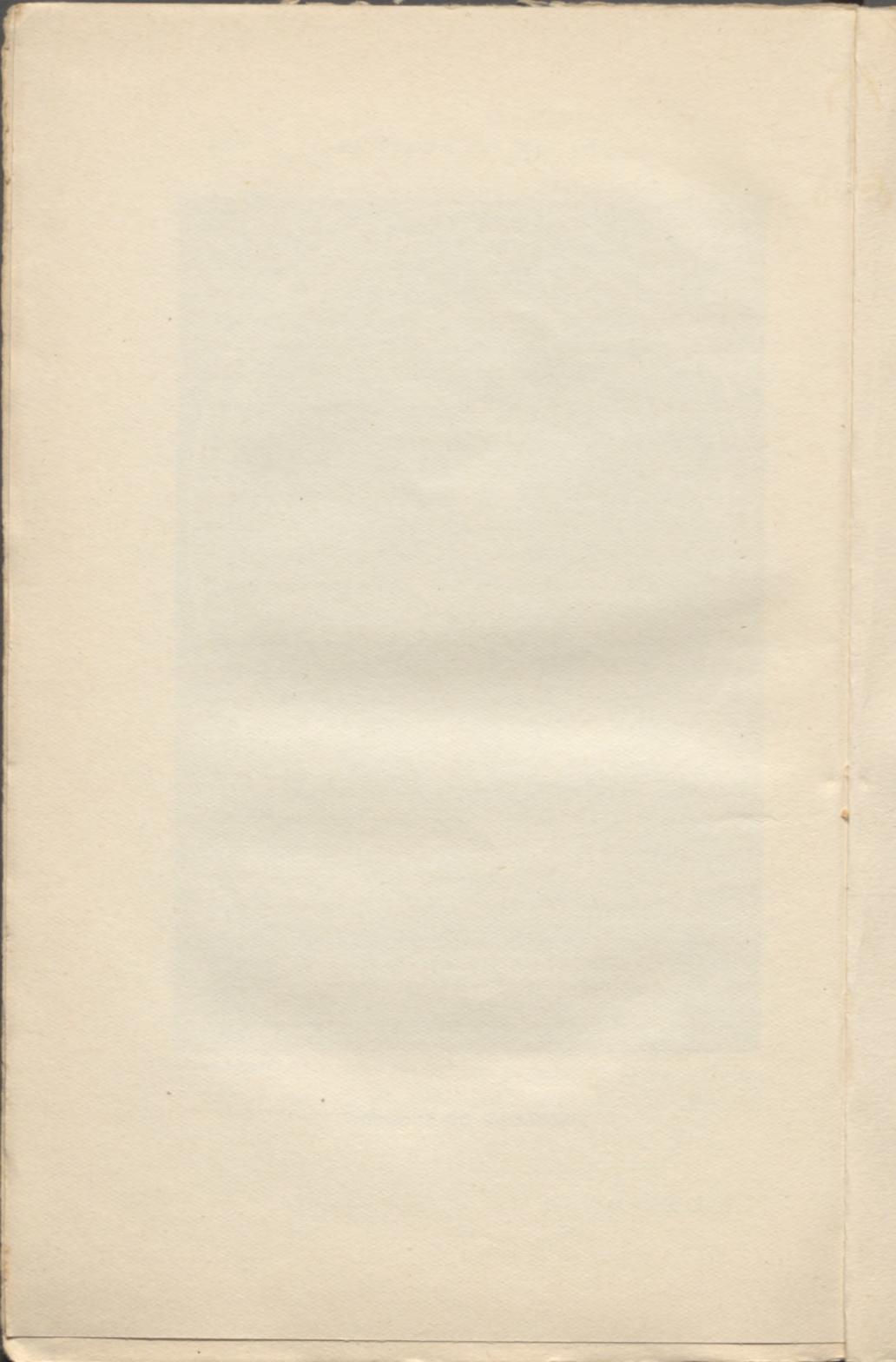
On estime toujours, comme au temps de la Chambre bleue, que c'est le plus délicat des plaisirs. « Une des choses qui me touchent le plus est une conversation jolie et spirituelle, exempte de toutes sortes de médiances », « la conversation dans un beau lieu, et à son aise, avec cinq ou six personnes bien spirituelles et bonnes, c'est ma véritable joie » : voilà ce que pensent encore les amies de M^{lle} de Montpensier, et beaucoup d'autres avec elles. Mais aujourd'hui plus qu'autrefois on souhaite que ce plaisir s'accompagne d'un profit et l'on recherche les gens instruits capables de bien renseigner sur les choses qu'on ignore. Cela explique les avances qu'on a faites alors à de doctes personnages dont la science n'avait rien, semble-t-il, de très engageant.

Il reste encore en ce siècle des érudits à l'ancienne mode, cloîtrés dans leurs bibliothèques et qui refusent de se laisser civiliser. D'autres, tout en restant fidèles à leurs habitudes de travail, n'ont pas résisté à l'attrait de la vie de société, au charme des belles compagnies féminines. Ils ont été vite apprivoisés : ils ont trouvé dans les salons des auditoires complaisants, des curiosités toutes neuves, on les a interrogés comme des oracles : ils ont fini par y tenir école. Ainsi s'est formé un groupe de savants mondains, qui ont pu avoir leurs ridicules (Molière ne



Cliché Tallandier

MADELEINE DE SCUDÉRY



les a pas épargnés), mais qui ont fait profiter beaucoup de gens d'un savoir très solide et remarquablement varié.

Le plus écouté de tous a été Chapelain. Il avait été déjà une des lumières de l'hôtel de Rambouillet : la marquise l'estimait fort et il lui avait voué une espèce de culte. Après une période de retraite, où il s'était réservé à quelques intimes, il a cédé de nouveau à de flatteuses instances et dans plusieurs cercles, particulièrement dans celui de la duchesse de Nemours, il est devenu le guide sûr et l'arbitre indiscuté. Il a le goût de l'enseignement : les directions intellectuelles qu'il avait longtemps continuées au jeune marquis de Flamarens, au vieux comte de Grignan, aux Arnauld et à M. de Montausier, il les prodigue aujourd'hui aux dames qui l'entourent, les renseignant aussi bien sur les découvertes scientifiques que sur les romans anciens ou sur les règles de la poésie.

Ménage a fait deux parts de sa vie. L'une est réservée à ses recherches patientes, à la composition de ses livres, à ses polémiques qui sont nombreuses et ardentes, à des entretiens de haute érudition dans les bibliothèques de ses confrères et, tous les mercredis, dans la petite académie qu'il a fondée, qu'il appelle sa « mercuriale » : les devoirs mondains lui prennent le temps qui lui reste.

Par le cardinal de Retz, dont il a été secrétaire, il a connu beaucoup de seigneurs et de grandes dames : il cultive soigneusement ces relations dont il est très fier. Sa physionomie est agréable, il est empressé, on sait qu'il est capable de louer les gens en cinq ou six

langues. Bayle admirera plus tard que « tant de grec et tant de grammaire » n'aient pas étouffé en lui « les talents qu'il faut avoir pour être d'une conversation polie et galante auprès des femmes de qualité ». Il a eu des élèves qui lui ont fait beaucoup d'honneur, M^{me} de Sévigné, M^{me} de La Fayette, à qui il est surtout attaché et dont il dirige encore les études ; mais sa science, presque universelle, est à la disposition de tout le monde.

François Hédelin, abbé d'Aubignac, partage avec Chapelain le privilège de débrouiller pour les belles dames les mystères de la poétique dramatique. Mais sa compétence va beaucoup plus loin. S'il n'a guère réussi au théâtre ni dans le roman allégorique, il a des qualités sérieuses de critique, un vaste savoir, un esprit indépendant et original (il sera un des premiers à soulever la grosse question des poèmes homériques). Avec cela, le goût du monde et tout ce qu'il faut pour y réussir : Furetière montre quelque part « le royaume de coquetterie conquis par le prince Hédelin qui y possède de belles et grandes seigneuries ». Personne ne se plaît plus que lui aux conversations sérieuses, qu'il sait nourrir mieux que personne et qu'il dirige parfaitement.

Il a fait ce qu'il a pu pour en relever encore le niveau. Il a rêvé de rapprocher davantage de ceux qu'on appelait « les doctes » l'élite de la société mondaine et c'est surtout pour associer ces deux éléments qu'il a fondé son Académie des Belles-lettres. Elle n'a pas rempli toute son espérance, mais elle a duré, et c'est déjà quelque chose. Aux séances solennelles et publiques, qui se tiennent une fois par mois à

l'hôtel Matignon, l'on voit généralement « plusieurs personnes de qualité de l'un et l'autre sexe ». On y entend les communications les plus variées, tantôt sur un point d'histoire ou de littérature, tantôt sur l'archéologie, tantôt sur les sciences de la nature : les dames peuvent prendre là ce qui leur convient le mieux. Pour les intéresser plus encore aux destinées de cette société savante, dont l'abbé a espéré un moment qu'elle éclipserait l'Académie française, il a annoncé, un beau jour, qu'il allait y faire entrer quelques femmes comme membres titulaires, ainsi que l'on faisait dans plusieurs académies italiennes : M^{me} de Villedieu et M^{me} Deshoulières devaient être parmi les élues. Le projet n'a pas eu de suite, mais on devine le bruit qu'il a pu faire dans les salons.

A cette liste de maîtres bénévoles il faudrait joindre le nom de Conrart, celui de Huet, ce prodigieux travailleur qui ferme sa porte dans son évêché d'Avranches pour ne pas interrompre une lecture, mais qui avoue ingénument dans ses Mémoires que pendant ses séjours dans la capitale il a soigné sa mise et fait des frais pour plaire aux dames.

Voilà des gens qu'il y avait avantage à rencontrer dans le monde, si généralement considérés qu'on voulait profiter de leur présence et que leur présence même suffisait le plus souvent à écarter les sujets futiles.

*
* *

La conversation — non seulement celle des savants, mais encore celle des gens instruits qui ne

manquaient pas et qu'on voyait d'une façon plus suivie — la conversation a été certainement un bon instrument de culture. Mais il est trop clair qu'elle ne pouvait suffire. Elle renseigne, elle sème des idées, elle excite les intelligences, mais à condition qu'on connaisse déjà un peu les questions qu'elle soulève tour à tour. Les femmes ont senti le besoin d'un enseignement régulier et méthodique : où ont-elles pu le trouver ?

Évidemment elles ont les livres.

Il y a déjà un certain nombre d'ouvrages de sciences écrits en français ; il y en aura toujours davantage. Il y a même une sorte d'encyclopédie, *la Science Universelle* de Ch. Sorel, et ces quatre larges volumes, fruit de trente ans de travail, sont intéressants par l'esprit moderne qui les anime, par un désir ardent de toucher à la vérité. Malheureusement cette science est peu engageante, elle est rude et broussailleuse ; elle s'adresse aux bourgeois appliqués qui ont des loisirs plutôt qu'à la société féminine.

Mais bien d'autres auteurs s'appliquent maintenant à rendre l'étude attrayante et facile, ils s'adaptent de leur mieux aux capacités d'un public un peu léger qui s'accroît sans cesse et dont le suffrage est flatteur. L'abbé d'Aubignac entreprend d'instruire par le roman et de charger d'idées sérieuses un genre qui n'avait été jusque-là que l'amusement des « petites âmes » ; dans l'histoire allégorique de *Macarise*, « sous le voile de plusieurs aventures agréables », il prétend mettre à la portée des lectrices les moins préparées toute la philosophie morale des Stoïques :

« Nos dames, écrit Guéret pour recommander le livre, nos dames sauront Épicète sans l'avoir lu, et elles trouveront Sénèque dans leur alcôve sans l'aller chercher chez lui-même. » Parant d'une couleur poétique une section de l'histoire naturelle, le chevalier Perrin décrit en vers les mœurs des insectes. Le sieur de Saint-Martin compose un poème sur *les Causes et les admirables effets des météores* dont le British Museum conserve le manuscrit admirablement calligraphié, décoré de vignettes d'azur et d'or. Le plus zélé des vulgarisateurs est un certain René Bary, auteur de deux traités de rhétorique à l'usage des gens du monde et d'un petit ouvrage dont le titre au moins est charmant : *La fine philosophie accommodée à l'intelligence des dames*.

Mais ces livres, même s'ils étaient plus nombreux et s'ils étaient meilleurs, ne pourraient instruire à eux seuls des femmes qui n'ont guère appris encore à fixer leur attention. Elles ont besoin d'une direction suivie. Un enseignement oral les guiderait mieux, aplanirait pour elles les premières difficultés, les accoutumerait insensiblement à soutenir un effort intellectuel dont elles n'ont pas l'habitude.

Quelques-unes ont fait venir chez elles des maîtres particuliers : mais ce sont le plus souvent d'assez pauvres hères, de capacités médiocres et d'aspect peu engageant, dans le genre de ce M. des Vallées que la princesse de Guéméné avait pris autrefois comme précepteur et dont l'habit laissait trop voir la misère. Le prince, s'il en faut croire Ménage, voyant entrer dans la chambre de sa femme un homme avec un haut de chausses tout déchiré et demandant ce

qu'il y venait faire : « Il me montre l'hébreu, lui dit-elle. — Madame, reprit M. de Guéméné, il vous montrera bientôt autre chose. »

D'autres ont confié à des personnages plus relevés le soin de diriger l'ensemble de leurs études : mais peu d'entre elles ont eu la chance de trouver et le moyen de s'attacher des hommes comme le chevalier de Méré, que M^{me} de Lesdiguières a gardé longtemps pour recevoir de lui quelque teinture des sciences, surtout des leçons de style et de goût, et que la maréchale de Clérembault a pris après elle.

Du reste, un enseignement public devait mieux convenir à des mondaines habituées à s'associer par groupes sympathiques au cours des exercices et des divertissements qui remplissaient leurs journées. Il pouvait exciter entre elles une sorte d'émulation ; il y aurait plaisir à en faire ensuite entre soi la critique ou le commentaire.

Mais où s'adresser ? L'Université n'est pas ouverte aux femmes : d'ailleurs on y parle généralement latin, et qu'auraient-elles à y gagner ? Trop techniques ou trop savants, les cours du Collège Royal ne sont guère faits pour elles. Il faut donc chercher autre chose.

*
* *

On avait déjà regretté cette insuffisance de l'enseignement officiel fermé au grand public et l'on avait tenté d'y suppléer. Théophraste Renaudot, qui a eu tant d'idées originales et fécondes, avait eu aussi celle-là.

Ce précurseur n'avait pas seulement créé la *Gazette de France* et deviné la puissance de la presse, il avait encore ouvert, au cœur de la Cité, rue de la Calandre, dans la maison du Grand Coq, un « Bureau d'adresse » ou, comme on disait dans ce temps-là, « de rencontre », qui était à la fois un office d'information, de prêts d'argent, une boutique de vente pour toutes sortes de marchandises, un bureau de placement pour les domestiques.

Pour recommander aux Parisiens cette fondation si originale dans sa complexité, il avait organisé là aussi un service gratuit de consultation pour les pauvres, assuré par une douzaine de docteurs ; il y avait joint un laboratoire où l'on pouvait préparer les anciens remèdes, en expérimenter de nouveaux. Il y avait ajouté encore, dès qu'il en avait eu les moyens, un mont-de-piété ou bureau des prêts charitables.

Enfin, portant toujours sur de nouveaux objets une activité infatigable, Renaudot avait imaginé d'établir dans le même local une société de conférences. Il songeait surtout, étant médecin, à former par là de jeunes confrères et à faire pénétrer un esprit plus moderne dans les sciences médicales. Mais presque tout de suite le programme s'était élargi ; dès les premiers mois de 1632 l'enseignement avait pris un caractère très général : tout le champ des connaissances humaines s'était ouvert aux gens de bonne volonté. C'était vraiment une université libre qui s'était ainsi créée, où l'on allait essayer de s'affranchir de la tyrannie des anciennes méthodes.

Dans les commencements, pour ne pas compromettre l'entreprise, on n'avait invité que des personnes de quelque renom. Mais bientôt tant de gens sollicitèrent l'honneur d'être admis que, vers la fin de 1633, on se décida à accueillir, dans la limite des places disponibles, tous ceux qui se faisaient inscrire à l'avance, d'ailleurs gratuitement. Plus tard même, pour étendre à un plus grand public le bienfait de cet enseignement, Renaudot se décida à publier les comptes rendus des séances. Cela fit, à la fin, un ensemble assez imposant : cinq volumes in-quarto de près de mille pages chacun, sous ce titre : *Recueil général des Questions traitées ès conférences du Bureau d'adresse par les plus beaux esprits de ce temps*. Ainsi cet essai hardi d'une Faculté libre d'enseignement supérieur s'accompagnait de cette autre nouveauté : une revue des cours scientifiques et littéraires.

Renaudot avoue lui-même que cet enseignement était un peu « bigarré ». Des spécialistes ou des gens de bonne volonté proposaient quelques questions : les assistants en choisissaient deux pour les mettre à l'ordre du jour de la séance suivante et l'on avait ainsi toute une semaine pour se renseigner et pour réfléchir. Il arrivait naturellement que les plus actuelles obtenaient un tour de faveur. On disputa, le 24 octobre 1633, sur le mouvement de la Terre, avant qu'eût été rendue publique la sentence du Saint-Siège contre Galilée, prononcée pourtant le 23 juin. On parla, une autre fois, de deux phénomènes qu'on exhibait dans la capitale : « Des deux frères vivants en un même corps et de la petite fille barbue et velue, native d'Ausgbourg. » Il arrivait

surtout que, la plupart des auditeurs ayant presque tout à apprendre, leur curiosité se portait dans tous les sens.

Après une question philosophique (la mémoire artificielle, s'il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait été dans les sens, quelle est la meilleure secte des philosophes ?...), c'était une question d'astronomie (des comètes, des éclipses, des taches du soleil...) ou de physique (des atomes, du vide, si les couleurs sont réelles, pourquoi l'aimant attire le fer...) ou de médecine (de la goutte, de la lèpre, de la saignée, des eaux minérales, embaumements et momies...). Des inventeurs apportaient des idées qui pouvaient passer en ce temps pour singulières : « Le moyen de donner quelque avis en six heures à cent lieues d'ici, sans y employer les cloches ni le canon » ; « S'il est possible de trouver « une langue matrice » dont toute la grammaire s'enseignerait en six heures. » On se demandait « si la langue française est suffisante pour apprendre toutes les sciences » (c'était, nous l'avons vu, un des grands sujets du moment) ; « si l'on doit écrire comme l'on prononce ou suivre l'ancienne et commune orthographe ». On prenait la défense du théâtre, qui avait déjà des adversaires : « De la comédie et si elle est utile à un État. »

La controverse sur les mérites comparés des deux sexes était encore, à cette date, un bon sujet de discussion. On disputa longuement là-dessus, sans réussir, bien entendu, à se mettre d'accord. L'entente fut plus facile lorsqu'il s'agit de savoir « s'il est expédient aux femmes d'être savantes » ou encore « si la conversation des femmes est utile aux hommes ».

Enfin on ne dédaignait pas de reprendre quelquefois les questions de psychologie et de morale galantes qui se débattaient avec tant d'ardeur dans les salons : « S'il peut y avoir un amour désintéressé. — Quel est des deux sexes le plus enclin à l'amour ? — S'il vaut mieux parler à ce qu'on aime sans le voir que le voir sans lui parler, etc.. »

Tout cela faisait évidemment un singulier mélange et il fallait avoir la tête solide pour se faire une instruction un peu consistante avec une matière si dispersée. Ce défaut de liaison apparaissait surtout dans les recueils de comptes rendus imprimés ; Théophraste Renaudot s'en était bien aperçu et il s'en était assez joliment excusé : en considérant ces propositions sur le papier, on ne peut, disait-il, se faire une idée des hasards de la discussion qui les ont liées, « comme on se moque d'une troupe de paysans qu'on voit danser de loin, sans entendre le son de la cornemuse ou l'accent de leurs chansons ni savoir qu'il est fête au village ».

Il faut bien se dire d'ailleurs que cette diversité a paru alors plus intéressante qu'un enseignement suivi ; elle associait dans une heureuse proportion l'agréable et le sévère, elle contentait tous les goûts : elle a probablement contribué à assurer la réussite de l'entreprise.

Car, c'est là un fait assez considérable, l'essai de Renaudot s'est soutenu longtemps, au moins pendant dix ans : nous avons le résumé de trois cent quarante-cinq conférences et la dernière a été faite le lundi 18 août 1642. Et d'année en année le nombre des auditeurs n'a cessé de croître, quoiqu'on n'ait pas

pu recevoir tous ceux qui l'auraient voulu. Le directeur des cours parle des « milliers de personnes d'honneur » qui ont toujours plus que rempli une salle pourtant très spacieuse. Il s'est fait scrupule d'en citer aucune, il ne dit pas si les dames y sont venues : mais il eût été bien surprenant qu'elles n'eussent pas couru en un endroit où l'on se disputait les places et où c'était déjà une petite distinction d'être admis. Nous avons vu d'ailleurs se succéder au programme plusieurs sujets très évidemment choisis pour elles et qui auraient perdu tout leur intérêt si elles n'avaient pas été là.

On aimerait à se représenter ces grandes assemblées dans l'étrange décor que faisait la vieille maison du Grand Coq rappelée à la vie, encombrée, bourdonnante, où avaient pris corps tour à tour, où se développaient côte à côte et se disputaient l'espace toutes les belles inventions de Renaudot. Par bonheur, nous avons, pour nous aider, les impressions de Sorel qui a suivi les conférences et qui en a parlé, en 1654, dans son *Discours sur l'Académie française* : « Il ne sert de rien de les traiter de mépris, à cause du divers tracas qui se faisait encore au même lieu, comme de la vente et distribution des gazettes, et de la communication que l'on y donnait des registres de bénéfices à permuer et de maisons à vendre, et pour les valets que l'on y trouvait à louer, l'argent que l'on y prêtait sur gages et les hardes engagées que l'on vendait à l'encan, ce qui rendait quelquefois cette maison une vraie friperie. Cela n'empêchait pas qu'à d'autres heures elle ne parût soudain une école de philosophes... »

Ainsi tous les lundis, pendant tant de mois, des médecins d'esprit indépendant, des avocats instruits, des savants, des gens du monde ont associé à leurs honnêtes curiosités, les plus capables exposant les faits et les idées, les autres posant des questions, provoquant ainsi des discussions et s'y mêlant. Et cet enseignement mutuel s'est donné dans la langue nationale : « Une des lois de cette conférence, écrit Renaudot, est qu'on n'y parle que français. » Cette longue collaboration est « un commerce des âmes » ; un esprit nouveau l'anime : « On n'allègue des autorités que fort rarement... Hors la loi divine et celle du prince, une autorité ne doit point faire de force sur des âmes libres. »

Donc rechercher la vérité — dans la limite où cela est alors permis — sans autre souci que de la vérité, rejeter la tyrannie « magistrale », « à laquelle l'humeur de notre nation s'accommode encore moins qu'aucune autre » ; fortifier ainsi le jugement, répandre la culture, la rendre accessible à toutes les intelligences en la nettoyant des termes de l'École et de la poussière des cabinets : voilà le programme que s'était fixé ce hardi précurseur et qu'il a en partie réalisé. N'est-il pas vrai, demandait-il, un jour, que ces conférences sont à leur place au Bureau d'adresse ? « Quelle apparence que l'homme trouvât dans ce bureau une adresse de toutes autres choses que de celle qui le fait être homme, à savoir la raison ? »

Théophraste Renaudot avait beaucoup d'ennemis, comme la plupart des gens qui réussissent ; les docteurs de la Faculté de médecine de Paris lui en voulaient à mort, surtout depuis l'ouverture de son

dispensaire gratuit. Le cardinal de Richelieu avait été seul à le soutenir : c'était un appui qui comptait. Le cardinal disparu, ce fut la fin des cours, comme des consultations charitables. Mais on put en lire longtemps les résumés imprimés, dont le dernier volume ne parut qu'en 1655 et qui eurent plusieurs éditions. Le souvenir en était encore très vivant dans les premières années du règne de Louis XIV (Furetière en parle dans *le Roman bourgeois*). Nous allons voir qu'à plusieurs reprises on s'est inspiré de cet exemple, mais en s'orientant vers l'enseignement méthodique plutôt que vers la libre recherche et sans jamais égaler peut-être ce qu'il y avait eu de richesse d'idées et de généreuse ardeur dans les originales réunions de la rue de la Calandre.

*
* *

Voici d'abord une bien curieuse entreprise, suscitée vraisemblablement par le succès des lundis de Renaudot, et qui s'est proposé d'associer dans une heureuse proportion ce qui pouvait satisfaire la curiosité des mondains, tout particulièrement des dames et de les attirer aussi par l'appât d'un honnête divertissement. Conrart nous en a conservé le prospectus alléchant, qui a dû être reproduit à la main à un grand nombre d'exemplaires et distribué aux bonnes adresses : *Programme des Cours qui se font au Palais Précieux pour les beaux esprits des deux sexes, en 1655*.

Il convie ce qu'il y a de plus beau et de plus fin dans Paris aux plus nobles exercices qui se puissent rencontrer dans la vie :

Nous prétendons moyennant trois pistoles seulement fournir durant près de trois mois, à commencer du premier jour de janvier jusqu'à la mi-carême, tous les divertissements que l'esprit raisonnable se peut imaginer. Il ne faut point perdre de temps à se faire enrôler ; car nous sommes résolus, passé un certain temps, et un certain nombre de gens qui sera bientôt rempli, de ne plus recevoir personne dans cette belle société.

Des secrétaires iront, au premier avis, toucher les frais d'inscription à domicile ou, si l'on préfère, on pourra porter les trois pistoles rue Béthisy, à l'hôtel d'Anjou : « il n'y aura qu'à demander Monsieur l'Incognito », qui se trouvera toujours là pour recevoir l'argent et « enrôler ».

C'est en ce même hôtel, dans une salle immense, que se tiendra l'assemblée, « tous les jours de la semaine, sous le bon plaisir du Roi ».

Le lundi régulièrement se donneront le bal et la comédie, avec distribution gratuite de citrons doux et d'oranges de Portugal ; l'on commencera à trois heures de l'après-midi et l'on finira à six heures, « pour la commodité des dames qui font difficulté de sortir le soir, et de quelques maris qui sont bien aises que leurs femmes se retirent de bonne heure ».

Le mardi, il y aura toutes sortes de concerts de luths, de voix et aussi d'instruments, où le sieur Lambert et la demoiselle Hilaire feront l'ouverture à deux heures précises jusqu'à quatre, et le reste de l'après-dinée se passera en autres concerts.

Le mercredi se fera la leçon de philosophie par le sieur de l'Esclache, qui traitera particulièrement de la morale en termes fort à la mode, où les femmes aussi bien que les hommes auront grande satisfaction. Ce sera depuis deux heures jusques à quatre ; et de quatre jusques à cinq sera traité par le sieur Samson de la géographie et de l'histoire.

Le jeudi, il y aura concert encore, après quoi on lira des gazettes « tant ordinaires que burlesques et autres pièces nouvelles qui seront soumises au jugement des doctes ».

Le vendredi se passera en belles conférences, et propositions curieuses qu'un chacun pourra faire, qui seront décidées par quatre des plus beaux esprits de ce temps qui ont été choisis pour cet effet.

On aura, le samedi, les mêmes distractions que le lundi, à savoir le bal et la comédie, mais on les aura, cette fois, le soir (parce qu'on veille plus volontiers, lorsque le lendemain est jour de repos). Certaines dames pourraient s'inquiéter des risques d'un retour nocturne; qu'elles se rassurent, tout a été prévu :

L'on donnera bonne escorte aux personnes qui en auront besoin pour la sûreté de leur argent, de leurs bijoux et point de Gènes. Peut-être n'en aurons-nous que faire, étant sur le point de traiter avec tous les filous de Paris, qui nous promettent bons passeports, moyennant quoi l'on pourra aller et venir en toute sûreté, ces messieurs ayant fait voir depuis quelque temps qu'ils sont assez religieux à tenir leur parole, quand ils l'ont une fois donnée.

Voilà certes une aimable attention. Ce n'est pas la seule. Les portes du Palais étant ouvertes dès une heure de l'après-midi, les premiers arrivés pourraient s'ennuyer en attendant que commence le cours ou le concert : ils trouveront à s'occuper dans les galeries en regardant, le long des murs, des pancartes portant les noms des meilleurs ouvriers ou marchands que les valets attachés à la maison iront

quérir à la première demande. (Bonne idée, empruntée probablement au Bureau d'adresse de Renaudot.) Non loin de là, ils pourront consulter pour eux-mêmes ou pour leurs amis des listes de jeunes filles et de jeunes gens disposés à se marier, avec l'indication précise de leurs biens, qualités, parents et alliances.

Qu'on sache bien, pour finir, que ce sera là un endroit de bonne renommée, où l'on ne rencontrera que « la fleur des honnêtes gens » et qu'il sera honorable de fréquenter. Il sera interdit, sous peine d'exclusion, d'y proférer aucun blasphème ; tous les jeux y seront sévèrement défendus. L'Église ne pourra que recommander une entreprise qui se propose d'éclairer les intelligences et de maintenir les âmes dans les sentiers de la vertu.

Les cours ont commencé, comme on l'annonçait, le premier jour de l'an 1655. Quand ont-ils fini ? Nous n'en savons rien. Il est probable qu'ils n'ont pas duré très longtemps, sans quoi l'on en aurait parlé davantage.

On n'avait pourtant rien négligé. On avait recruté des maîtres célèbres, comme Lesclache et le géographe Samson, des musiciens comme Lambert. L'agréable l'emportait encore sur l'utile. Dans ces semaines enchantées chaque jour appelait un plaisir : aux concerts d'instruments et de voix succédaient la danse et la comédie, amusements préférés des dames. Il y avait même un buffet : régulièrement se tiendra table ouverte « sur laquelle sera servie la meilleure chère et la plus délicate de Paris ». Tout cela au prix de trois pistoles pour un trimestre : il est vrai qu'on « supplie très humblement » les auditeurs que la

conférence aurait mis en appétit de se servir « très discrètement ».

Et, après des heures si agréablement remplies, le retour assuré jusqu'au logis, avec la satisfaction, douce pour une veuve ou une mère, d'avoir peut-être trouvé sur l'affiche un mari pour elle ou pour sa fille.

A tous ces avantages, annoncés par le prospectus, la Direction (nous le savons par une lettre de Charles Sorel) s'est engagée à en ajouter d'autres : elle aura un cabinet de lecture, qui prêtera les livres nouveaux ; pour ses adhérents elle retiendra les meilleures places aux représentations ; elle organisera des promenades à la campagne. Fut-il jamais combinaison si avantageuse ? Quelle entreprise de divertissements à forfait a jamais promis autant, et à si bas prix ?

Comment tant de bonne volonté, tant d'attentions n'ont-elles pas eu leur récompense ? On peut supposer que les dames des ruelles, sous le patronage de qui s'était mis « le Palais Précieux », ne se sont guère empressées de répondre à l'invitation. Elles se seraient senties perdues dans cette grande salle, « plus grande que vous ne pouvez vous l'imaginer », disait le Programme ; elles préféreraient trôner chez elles ou chez leurs amies, au milieu de leur petite cour, dans leur clan : pendant le peu de temps qu'elle a duré, la Préciosité s'est constituée en groupes disséminés et indépendants.

Sur un autre point encore les chefs de l'entreprise avaient manqué de psychologie : pour avoir le plus d'inscriptions possible, ils avaient fait un appel trop direct à la moyenne bourgeoisie. Ils assuraient bien

qu'ils n'accepteraient pas tout le monde. Mais pour qui avaient-ils fixé une rémunération si modique ? Qui avaient-ils pensé attirer par leurs gentilles inventions ? Est-ce une dame du monde qui aurait fait difficulté de sortir le soir, ayant son carrosse et une escorte de valets, et qui aurait redouté, au retour, la rencontre de « messieurs les filous » ? qui aurait fait ses commandes dans le vestibule, consulté pour quelqu'un des siens le tableau des partis avantageux et pris place, en jouant des coudes, devant la table si bien servie, sans abuser cependant de cette bonne fortune ?

Il est donc probable qu'on n'a guère vu de marquise ou de présidente ou de trésorière prendre le chemin de la rue Béthisy : l'aristocratie a craint de fâcheuses promiscuités. Il aurait fallu pourtant que l'exemple vînt de haut pour décider des bourgeois modestes, peu studieuses encore et peu émancipées, à abandonner les soins de leur ménage tous les après-midis, régulièrement, pendant trois mois.

Ce qui réussit, dans ce temps, ce sont les entreprises qui, tout au contraire, affichent la prétention de ne s'adresser qu'à une élite.

Telles sont, par exemple, les « Conférences académiques et oratoires » que Jean de Soudier, sieur de Richesource, a commencé à donner, dès la fin de 1655, tous les lundis d'abord et plus tard, encouragé par son succès, trois fois par semaine.

Il parle facilement, mais avec une emphase un peu ridicule. Beaucoup moins intelligent que Renaudot, n'ayant de commun avec lui que le sens de la réclame,

il a la prétention de le continuer. C'est ce qu'il fait dire à plusieurs reprises par les gazetiers en vers Loret et Robinet, qui le vantent périodiquement, c'est ce qu'il dit lui-même, présentant ses conférences comme « la suite de celles qui se tenaient au Bureau d'adresse ».

Il ne sème pas les idées comme son prédécesseur, il ne songe guère à développer chez ses auditeurs l'esprit scientifique. L'avantage de son enseignement, c'est que, le distribuant seul, il peut l'organiser sur un plan assez méthodique. Il fait, le matin, des cours pratiques qui sont des leçons de composition et de style. Dans l'après-midi, il traite un grand sujet qu'il a désigné d'avance et qu'on a pu étudier avec des livres. Enfin, de temps en temps, en des séances extraordinaires, qui sont des exercices d'application, il invite les personnes les plus zélées et les plus capables à essayer leurs forces, à examiner les diverses faces d'une question : après chaque exposé un contradicteur prend la parole, le maître dirige le débat et donne, à la fin, ses conclusions. Cela rappelle un peu le procédé de l'École, mais il est ici dégagé des abstractions et des termes barbares, accommodé au goût des honnêtes gens.

Lorsque le sieur de Richesource enseigne la physique, la métaphysique ou la morale, il était peut-être incapable, en tout cas il se garde bien d'approfondir aucun sujet : il se contente d'offrir à son public ce qu'il souhaite, une science « facile », comme il dit ; il lui apporte un petit bagage d'idées générales et de lieux communs, avec les moyens d'en tirer le meilleur parti.

Il est probable qu'il n'a pas beaucoup enrichi la culture de ses contemporains et de ses contemporaines, mais il a réussi à leur persuader qu'on emportait de chez lui des brevets d'esprit et de politesse. Il a affecté de n'appeler à lui par la voix des affiches et des gazettes que des « savants » et des personnes de qualité. Pour accroître le prestige de ses conférences, il en a bientôt changé le titre : elles sont devenues « l'Académie des orateurs ». Il a réservé des places de choix à la clientèle qui lui faisait le plus d'honneur : « Pour la satisfaction des personnes de condition de l'un et l'autre sexe..., nous avons fait faire des balustres d'où l'on peut voir toute l'assemblée et des galeries couvertes pour ceux qui ne veulent pas être vus. » Afin d'exciter l'émulation, il a pris l'habitude de publier les noms des assistants qui proposaient des sujets ou prenaient une part active dans les discussions. Il a répété et fait répéter en toute occasion que, trop heureux de contenter et d'instruire, il n'entendait pas être payé de sa peine. On peut jouir de ce « doux régal de l'esprit », écrit Loret,

Sans porter argent ou pécune.

Mais, si les leçons publiques sont gratuites, il n'en est pas de même, bien entendu, des leçons particulières qui y préparent : « Les trois autres après-dînées qui me restent sont réservées pour les personnes de condition qui m'appellent dans leur cabinet pour me consulter sur les plus belles difficultés qui leur naissent dans l'étude de la philosophie et dans la critique qu'elles veulent faire de leurs

ouvrages et de ceux d'autrui, qui fait le principal exercice des personnes d'esprit. » C'était pour lui un moyen détourné, mais très légitime, d'assurer sa subsistance, de payer le loyer de sa salle et de faire vivre son Académie.

L'homme est adroit, insinuant ; il connaît son public et sait comment le prendre. On voit son autorité se maintenir et même s'accroître pendant une douzaine d'années, au moins jusqu'à la fin de 1667. On est surpris de voir à quel point il a fait illusion : Boileau sera à peu près le seul à le juger avec rigueur, dans une de ses *Réflexions sur Longin*. On pourrait citer beaucoup d'assez grandes dames et de gentilshommes qui l'ont suivi assidûment. Plusieurs ecclésiastiques ont achevé chez lui leur formation. Fléchier a été pendant près de trois ans son plus brillant disciple et lui est resté très attaché. Le surintendant Fouquet lui avait accordé une pension. Le duc de Saint-Aignan a fait son éloge au Louvre ; Henriette d'Angleterre a accepté la dédicace d'un de ses ouvrages. Enfin, en un jour qui a été le plus glorieux de sa vie, Louis XIV l'a désigné pour résoudre cinq questions galantes que lui avait soumises la comtesse de Bréguis, et Richelieu aussitôt a ajouté au titre de son Académie cette recommandation magnifique : « Entretienue par le Roi. »

*
* *

C'est surtout vers les questions philosophiques et morales que se porte la curiosité de cette société

raisonnable, des femmes aussi bien que des hommes. La gloire éclatante de Descartes est certainement pour beaucoup dans cet engouement. On ne dira jamais assez à quel point il a occupé les meilleurs esprits de cette génération qui s'exerçait à penser. Il règne dans les salons comme dans les académies. Les plus grands seigneurs, le prince de Condé, les ducs de Nevers et de Vivonne se disputent Rohault, plus tard Régis, qu'on juge les mieux qualifiés pour expliquer la doctrine du maître. Il y a des conférences cartésiennes dans les plus beaux hôtels de Paris, le cardinal de Retz en préside une dans son château de Commercy ; une académie cartésienne tiendra ses séances dans le château du duc de Luynes. M. de Coulanges écrit à Bussy : « Je vous conseille de vous faire instruire de la philosophie de Descartes ; mesdemoiselles de Bussy l'apprendront plus vite qu'aucun jeu [ici il va un peu loin]. Pour moi je la trouve délicieuse, non seulement parce qu'elle détrompe d'un million d'erreurs où est tout le monde, mais encore parce qu'elle apprend à raisonner juste. »

Gassendi a eu aussi des admiratrices et des disciples. Les moralistes, même les plus subtils ou les plus austères, sont médités par les mondaines capables de pensées sérieuses : M^{me} de Sévigné apprécie tellement les *Essais* de Nicole qu'elle voudrait, qui l'ignore ? en « faire un bouillon et l'avalier ». La publication des *Maximes* de La Rochefoucauld a été un événement d'importance, l'on sait avec quelle ardeur, avec quelle précision, avec quelle justesse le bon sens féminin les a discutées.

Il est naturel que des conférenciers se soient trouvés pour répondre à un goût si général.

Le plus réputé a été Louis de Lesclache : ses cours de philosophie et de morale ont eu parmi les femmes du monde et les gens de cour un succès éclatant qui s'est soutenu pendant trente-quatre ans, de 1635 à 1669, malgré les efforts de divers concurrents, qu'il avait précédés, auxquels il a survécu, et de quelques ennemis, qui ne lui ont jamais pardonné d'avoir inauguré l'enseignement de la philosophie en français et de l'avoir rendue plus abordable.

Ainsi, durant un tiers de siècle, il a commenté les philosophes anciens, surtout Aristote, expliqué et discuté les modernes, tantôt en public, les dimanches, lundis et mardis, dans son école qui, après avoir erré de quartier en quartier, a fini par se fixer rue Guénégaud, tantôt dans des maisons particulières où des auditoires plus restreints s'étaient formés pour l'entendre. Ses adversaires lui ont reproché d'être un professeur pour dames : « Comme un autre Samson, lui dit l'un deux, vous filez dans les ruelles des précieuses ». Il n'a été évidemment ni original ni profond ; mais il a su beaucoup de choses et il a fait sérieusement son métier. Il n'a rien d'un rhéteur ni d'un charlatan comme son contemporain Richesource qui se vantait avec son emphase ordinaire de découvrir aux personnes bien nées « les divins effets de la philosophie, les avantages du Portique, les charmes du Lycée, les fruits du jardin d'Épicure et les ravissements de l'Académie ».

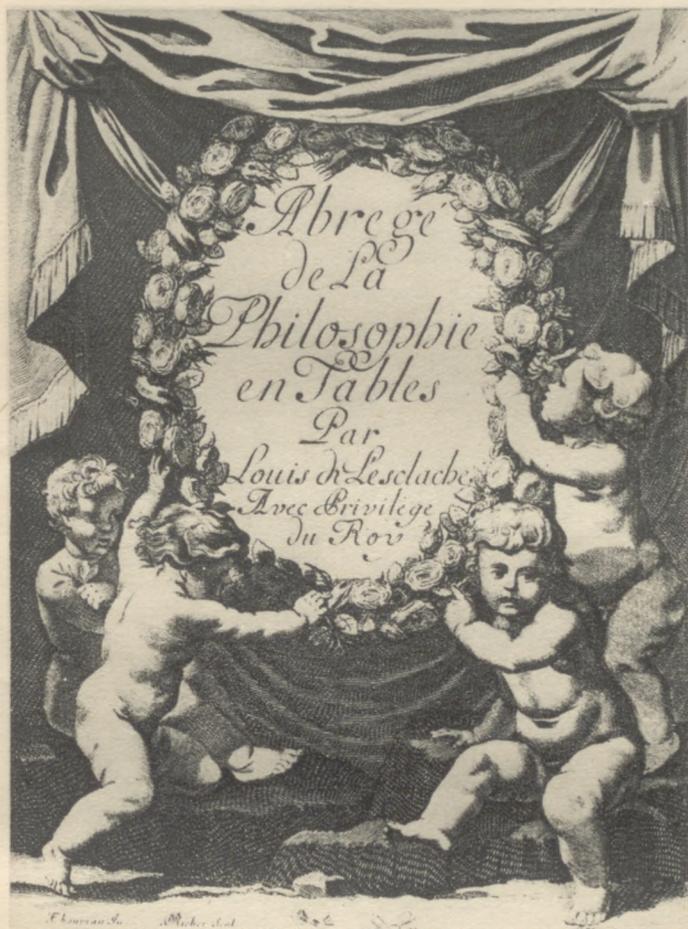
Il a parlé et il a écrit simplement. Sa longue expérience lui avait enseigné les moyens de fixer de

graves idées en des têtes un peu légères. Ne s'est-il pas avisé de résumer ses cours sous forme de tableaux synoptiques ? Le procédé nous paraît puéril, mais il n'a pas mal réussi : il a tiré une petite fortune de la vente de sa *Philosophie expliquée en tables*, présentée dans un beau volume in-quarto, dont le titre gravé était encadré de fleurs (on en rencontre aujourd'hui encore des exemplaires réglés, reliés en maroquin, qui ont dû être feuilletés jadis par des mains aristocratiques).

Très oublié dans les siècles suivants, Lesclache a été de son temps estimé par des juges plutôt sévères : Charles Sorel fait grand cas de lui, Guy Patin le déclare fort honnête homme et « fort versé » dans sa science ; Olivier d'Ormesson constate son succès persistant et y applaudit. La Bruyère se souviendra de son nom et le citera en très bonne compagnie.

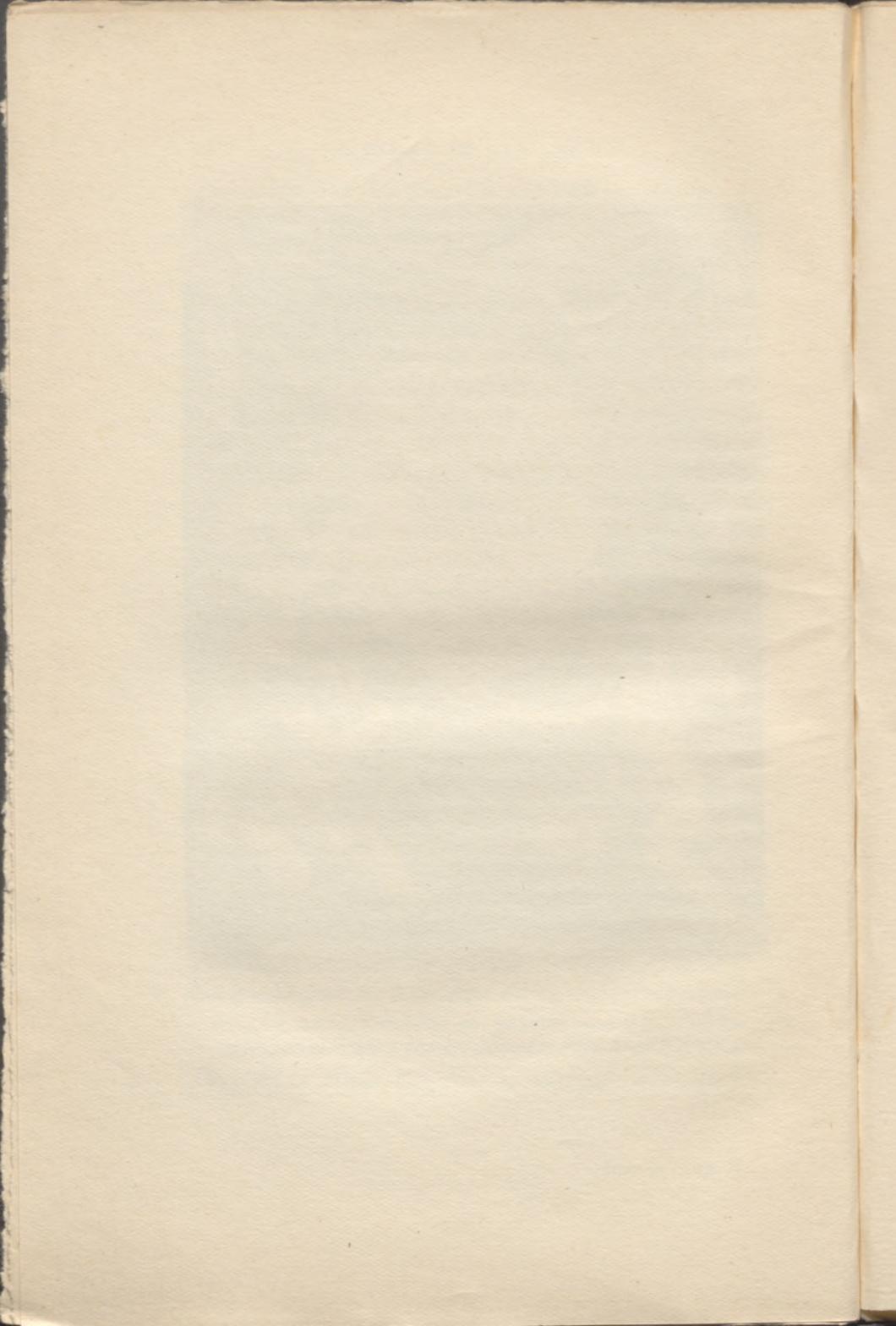
Considéré, recherché, comme l'écrit Loret, « par les gens de bien et d'honneur », il a été longtemps heureux. Il a été heureux jusqu'à son mariage, auquel il s'est décidé trop tard.

Il avait eu de brillantes élèves, par exemple cette M^{me} Maréchal qui avait pour son maître une passion dont sourit Somaize. M^{lle} Girault les avait toutes dépassées : elle le suppléait quelquefois dans son enseignement et surprenait par son savoir « les plus galants esprits du siècle ». Lesclache était trop fier d'elle : l'admiration l'a conduit à l'amour, et il a fini par l'épouser. A la date du 15 novembre 1665, Subligny annonce dans sa gazette que « l'Aristote français » se décide à prendre femme, après tant d'années de célibat. Et quelle est celle qu'il a choisie ?



TITRE GRAVÉ D'UN MANUEL MONDAIN DE PHILOSOPHIE

F. xvii. — xiii



C'est Mademoiselle Girault,
 Cette fille si singulière,
 Qui, ci-devant son écolière,
 Parlait en public comme lui,
 Si bien qu'on peut dire aujourd'hui
 Qu'il l'avait faite à son image
 Tout exprès pour ce mariage.

Le philosophe avait alors près de soixante-cinq ans : il ne donnait pas à ses élèves une leçon de sagesse. C'est à partir de ce moment qu'ont commencé ses infortunes. La jeune femme, qui parlait si bien en public, ne s'entend guère à gouverner un ménage ; elle est dépensière, Lesclache a passé l'âge où un mari se défend : il voit se dissiper en quelques mois un bien laborieusement amassé. Il se hâte de reprendre ses cours, mais il vieillit, la clientèle s'en va ; il tâche de s'en créer une autre à Lyon, puis à Grenoble : il revient à Lyon pour y mourir, à soixante-onze ans.

Nous connaissons beaucoup moins bien Isnard, Vaffart ou Saint-Ange, qui ont fait alors le même métier, mettant comme lui à la portée « de tous les bons esprits de l'un et l'autre sexe » les systèmes des philosophes. Ils semblent avoir été, comparés à lui, d'assez petits personnages.

*
 * *

Hâtons-nous d'ajouter qu'à côté de cet enseignement assez élémentaire, il y a eu, à la même époque, un enseignement qu'on pourrait appeler supérieur, réservé à l'élite intellectuelle.

Chacun de ceux qui le représentent a son originalité bien marquée.

M. de Launay, par exemple, conseiller du Roi et historiographe de France, étudie, depuis 1656, dans ses « Conférences académiques », tantôt la science politique et l'histoire contemporaine, tantôt les principales questions de la philosophie : il combat Aristote et les opinions cartésiennes et se rallie, avec quelques restrictions, aux principes de Gassendi. Il s'adresse à un auditoire choisi, dans lequel on remarque « des princes et des seigneurs français et étrangers, des évêques, des abbés et plusieurs dames de la cour ».

En 1666, M. de Fontenay, savant et philosophe, a commencé à parler, tous les samedis, chez lui, rue Christine, sur les plus belles matières de la physique et de la chimie, « sans prendre autre parti que celui de la raison, appuyée sur l'expérience et la démonstration ».

Les leçons de Jacques Rohault sont justement célèbres. Comme Descartes, son maître, il a touché à toutes les sciences. Après avoir été professeur de mathématiques, il s'est consacré spécialement à la physique et il l'a enseignée en public, tous les mercredis, pendant dix ou douze ans.

En dehors de ses mérites scientifiques, il avait une clarté d'exposition très remarquable. Clerselier a parlé avec admiration de ses conférences, « où se trouvaient des personnes de toutes sortes de qualités et de conditions, de tout âge et de tout sexe ». Des ecclésiastiques, de jeunes savants, beaucoup d'étrangers y venaient régulièrement ; on a dû y voir quelquefois le prince de Condé qui avait pour Rohault

une singulière estime; les dames n'étaient pas les moins assidues: tous les sièges des premiers rangs leur étaient réservés.

Au cours de l'année, le maître passait en revue les questions qui pouvaient être expliquées à un auditoire si nombreux: la lumière, les couleurs, l'arc-en-ciel, les lunettes, le flux et le reflux de la mer, la question du vide et la pesanteur de l'air... « A l'entendre parler là-dessus, écrit Clerselier, vous eussiez dit qu'il était de concert avec la Nature et qu'elle prenait plaisir à lui découvrir ses secrets. » La leçon achevée, il faisait les plus belles expériences du monde « avec quantité de tubes de verre, de fioles, de vif-argent » et il les réussissait à merveille, étant remarquablement adroit de ses mains et capable de construire les mécaniques les plus ingénieuses. « La dispute était ensuite ouverte à tout le monde et il répondait toujours à ce qu'on lui avait objecté avec la même netteté et la même justesse. »

Il paraît que la leçon sur l'aimant attirait plus particulièrement le public: le jour qu'il devait en parler, « il accourait tant de monde que non seulement la salle où il faisait ses expériences, mais toute la maison n'était pas capable de le contenir ».

Ajoutons que plusieurs de ses ouvrages, particulièrement son *Traité de physique*, ont été pendant longtemps les manuels élégants et nets qui ont ouvert l'accès des sciences même aux gens du monde les moins préparés.

Lorsque J. Rohault, pour des raisons de santé, est obligé d'interrompre ses cours, c'est son élève Régis qui le remplace. Il est aussi bien accueilli dans

la capitale qu'il l'avait été à Toulouse et à Montpellier : nombre de dames se pressent autour de sa chaire, quoiqu'il ne fasse rien pour les attirer.

A peu près à la même date, Lémery arrive, lui aussi, de Montpellier. C'est la chimie qu'il enseigne et il l'enseigne en français. Les cours publics qu'il donne rue Galande sont suivis par de grands personnages comme le grand Condé, par des philosophes comme Bernier, le voyageur. Fontenelle raconte que « les dames mêmes, entraînées par la mode, ont eu l'audace de venir se montrer à des assemblées si savantes ». « Son laboratoire, dit-il encore, était moins une chambre qu'une cave et presque un antre magique éclairé de la seule lueur des fourneaux ; cependant l'affluence était si grande qu'à peine avait-il de la place pour ses opérations. » Il restera à Paris jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes, qui l'obligera à se réfugier en Angleterre. Son *Traité de chimie*, dégagé de ce qu'on appelait « les duretés de l'École », s'est vendu, paraît-il, « comme un ouvrage de galanterie ou de satire ».

Plus tard, Joseph Sauveur, le physicien, autre élève de Rohault, réussira aussi brillamment. M^{me} de la Sablière sera sa plus chaude protectrice, nous le savons par Boileau, qui a reproché à cette dame d'avoir de telles amitiés. Une théorie mathématique des jeux de hasard, demandée par le marquis de Dangeau, arrivera fort à propos, à un moment de passion furieuse pour le jeu, et achèvera d'établir sa réputation à la cour.

Plus tard aussi, vers 1679, Duverney, professeur au Jardin du Roi, attirera la belle société par la

facilité merveilleuse et l'éclat de sa parole ; il mettra l'anatomie à la mode parmi les dames et les personnes de qualité.

C'est par l'effort, trop peu connu, de ces maîtres presque tous remarquables qu'un certain nombre de femmes intelligentes ont été initiées alors à une culture philosophique et scientifique qui avait été jusque-là tout à fait exceptionnelle dans la haute société.

Le progrès s'accentuera beaucoup dans la suite : mais l'impulsion était donnée, bien avant les charmants *Entretiens sur la Pluralité des mondes*, qui n'ont pas créé ce mouvement, qui n'en marquent qu'une étape.

CHAPITRE VIII

Les femmes savantes de ce temps et les apologies de la science des dames.

LE résultat de tant de leçons qui ont ouvert progressivement aux esprits curieux des horizons de plus en plus étendus, c'est qu'il y a eu, dès le commencement du règne de Louis XIV, des femmes que l'on a pu appeler « savantes ».

C'est un titre qu'alors on recherche et dont les complimenteurs distribuent généreusement les brevets. Dès 1663, dans un dialogue versifié qu'il intitule *le Cercle des Femmes Savantes*, J. de la Forge en compte une bonne centaine et, après les avoir célébrées poétiquement sous des noms à l'antique, il a soin de donner leurs vrais noms dans une « Clef » où il renforce encore ses louanges. En 1668, Marguerite Buffet, professeur de belles-lettres, en cite à peu près autant dans les *Éloges des illustres savantes* qu'elle fait imprimer à la suite de ses *Nouvelles Observations sur la langue française*. Ménage se donnera le plaisir de compléter la liste à la fin de son commentaire en italien d'un sonnet de Pétrarque.

Il est évident que les uns et les autres y mettent beaucoup de complaisance. De la Forge tient à s'assurer des protectrices, M^{lle} Buffet à faire plaisir à ses anciennes élèves, qui recommanderont de meilleur cœur ses leçons; Ménage n'est pas fâché de témoi-

gner à ses amies du grand monde une bienveillance qu'il n'avait jamais réservée à ses confrères. Pour être véritablement « savante », il ne suffit pas sans doute de « favoriser les auteurs », comme la duchesse de Bellegarde, ou de lire, comme telle autre, tous les beaux livres, ou d'être, comme la maréchale de la Mothe, « gouvernante de Monseigneur le Dauphin ».

Ne tenons donc aucun compte des hommages visiblement intéressés ; admettons encore que des juges indulgents aient pu être dupes des apparences ; il reste encore un groupe important de personnes distinguées qui ont su trouver le temps de s'instruire et qui ont fait honneur à leurs maîtres.

Il serait vain d'énumérer des noms, pour la plupart assez beaux, mais qui ne nous représentent plus grand chose. Il suffira de voir dans quelles directions les dames ont progressé et de rappeler les principaux titres de celles qui se sont le plus imposées à l'attention.

Beaucoup d'entre elles, comme dans la génération précédente, se laissent porter par leur goût naturel vers la culture littéraire, qu'elles veulent seulement plus riche et plus relevée.

La plupart savent l'espagnol. Presque toutes lisent et parlent l'italien. Est-ce, comme le suggère un petit livre anonyme, *l'École des Filles*, parce que cette langue « est fort propre à exprimer une passion amoureuse » ? est-ce simplement affaire de mode ? En tout cas on leur reproche de semer sans cesse des mots italiens dans leurs lettres comme dans leur conversation.

Connaître assez bien le latin pour lire dans le texte les anciens auteurs, c'est déjà sortir de l'ordinaire. C'est le cas de M^{lle} de la Vigne et de M^{lle} Dupré, en qui nous rencontrerons encore d'autres mérites. Fléchier adresse des vers latins de sa composition à M^{lle} de la Vigne. Très liée avec le P. Rapin, excellent latiniste, M^{lle} Dupré a lu dans leur langue Quinte-Curce, Cicéron et Ovide, elle a même appris un peu de grec. M^{me} Cramoisy, femme du célèbre imprimeur, est capable d'écrire des lettres dans le latin le plus pur. La duchesse de Bouillon possède ses classiques : lorsque François de Harlay de Champvallon passe de l'archevêché de Rouen à celui de Paris, elle va le complimenter, à la tête des dames de la cour : « *Formosi pecoris custos* », dit-il en les regardant ; « *Formosior ipse*, Monseigneur », répond la duchesse.

Pour la blonde M^{me} de Montbel, celle qui a aimé si tendrement le chevalier de Lignièrès, elle n'a peut-être connu les poètes de Rome que par les traductions de son parent l'abbé de Marolles, mais dans l'éloge en vers qu'elle a fait de lui elle parle en excellents termes de tous ceux qu'il a fait passer dans notre langue : elle expose assez exactement la théorie de Lucrèce sur la formation du monde, elle apprécie Perse, Catulle ou Properce en personne qui semble les avoir pratiqués.

Peu d'instructions ont été aussi solides que celle de M^{me} de La Fayette. Elle a été autrefois l'élève préférée de Ménage, tout le long de son existence elle est restée en relations suivies avec lui : ils s'écrivaient quand ils ne pouvaient se voir ; il lui a beaucoup appris et il aurait voulu lui apprendre davantage,

tout ce qu'il savait et ce n'était pas peu. Pierre-Daniel Huet, ce travailleur infatigable, Segrais encore ont été pour elle des amis très intimes : pendant longtemps, jusqu'à sa liaison avec La Rochefoucauld, ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour orienter dans le même sens que la leur sa vie intellectuelle. Nous voyons par sa correspondance qu'elle s'est appliquée pendant des années à étudier de près les textes latins, non pas en amateur, mais le dictionnaire en main, en élève pleine de zèle. Segrais raconte qu'elle a trouvé, un jour, avec son bon sens naturel, l'explication d'un passage difficile de Virgile ou d'Horace sur le sens duquel Ménage et le P. Rapin ne s'entendaient pas. Au cours d'une promenade en carrosse, le grand savant Huygens s'étant avisé, en guise de galanterie, de lui poser une question de métrique latine, a admiré la rapidité et la justesse de sa réponse. Il nous plaît de voir se mettre modestement à l'école des anciens maîtres de la raison et du goût celle qui écrira bientôt *la Princesse de Clèves*.

M^{me} de Sévigné a su moins de latin que sa grande amie, quoi qu'elle ait été, elle aussi, l'élève de Ménage et, par surcroît, de Chapelain. Mais, en plus de l'espagnol, elle a appris assez bien l'italien pour pouvoir écrire en cette langue une charmante lettre à la marquise d'Uxelles, et surtout elle a acquis une largeur et une qualité de culture admirables pour ce temps et qui ne le seraient pas moins dans le nôtre. Toujours en action, elle sait tirer profit du moindre loisir. Elle lit partout ; aux Rochers surtout, elle passe des journées avec ses livres. Tout lui est bon, car, comme elle dit, « tout est sain aux sains ». Elle a gardé de

sa jeunesse le goût des romans et des pièces de théâtre ; mais cela n'est que pour le divertissement : il lui faut une pâture plus solide.

Elle sent la beauté de Virgile. Elle revient souvent aux grandes œuvres étrangères : au *Don Quichotte*, à *la Jérusalem Délivrée* et au *Roland Furieux* qu'elle lit et qu'elle cite dans leur texte original. Elle aime l'histoire qui « fait la subsistance de tout le monde » : elle admire Tacite, à cause de « la majesté du sujet » ; le P. Maimbourg ne l'a pas rebutée, malgré « son chien de style », ni Guichardin, quoiqu'il soit long ; Davila lui paraît « beau en italien ». Elle fait ses délices des moralistes, du vieux Plutarque comme de Nicole. Elle ne perd rien des sermons des grands prédicateurs. Elle se nourrit des ouvrages de controverse, des traités les plus sévères des théologiens, des *Lettres Provinciales*, « chose entièrement divine pour le sérieux et pour la parfaite plaisanterie ». Elle a l'esprit si net et si bien fait que jamais elle ne se noie dans ces lectures dispersées : elle juge, elle retient et elle classe dans son souvenir.

Elle ne se contenterait pas d'avoir « des clartés de tout ». Quand le sujet en vaut la peine, il lui plaît de l'approfondir, d'y entrer davantage, comme elle dit. Elle reprend jusqu'à trois fois les passages qui l'ont charmée ; personne n'a mieux parlé qu'elle du plaisir qu'il y a à relire, à « faire honneur à ce qui est bon ». Quel exemple pour ceux et celles qui ont eu le privilège de pénétrer dans son intimité et de la connaître par sa conversation comme nous la connaissons par ses lettres, quel exemple de ce qu'un commerce assidu avec les livres peut ajouter à une belle

intelligence féminine sans lui rien faire perdre de sa spontanéité et de sa bonne grâce naturelle!

Ces dames très instruites représentent, et presque toutes de la façon la plus discrète, le développement intellectuel qu'une femme ayant le goût des lettres pouvait réaliser à cette date sans manquer aux devoirs et sans renoncer aux agréments ordinaires de la vie domestique et de la vie de société. Celles qui vont au delà sont rares et un peu à part. On admire le courage de Gabrielle de Rochechouart, abbesse de Fontevrault, qui a entrepris, dit-on, de traduire Homère ; on s'incline devant la science précoce de M^{lle} Le Fèvre, fille de savant, qui, marchant sur les traces de son père, connaît déjà toutes les finesses de la langue grecque, que le duc de Montausier voudra bientôt employer à la préparation des éditions d'auteurs latins *ad usum Delphini* (c'est elle qui sera plus tard célèbre sous le nom de M^{me} Dacier). Mais on s'étonne de voir M^{lle} Le Vieux, sans autre raison que l'envie de se singulariser, réunir chez elle un groupe de juristes et de philologues et intervenir dans les débats d'un Doujat, d'un Patru, d'un Perrot d'Ablancourt. Présentement l'érudition n'est guère en faveur parmi les dames. L'antiquité ne les attire guère, et elles redoutent par-dessus tout l'air pédant qui leur semble attaché aux études qui s'y rapportent.

Elles vont instinctivement vers la nouveauté. Ce sont les sciences qui sont à la mode, nous l'avons vu, et surtout la philosophie. Pour les enseigner, nous l'avons vu aussi, les maîtres n'ont pas manqué. Il n'est donc pas surprenant que parmi les femmes

qui passent pour savantes il y ait plus de scientifiques que de littéraires.

A l'imitation de M^{me} de Galland pour qui Euclide n'a pas de mystère, M^{me} de Guedreville, M^{lle} Petit, M^{me} du Buisson se sont fort avancées dans les mathématiques. La comtesse du Plessis a appris « ce qu'il y a de plus beau dans les sciences les plus élevées ». Nous voyons dans la Galerie de portraits de M^{lle} de Montpensier que la marquise de R*** (probablement la marquise de Richelieu) a ambitionné « la connaissance des plus hautes sciences ». Dans sa retraite du faubourg Saint-Jacques, juxte Port-Royal, M^{me} de Sablé soumet à sa compagnie ordinaire des questions scientifiques : le marquis de Sourdis y donne, un jour, communication d'un mémoire où il explique « pourquoi l'eau monte dans les petits tuyaux ». Malade imaginaire, et sans cesse attentive aux plus légers troubles de sa santé, à force d'interroger Valant et Cureau de la Chambre, qui la soignent, elle fait avec eux tout le tour de la médecine.

Dans l'hospitalière maison où elle accueillera bientôt La Fontaine, M^{me} de la Sablière préside déjà un véritable cercle de savants : à côté d'Herbelot, l'orientaliste, de Bernier, le grand voyageur, elle reçoit Roberval, Cassini, des médecins ; elle recevra bientôt Sauveur. Elle maniera l'astrolabe, s'il en faut croire Boileau ; elle ne manquera pas d'assister aux expériences de physique de Dalancé, aux dissections de Duverney, l'anatomiste :

Rien n'échappe aux regards de notre curieuse,
dit encore le satirique. Nous la félicitons, pour notre

part, d'avoir si bien occupé ses loisirs. Rien ne nous paraît plus intéressant que de rencontrer, trente ans à peine après le moment le plus glorieux de l'hôtel de Rambouillet, une réunion si différente, où se fait un échange incessant de connaissances et d'idées, où toutes les théories s'affrontent, où des gens de grande valeur expliquent leurs travaux et leurs découvertes sur la terre ou dans le ciel, où un homme comme Bernier peut aussi bien renseigner l'assistance sur la religion et les mœurs de l'Égypte, de la Syrie ou de l'empire du Grand Mogol que sur les parties les plus subtiles du système de Gassendi, où l'on découvre tous les jours quelques aspects du vaste monde. Cela annonce déjà certains salons du XVIII^e siècle.

Cette société est en majorité gassendiste ; M^{me} de la Sablière l'a été aussi, très vraisemblablement, jusqu'à sa conversion. On peut inscrire dans le même groupe cette charmante M^{me} Deshoulières, qu'on regrette tant de rencontrer parmi les ennemis de Racine, si gracieuse, si animée, avec des accès d'une douce mélancolie qui n'était pas ennemie des plaisirs. Elle a été l'élève préférée de Jean de Hénault, esprit très libre, qui lui a enseigné à la fois la philosophie et l'art des vers : c'est sous son influence sans doute qu'après s'être attachée quelque temps aux idées cartésiennes, elle a penché décidément du côté de Gassendi : on pourra retrouver plus tard dans ses vers les plus émouvants et les plus forts un écho de ce qu'on appelait alors « la philosophie naturelle ».

Ce sont là des exceptions : le grand maître qui attire et qui retient, c'est Descartes. Il domine tout le siècle. Presque tous ceux qui sont capables de

l'aborder, les femmes aussi bien que les hommes, sont séduits par cette philosophie

Subtile, engageante et hardie.

« On l'appelle nouvelle », ajoute La Fontaine. C'est justement cette nouveauté qui plaît aux dames, à celles du moins qu'un effort intellectuel ne rebute pas. Elles admirent Descartes, non seulement parce qu'il est le philosophe de la raison, mais parce qu'il rejette bien loin le préjugé de l'Antiquité, parce qu'il est le plus grand parmi les modernes.

Lorsqu'on parle de cartésiennes, c'est toujours le nom de M^{me} de Grignan qui se présente d'abord. On ne peut douter qu'elle l'ait été quand on a lu les lettres de sa mère.

Son maître avait été le bon abbé de la Mousse, docteur en théologie, qui n'était pas peu fier, disait M^{me} de Sévigné, « d'avoir fait une si merveilleuse écolière ». Elle est toujours restée la disciple la plus ardente, la plus fidèle du philosophe. Lorsque les théories de Descartes seront condamnées par l'Église, son zèle sera encore accru par la persécution : « Il arrive, écrira-t-elle, des révolutions dans les opinions comme dans les modes, et j'espère que les siennes triompheront un jour et couronneront ma persévérance. » Sa passion pour Descartes est telle qu'elle l'appelle « son père ». M^{me} de Sévigné la plaisante souvent là-dessus, mais, parce qu'elle ne songe qu'à lui plaire, elle l'entretient sans cesse de l'objet de son culte, des hommages qu'on lui rend, des discussions qui s'engagent à son sujet, chez elle ou ailleurs, au château des Rochers comme à Paris : elle est sûre que

cela sera aussi bien accueilli à Grignan que les plus grandes nouvelles de la cour.

Pour l'amour de sa fille, elle voudrait être cartésienne, elle aussi. Elle commence, un beau jour, à lire le *Traité des Passions*. Corbinelli et La Mousse ont entrepris « de la rendre capable d'entendre ce qu'ils disent » : « J'en serai ravie, ajoute-t-elle, afin de n'être point comme une sottte bête, quand ils vous tiendront ici. Je leur dis que je veux apprendre cette science comme l'homme, non pas pour jouer, mais pour voir jouer. » D'ailleurs elle en sait déjà plus qu'elle ne dit : elle connaît la théorie des bêtes-machines et elle la repousse avec indignation parce qu'elle ferait trop de tort à sa petite chienne Marphyse ; on a souvent rappelé le passage où elle plaisante sur les couleurs qui pour les cartésiens étaient dans l'âme, au lieu d'appartenir aux objets : « Enfin, après avoir bien tourné, votre âme est verte. » Elle n'ignore pas la question des « petits esprits » ni celle des idées innées. À Vichy, elle recommandera à son médecin, galant homme et point charlatan, d'étudier la doctrine de Descartes. C'est peut-être sur son conseil que plusieurs de ses amies, M^{me} de Coulanges, M^{me} de Vins, par exemple, se décideront à leur tour à « se mettre en train sur cette philosophie ».

Nous accorderons difficilement à Marguerite Buffet que M^{me} de Bonnevault est « le plus bel esprit qui ait jamais cultivé la philosophie » ; reconnaissons du moins qu'elle l'a sérieusement étudiée et qu'elle est capable d'en parler raisonnablement : c'est tout ce que veut dire, au fond, l'éloge hyperbolique de cette demoiselle : « Lorsqu'il s'est fait des

conférences chez elle des plus savants hommes de France, cette docte philosophe paraissait comme un flambeau pour leur donner des lumières. » Au nom de cette M^{me} de Bonnevault Jean de la Forge joint ceux de M^{me} de Guedreville, de M^{me} d'Outresale, de M^{me} d'HommeCour : « Ces quatre savantes, dit-il, s'appliquent fort à la philosophie et particulièrement à celle de Descartes. » Dans le salon de M^{me} de Sablé on examine et on discute les principaux points de la physique et de la métaphysique cartésiennes.

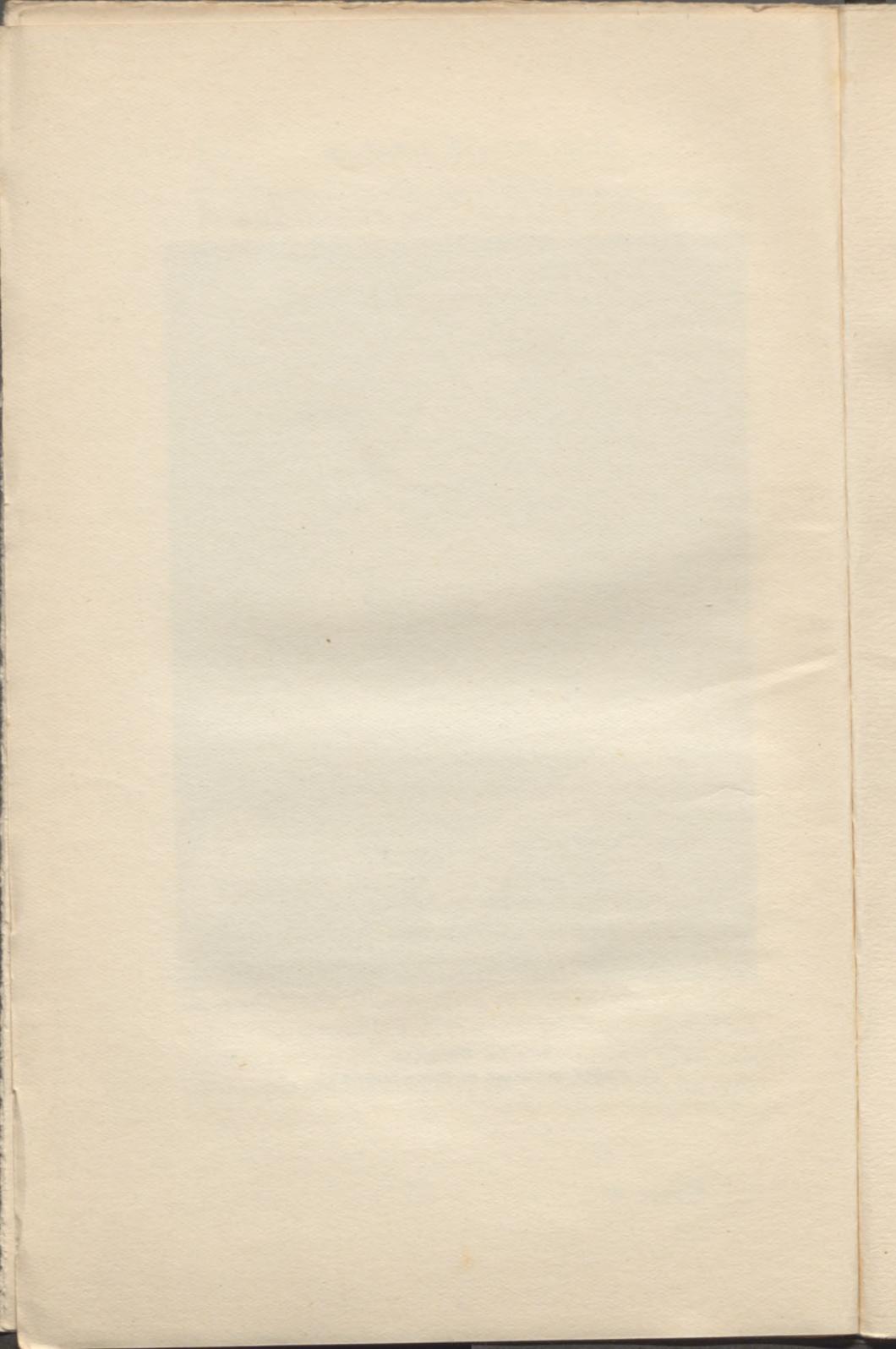
M^{lle} de la Vigne, si jolie, d'une beauté si émouvante, si fêtée, si vantée en prose et en vers, si connue dans le monde qu'un moine espagnol, docteur de Salamanque, en arrivant à Paris, a demandé à lui être présenté, elle n'est pas seulement bonne latiniste, elle est aussi excellente cartésienne : elle est du reste la meilleure amie de cette M^{lle} Descartes, nièce du philosophe, dont M^{me} de Sévigné parle si souvent, à qui son illustre parenté a conféré tant de prestige dans la société parisienne de ce temps. C'est elle que M^{lle} Descartes choisit pour rédiger un exposé, intelligible à tous, de la doctrine de son oncle et, pour l'y décider, dans une pièce de vers qui a fait du bruit, elle la fait inviter par l'Ombre même du grand homme à combattre l'ignorance obstinée des sectateurs attardés d'Aristote. M^{lle} de la Vigne se déclare d'ailleurs incapable d'entreprendre une telle tâche : elle décline la proposition modestement.

M^{lle} Marie Dupré, nièce de Desmarests de Saint-Sorlin, ressemble à M^{me} de Grignan par plus d'un trait : comme elle, elle est sérieuse, un peu fière, raisonnable par-dessus tout ; elle est, elle aussi, un type



Cliché Giraudon

M^{me} DE GRIGNAN
d'après un tableau de Pierre MIGNARD



distingué d'intellectuelle. Elle a toujours pris soin de se garder de l'amour ; elle écrit à Bussy : « Ce qui m'aide à me préserver de ses pattes, c'est l'exemple de tous ceux et celles à qui il fait faire tant de sottises. A sa place, j'ai rempli mon cœur d'amitié. » Sa sagesse a un fond philosophique : on l'appelle « la cartésienne », tant elle est nourrie des livres du maître, prête à le défendre en toute occasion.

Après les avocats Clerselier et Géraud de Cordemoy, après Rohault et Régis, Malebranche achèvera de répandre le cartésianisme, même parmi les dames. C'est une femme, M^{lle} de Wailly, qui présidera chez lui un petit cercle philosophique. Le P. Daniel, dans son *Voyage du monde de Descartes*, se moquera discrètement de cet engouement des dames pour la haute spéculation : c'est une mode, dit-il, qui passera.

Francisque Boullier a noté que les Femmes Savantes de Molière « dissertent sur les tourbillons, sur la substance étendue et sur la substance pensante ; elles traitent le corps de guenille, en dérision de ce spiritualisme outré que les Gassendistes attribuaient à Descartes ». « En un mot, conclut-il, les Femmes Savantes sont évidemment des cartésiennes. »

La plupart des dames que je viens de citer sortent évidemment de l'ordinaire, — et c'est pour cela que leurs noms sont arrivés jusqu'à nous. Mais ces beaux exemples sont devenus cependant moins exceptionnels qu'à l'époque assez voisine où ils semblaient aussi rares, au dire d'un satirique, « que les cabanes

du Canada, qui sont marquées sur la carte comme par prodige et par rareté ». Il est bien certain qu'un progrès assez général s'est fait en très peu d'années. Lorsqu'en 1674, Poulain de la Barre publie dans son livre de *l'Éducation des Dames* un programme d'instruction féminine, il ne croit pas trop dépasser la mesure en y inscrivant, avec la *Physique* de Rohault et la *Logique* de Port-Royal, quatre traités de Descartes, dont le *Discours de la méthode* et les *Méditations*, et « l'abrégé de philosophie de Gassendi ou de l'Esclache ».

*
* *

Un certain changement s'est fait aussi dans l'opinion.

Si l'ancienne polémique avait repris, c'eût été assurément dans des formes plus douces : mais elle s'est interrompue, pour le moment. Plus de pamphlets contre le sexe féminin, plus de démonstration outragante de son infériorité ; à peine quelques réimpressions d'anciens libelles et de vieilles facéties, mal imprimées, sur mauvais papier, pour la clientèle populaire.

Ce qu'on appelle l'esprit gaulois n'est pas mort (on en retrouve plus d'une trace dans les *Contes*, et même dans les *Fables* de La Fontaine) : mais ces malices ne semblent pas partir d'un sentiment bien sincère et elles sont maintenant inoffensives. Les célibataires endurcis et les bourgeois railleurs se contentent de ressasser quelque conte de fabliau, quelque antique invention plus ou moins rafraîchie,

comme celle-ci que rapporte Tallemant : « Un homme qui fut en prison parce qu'il avait quatre femmes, interrogé à la Tournelle pourquoi il en avait tant épousé, répondit naïvement qu'il avait voulu voir s'il en trouverait une bonne ; que la première ne valait rien du tout, la seconde guère mieux, la troisième n'était pas si méchante, la quatrième un peu meilleure que la précédente, et qu'il espérait enfin rencontrer ce qu'il cherchait. On trouva qu'il disait cela si bonnement qu'on se contenta de l'envoyer aux galères, pour punition de la folle entreprise qu'il avait faite. »

Aucune protestation publique contre les conquêtes intellectuelles du sexe : *les Femmes Savantes* de Molière seront la première — et la seule pendant longtemps. Les panégyristes ont donc beau jeu, puisqu'il n'y a pas de contradicteurs.

J'ai déjà mentionné *le Cercle des femmes savantes* de Jean de la Forge et les *Éloges des illustres savantes* de Marguerite Buffet.

En 1662, a paru, à Lyon, sous le pseudonyme de Cléante, une *Apologie de la science des Dames* qui répond mieux encore aux préoccupations actuelles. Ce Cléante nous apparaît comme un personnage assez original, intéressant surtout par le contraste qu'il offre d'une raison solide et du goût le moins sûr.

Il est probablement lyonnais (c'est à Lyon qu'a été imprimé son livre), en tout cas provincial et fortement teinté de cette préciosité plus accentuée qui s'est attardée dans les provinces. Lorsque l'idée lui vient d'orner sa matière, il a une légèreté dans la

galanterie et une élégance dans le badinage qui rappellent d'assez près le marquis de Mascarille. Pourquoi, dit-il quelque part, les femmes ne réussiraient-elles pas dans l'éloquence ? « Ce parler gracieux de lis et de roses que la nature a semé sur leur visage vous persuade qu'elles ont naturellement toutes les fleurs de rhétorique. »

En dehors de ces accès, il écrit assez simplement et parfois avec une certaine fermeté, il voit juste, il a le sens de l'équité et de la mesure.

« La science est maintenant la maîtresse du monde. » Pourquoi en interdire l'accès à la femme ? Les hommes n'ont pas sur elle « un droit de souveraineté » et il n'appartient qu'aux souverains de donner ou de refuser des privilèges. « La curiosité qu'on blâme quelquefois avec trop de chaleur en ce sexe, qu'est-elle autre chose qu'un mouvement d'apprendre tout ? »

Lorsque Dieu a destiné la femme « à charmer la solitude de l'homme par son entretien », a-t-il voulu « lui destiner une compagne ignorante et stupide » ? Une instruction solide peut être l'ornement de la vie la moins retirée.

Cléante approuve les femmes philosophes ; il admet aussi pour elles l'étude de l'astronomie : y a-t-il plaisir plus innocent que « de se promener des yeux et de l'esprit parmi ces régions éclatantes » ? Il recommande la géographie qui semble avoir « été inventée principalement pour un sexe qui ne peut voyager sans péril ». « Cette ingénieuse façon de voir le monde tire les femmes de leur oisiveté pour les divertir, et il n'est point d'homme d'esprit qui n'aimât mieux

les surprendre avec les cartes des quatre parties du monde entre leurs mains, qu'avec celles des quatre rois. »

« Ma chère, dirait Magdelon, c'est le caractère enjoué! »

La conclusion est tout à fait raisonnable et Molière pourrait l'accepter. Les dames doivent s'instruire; elles ont intérêt à s'instruire: il est plus honorable pour elles « de cultiver leur esprit que leur beauté ». Si savantes qu'elles deviennent, elles devront avant tout se garder « de faire parade de leur savoir »: « J'excuserais encore plutôt une femme qui tirerait vanité de sa coiffure ou de son bel habit que de la science. » (Ce serait assez l'avis de Clitandre.) « Il ne faut pas qu'elles s'adonnent à la lecture si fort qu'elles oublient la couture. » (Le bon Chrysale applaudirait.)

A quelques pages de *l'Académie familière des filles*, publiée en 1665 par François Colletet, il faut joindre le traité que Jacqueline Guillaume a fait imprimer, la même année, sous un titre flatteur et magnifique: *Les Dames Illustres*. Il déborde de conviction généreuse.

Toute la première partie est d'un autre âge. L'ardente demoiselle ose encore répéter, à cette date, que les femmes sont dignes de tous les respects parce que ce qu'il y a de plus beau sur la terre porte des noms féminins: les perles, la vie, la santé, la science, la joie, la musique et la paix. Voici encore une observation qui a son prix: « Il est remarqué dans la *Genèse* que Dieu, ayant créé l'homme, ne dit rien, mais qu'ayant créé la femme il dit: « Voilà qui est bien », pour

nous apprendre que dès le premier moment de sa création elle fut agréable à son Créateur. Ne vous en étonnez pas, ce divin ouvrier la forma pour être les délices mêmes du Paradis Terrestre, voulant se tirer lui-même en petit volume, après s'être tiré en grand dans le reste de l'Univers. »

Mais ce ne sont là que préliminaires. L'objet principal de Jacqueline Guillaume est de confondre « les ennemis de la science des dames », ceux qui prétendent « qu'elles n'apprennent pas pour savoir ou pour bien faire, mais seulement pour se faire admirer » ou encore que trop de savoir risquerait d'ébranler leur vertu. Après avoir fait justice de ces erreurs et de ces calomnies, elle montre par cent exemples pris dans tous les pays et dans tous les siècles, depuis la grecque Léontium jusqu'à M^{lle} de Schurman, que son sexe est parfaitement capable de s'élever au plus haut degré du savoir. Rien qu'en France, et à ce moment, que de beaux modèles s'offrent aux demoiselles et aux dames désireuses de courir à leur tour cette noble carrière, à commencer par M^{lle} de Scudéry, dont les ouvrages sont encore si recherchés que « son libraire a taxé à demi-pistole pour lire seulement une de ses histoires » !

Voici enfin pour les femmes un encouragement autrement fort : il vient d'un homme dont l'autorité est alors très grande, de Louis de Lesclache, le plus réputé des maîtres de philosophie.

En 1667, il clôt la série de ses manuels par un traité où il fait valoir la science qu'il enseigne et l'intelligence des dames qui recherchent ses leçons. Il se peut bien qu'il ait songé d'abord à se faire un

peu de réclame (justement, à cette date, sa clientèle diminuait) : mais les intérêts de la culture féminine se confondent ici avec les siens et sur le sujet qu'il a choisi, *les Avantages que les femmes peuvent recevoir de la philosophie et principalement de la morale*, il dit sérieusement, simplement, à peu près tout ce qu'il y avait à dire. Ce petit livre a pu fortifier plus d'une vocation hésitante.

Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant, c'est que, non content de recommander aux dames la doctrine salutaire qu'il dispense, il s'applique aussi, par un adroit calcul, à désarmer la résistance des maris.

Le passage est curieux, et notre philosophe a fait effort pour l'animer.

Il met en scène un ménage assez désuni, où risquent de s'aggraver les dissensions domestiques. La dame est curieuse de sciences ; mais elle n'a ni bon sens ni mesure et elle se laisse exploiter par toutes sortes de charlatans.

« Elle présidait d'ordinaire dans les assemblées où l'on faisait quelque expérience pour chercher du vide dans la nature » et pour cela elle remplissait de vif argent quelques tuyaux de verre¹. « Un petit laquais dit, un jour, à son maître qu'elle avait passé plus de la moitié de la nuit dans le grenier à regarder la lune avec de grandes lunettes². Son

1. *Femmes Savantes*, III, 2. PHILAMINTE :

Découvrir la nature en mille expériences.

2. *F. Sav.*, II, 7. CHRYSALE :

M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens...

extravagance était si grande qu'elle s'imaginait que la lune était habitée¹, car elle avait dit dans une assemblée de curieux qu'elle donnerait deux mille écus à celui qui pourrait inventer de grandes lunettes pour découvrir de quelle façon les peuples de la lune étaient vêtus. »

Elle allait aussi chez « quelques chimistes, plus noirs que le charbon, plus noirs que des démons », sans collets, suant à entretenir leurs fourneaux, qui la poussaient à vendre ses pierreries pour les aider à chercher la pierre philosophale.

Enfin elle prétendait « faire profession de philosophie ».

Philosophie et sciences plus ou moins mystérieuses, le mari condamnait en bloc tout cela. « Il soutenait fortement que la philosophie attachait les femmes à des choses inutiles, qu'elle mettait plusieurs chimères dans leur esprit touchant les choses futures, qu'elle les portait à faire des dépenses qui pouvaient ruiner la maison, qu'elle faisait naître la vanité dans leur cœur, qu'elle les incitait à contredire toutes choses, qu'elle était la source du mépris qu'elles faisaient de leurs maris... »

C'est cet époux hostile à la science que Lesclache entreprend de chapitrer. Il l'oblige à faire les distinctions nécessaires, il lui démontre que la saine philosophie est utile si elle est enseignée comme il convient, nettoyée des idées chimériques ou des vains problèmes que l'on soulève dans certaines écoles,

1. *F. Sav.*, III, 2. PHILAMINTE :

Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

nettement séparée des recherches obscures et téméraires qui peuvent troubler la foi religieuse. L'attachement aux plus humbles devoirs, la modération des désirs, la modestie — et non pas l'orgueil — voilà le véritable fruit de ses leçons.

Le malentendu est à la fin dissipé. Le bonhomme s'adoucit, il se laisse convaincre : il est probable qu'il enverra sa femme aux conférences de Lesclache.

Ne trouve-t-on pas qu'il y a quelque rapport entre cette situation et celle des *Femmes Savantes*, entre les ambitions de Philaminte et celles de cette curieuse trop excitée, de qui l'on pourrait dire aussi :

Nulle science n'est pour elle trop profonde,

entre Chrysale et cet époux mécontent, qui voit sa maison désorganisée, ses économies menacées, qui se sent méprisé parce qu'il est trop enfoncé dans la matière ?

Lesclache était fort connu dans Paris ; peut-être Molière a-t-il feuilleté les premières pages de son livre. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit, en quoi que ce soit, son débiteur. Sa comédie est composée à peu près sur le même plan que les autres et suivant la même méthode ; le sujet était à la mode et la situation peu difficile à imaginer.

Ces divers ouvrages n'ont guère pu accroître le goût des femmes pour l'étude ni accélérer leurs progrès : ils les constatent seulement et les imposent davantage à l'attention.

Au moment où va paraître la pièce de Molière, les dames sont encore loin de la haute culture, mais elles en comprennent les avantages, elles y aspirent, elles tentent d'en approcher : c'est déjà beaucoup. Celles qu'on appelle — un peu trop tôt — des savantes ne forment encore qu'un groupe assez restreint ; mais on a les yeux sur elles et on n'est pas loin de les imiter.

Nous leur devons notre estime : elles ont dû faire quelque effort pour s'affranchir de la routine et combattre en elles « cet éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses » que La Bruyère attribue à leur sexe. Si quelques-unes ont été poussées par l'envie de se tirer de pair, on reconnaîtra que cette vanité était honorable, et plus distinguée que beaucoup d'autres. D'ailleurs cette vanité et la prétention qui pouvait l'accompagner étaient tout à fait exceptionnelles dans le vrai monde, toute velléité étant réprimée par la tradition de discrétion et de mesure qui est restée longtemps la règle essentielle de « l'honnête femme » comme de « l'honnête homme ».

CHAPITRE IX

La science des dames et les lois de la bienséance.

LA mesure dans le savoir et la modestie, les moralistes, même les plus libéraux, n'avaient guère cessé de les recommander aux femmes.

Montaigne leur accorde volontiers qu'elles n'ont pas dans la famille et dans la société la place qui leur est due : il estime qu'elles « n'ont pas tort du tout, quand elles refusent les règles de la vie qui sont introduites au monde, d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles ». Mais il se moque de celles qui affectent de rechercher les savants, qui croient se faire valoir en tenant de doctes propos.

Balzac est, on le sait, très disposé à accommoder ses opinions au caractère de la personne à qui il écrit. Comme M^{lle} de Gournay est ardente féministe, il fait semblant de l'être, pour la contenter : il lui parle de « cette erreur qui a vieilli dans l'esprit du peuple, qu'il faut qu'une femme ignore beaucoup de choses » ; il n'admet pas que « ce soit un péché à une femme d'entendre le langage que parlaient autrefois les vestales », c'est-à-dire de savoir le latin. Mais il change bien de ton lorsqu'il s'adresse à son confrère Chapelain, érudit plutôt austère en ce temps : « Il y a longtemps... que j'ai dit que je souffrirais plus volontiers une femme qui a de la barbe qu'une femme qui fait la savante. » A plusieurs reprises il félicite

sa grande amie M^{me} Desloges de ce qu'elle cache ses livres et ses papiers pour ne laisser voir que son canevas, sa soie et ses aiguilles ; lui ayant fait visite, il a été heureux de constater qu'« après avoir parlé des princes et de l'État, elle a soin de ses hôtes et voit ce qui se passe dans la cuisine ». Il apprécie les femmes intelligentes et instruites ; mais il leur applique strictement la théorie de « l'honnêteté » : se tenir à sa place, ne pas se faire remarquer, ne pas sortir de l'usage ; il est conservateur.

C'est bien aussi le sentiment de Chapelain. Cet homme que, sur la foi de Boileau, on se représente sous les traits d'un pédant, il redoute la pédanterie, « qui se trouve aussi bien, dit-il, parmi les femmes que parmi les hommes ». Ce qui l'enchantait dans la Chambre bleue, c'est qu'on n'y parlait point savamment, mais raisonnablement. Aux dames qui s'appliquent à leur correspondance il recommande le naturel et la simplicité : il loue la marquise de Flamarens, qui a été un peu son éco-lière, de ce que ses lettres semblent ne lui « donner pas de peine, ce qui est la dernière perfection des lettres ».

M^{lle} de Scudéry pense de même : sa théorie, très voisine de celle de Molière, est celle du juste milieu. Elle s'afflige, nous l'avons vu, de l'ignorance où trop de femmes encore se complaisent ; mais elle voudrait « qu'entre être ignorante ou savante, on prît un chemin entre ces deux extrémités, qui empêchât d'être incommode par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse ».

Cette vertueuse fille avait, au fond, beaucoup plus

de bon sens qu'on ne pourrait l'imaginer d'après ses inventions romanesques. Le programme d'éducation qu'elle s'était imposé dans sa jeunesse et qu'elle avait suivi à la campagne, sous la direction d'un oncle honnête homme, révèle en elle autant de modestie que de sens pratique. Nous savons par Conrart que tout en lisant beaucoup, tout en étudiant l'italien et l'espagnol, elle apprenait à jouer du luth, à peindre, à travailler de l'aiguille, même « les choses qui dépendent de l'agriculture, du jardinage, du ménage..., de la cuisine ; les causes et les effets des maladies, la composition d'une infinité de remèdes, de parfums, d'eaux de senteur... »

Ses grands succès ne lui ont jamais tourné la tête. Dans le *Grand Cyrus*, où elle s'est représentée, on s'en souvient, sous le nom de Sapho, elle répète qu'elle a mis tous ses soins « à demeurer dans la bienséance de son sexe ». Et pour mieux faire comprendre comment on peut, par fatuité maladroite, compromettre sa réputation et discréditer aux yeux du monde les avantages du savoir, elle esquisse, très probablement d'après nature, le portrait de la pédante insupportable qu'elle appelle Damophile :

Premièrement, elle avait toujours cinq ou six maîtres, dont le moins savant lui enseignait, je crois, l'astrologie ; elle écrivait continuellement à des hommes qui faisaient profession de science ; elle ne pouvait se résoudre à parler à des gens qui ne sussent rien. On voyait toujours sur sa table quinze ou vingt livres, dont elle tenait toujours quelqu'un quand on arrivait dans sa chambre et qu'elle était seule... Au reste, Damophile, ne croyant pas que le savoir pût compatir avec les affaires de sa famille, ne se mêlait d'aucuns soins domestiques...

Cette Damophile, qui est sans doute une M^{me} du Buisson, ne fait-elle pas penser, elle aussi, à Philaminte ? Et ce qui complète encore la ressemblance, c'est que, manquant tout à fait de sens critique, elle se trompe absolument sur la véritable valeur des personnes et ne traîne après elle que « deux ou trois de ces demi-savants, qui font plus les habiles que ceux qui le sont effectivement ». Ceux-là nous font penser à Vadius et à Trissotin.

Presque à la même époque, Bossuet lui aussi a recommandé aux dames la modestie dans le savoir. On ne se serait guère attendu à trouver ce conseil dans le *Panegyrique de sainte Catherine*. Il y note que la vanité est un défaut dangereux surtout pour les femmes, parce qu'il est chez elles nourri et fortifié par une complaisance presque universelle : « Que si elles se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens !... C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences, parce que, quand elles les pourraient acquérir, elles auraient trop de peine à les porter : de sorte que, si on leur défend cette application, ce n'est pas tant, à mon avis, dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse. »

Et voici, pour finir, un témoignage particulièrement significatif. C'est celui du chevalier de Méré, qui a été le guide de plusieurs grandes dames dans leurs études et qu'on a considéré longtemps comme le juge le plus délicat des convenances. Il écrit, en 1669, dans ses *Conversations* : « Il ne faut pas s'imaginer que l'on

puisse extrêmement plaire sur des sujets qui sentent l'instruction, quelque adresse qu'on pût avoir » ; et un peu plus loin : « L'esprit est toujours de bon commerce, et même les femmes selon mon sens n'en sauraient trop avoir, mais la plupart du monde n'approuve pas qu'elles soient si savantes ou du moins que cela paraisse. »

Sur ce point donc les moralistes sont à peu près du même avis, si différents qu'ils soient de condition, de formation et de caractère.

*
* *

Ces écrivains ne font d'ailleurs que refléter l'opinion courante. C'est le monde lui-même qui se fait sa loi.

Depuis longtemps la société est d'accord pour condamner toutes les formes de la prétention. Elle n'apprécie la science chez les hommes et ne l'admet chez les femmes qu'à la condition expresse qu'elle ne s'étale pas.

On a accueilli avec faveur les *Remarques sur la langue française* de Vaugelas parce qu'exemptes de tout air doctoral, elles ont, comme le note le P. Bouhours, « un agrément et une fleur que n'ont pas beaucoup de livres ». Bussy-Rabutin apprécie Pellisson, parce qu'il est « encore plus honnête homme qu'homme d'esprit ». Saint-Évremond déclare très nettement : « La science peut s'acquérir avec les savants de profession, le bon usage de la science ne s'acquiert que dans le monde. »

L'horreur du pédantisme est si forte qu'elle excuse et même encourage la paresse d'esprit : l'on rencontre

à la cour et dans les salons des personnes des deux sexes qui préfèrent rester dans l'ignorance pour être plus sûres de ne pas s'exposer à la critique.

La crainte de la malignité mondaine et du ridicule qu'elle excelle à répandre a évidemment limité et retardé le mouvement des femmes vers une culture supérieure ; elle a eu du moins cet effet que dans les années qui précèdent *les Femmes Savantes* de Molière, les pédantes ont été une rare exception ou tout au moins n'ont guère fait parler d'elles.

Il y en avait quelques-unes parmi les précieuses ; mais on a l'impression que ce type déplaisant s'efface, à mesure que s'élève le niveau de l'instruction. De plus en plus dans le groupe des femmes cultivées la consigne est d'être modeste ou du moins de se donner les apparences de la modestie.

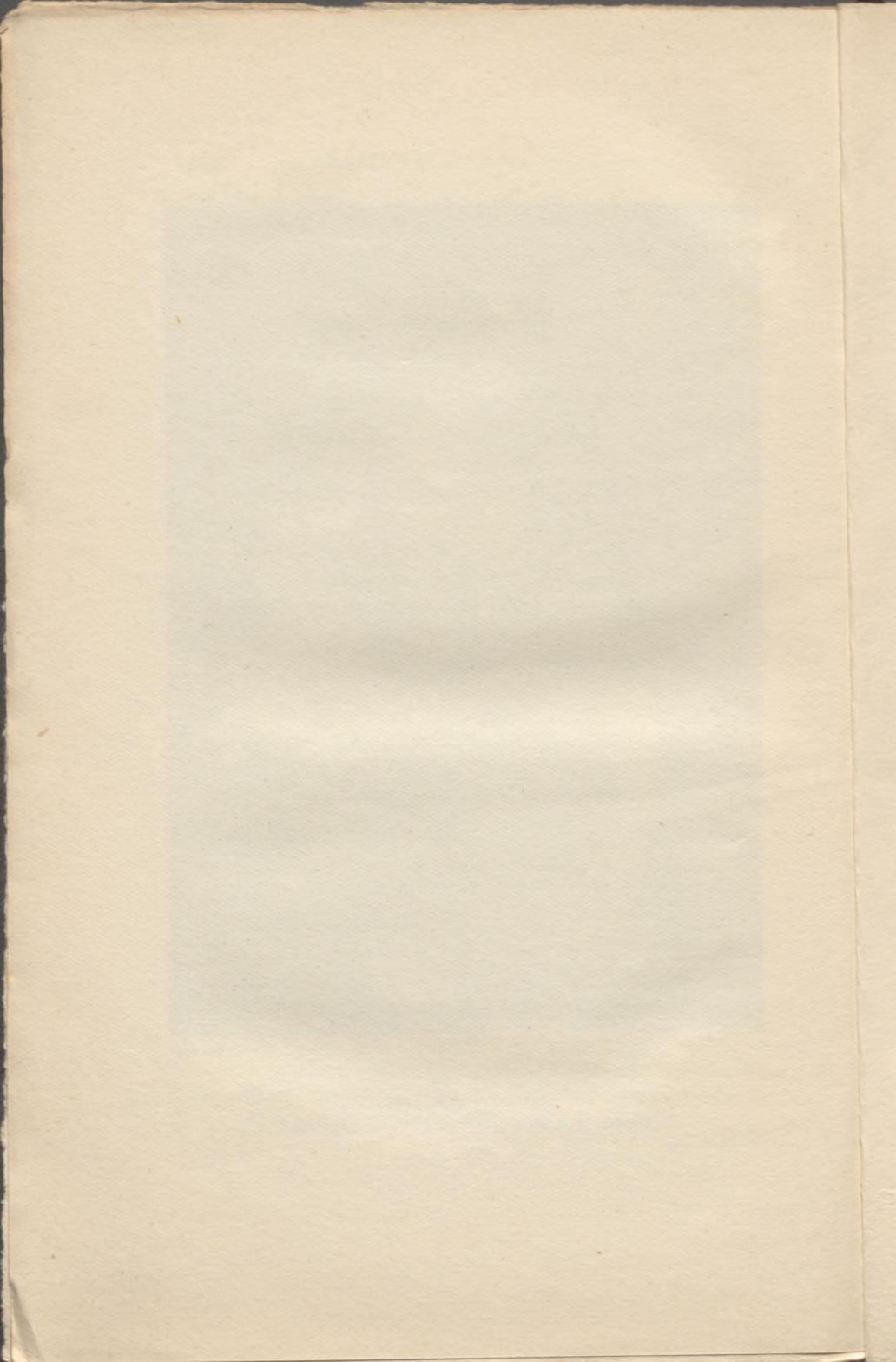
Dans le portrait d'une dame de ce temps qui nous a été conservé dans les papiers de Conrart, on la félicite moins de savoir l'histoire, deux langues, « la philosophie et la sphère » que de s'être préservée de toute prétention. L'abbé Perrin loue la comtesse d'Esche de « borner son étude aux belles-lettres, par les raisons de bienséance du sexe, contre son inclination vive et curieuse qui la porterait autrement aux sciences les plus subtiles et les plus relevées ». En des vers qui ne sont pas excellents, M^{me} Deshoulières adresse un compliment analogue à M^{lle} de Villenne :

Elle n'a pas besoin qu'on lui traduise rien
De ce que nous savons du Tasse et de Virgile.
Cependant, chaque jour, cette admirable fille
Cache soigneusement tous ces dons précieux
Qui lui rendent l'esprit aussi beau que ses yeux.



Cliché Giraudon

M^{me} DESHOULIÈRES
d'après un tableau attribué à Pierre MIGNARD



Élisabeth de Rochechouart, fille du duc de Vivonne, étudiait le grec en grand mystère : Huet la surprend, un jour, aux eaux de Bourbon, dans un endroit écarté, en train de lire le *Criton* de Platon ; elle lui avoue, comme dit Balzac, « sa débauche secrète », et il traduit quelques pages avec elle.

On constate avec plaisir la même discrétion chez les deux demoiselles philosophes, M^{lle} de la Vigne et M^{lle} Dupré, enfants gâtées de brillantes compagnies dont les compliments auraient pu les griser. M^{lle} de la Vigne n'ose donner aux vers latins de l'abbé Fléchier que des « approbations fort secrètes ». Répondant à la pièce de vers où « l'Ombre de Descartes » la pressait de publier un clair exposé de sa doctrine, elle décline avec bonne grâce un honneur dont elle se juge très indigne. Elle admire les grandes vérités que le philosophe a apportées au monde, mais elle gardera pour elle son admiration :

Je laisse à nos savants l'art de les étaler,
Et je ne les apprends que pour n'en point parler.

Elle ajoute, avec un sourire :

Je n'ai d'un vieux docteur ni l'air ni la façon.

Elle écrit ailleurs qu'elle n'est guère disposée à mériter le nom de *donna Bachillera*.

M^{lle} Dupré est trop raisonnable et trop fine pour ne pas imiter la réserve de son amie :

Avec mille talents, Dupré d'orgueil n'a point,
Il ne semble donc pas au moment où Molière
dira Verton dans *la Nouvelle Pandore*. Bussy-Rabu-

tin, ayant fait sa connaissance, en 1669, aux eaux de Sainte-Reine, écrit à Conrart qu'il a découvert un trésor, qu'elle lui a paru d'un mérite extraordinaire et qu'il l'admire surtout parce que, sachant infiniment de choses, elle « ne se fait fête de rien » : « sa modestie m'a touché encore plus que ses lumières. »

Les femmes auteurs — cela est peut-être plus surprenant — se défendent avec autant de soin de toute sorte de vanité. Henriette de Coligny, comtesse de la Suze, répète qu'elle ne fait des vers que pour son plaisir. M^{lle} Desjardins veut qu'on soit bien persuadé autour d'elle qu'elle n'attache pas grande importance à ses essais poétiques. Le comte de Grammont est sûr d'être agréable à M^{me} Deshoulières en lui disant dans le portrait qu'il fait d'elle : « Je sais que vous m'allez gronder et que vous ne trouverez nullement bon que je dise que vous savez la langue des sciences [le latin] et que vous avez lu tous les bons livres qui sont écrits en celle-là, aussi bien que les espagnols, les italiens et les français... Vous faites mystère de tout cela, et c'est votre seule faiblesse. » Le chevalier de Lignières lui fait le même compliment, mais en vers.

Faut-il rappeler enfin la pudeur délicate de M^{me} de La Fayette, qui l'a empêchée — bien plus que sa mauvaise santé ou son indolence — d'aborder l'étude du grec et de l'hébreu où aurait voulu l'engager Ménage, qui l'a déterminée à publier *Zayde* sous le nom de Segrais et à désavouer *la Princesse de Clèves* alors que tout le monde en parlait ?

Il ne semble donc pas qu'au moment où Molière a mis sur la scène sa Philaminte et son Armande, le

pédantisme ait été un véritable danger pour les femmes curieuses de savoir. La loi du monde, fortifiée par les progrès de la vie de société et plus rigoureuse à la cour que dans les réunions particulières, était plus que suffisante pour réprimer les écarts. Les femmes toutes seules avaient cent moyens de faire, si on peut dire, leur police et de rejeter ce qui aurait pu les compromettre.

Elles l'avaient déjà fait, nous l'avons vu, au temps des précieuses. Méré rappelle dans sa première conversation avec le maréchal de Clérembault qu'après avoir enseigné dans leurs salons l'art de l'honnête et fine galanterie, c'étaient elles encore qui avaient commencé à désabuser la cour de la fausse. Elles auraient eu moins de mal à combattre une autre forme d'affectation en un temps où commençait à régner en toutes choses le goût du naturel et de la simplicité distinguée, ce point de perfection de la grande politesse où l'on n'arrive jamais du premier coup.

Si nous nous représentons à la fois et le mouvement nouveau vers la science et la résistance de la société de cette époque à toute espèce d'exagération, nous nous expliquerons peut-être mieux l'attitude de Molière.

CHAPITRE X

Molière: ses idées sur le mariage et sur la situation de la femme dans la famille.

Nous avons vu que la question des femmes a évolué sensiblement au cours du xvii^e siècle : après s'être porté principalement sur leur situation matérielle et morale dans la famille et dans la société, le débat s'est concentré sur un sujet plus limité, mais essentiel : le droit à l'instruction. Molière a touché à ces deux problèmes : dans la plupart de ses pièces il a fait voir comment il concevait les rapports des deux sexes dans le mariage ; dans *les Femmes Savantes* il laisse deviner son opinion sur l'éducation féminine.

Sur le premier point, il se sépare nettement des bourgeois satiriques qui s'amusaient à dire du mal de leurs compagnes, des célibataires endurcis, et des dévots ascétiques qui ne voyaient de salut que dans la parfaite chasteté. Pour lui un des traits les plus déplaisants des précieuses, c'est le dédain qu'elles affectent de l'union conjugale, fâcheuse obligation dont elles voudraient reculer autant que possible l'échéance. Pour lui le mariage est bon, c'est la loi de la nature. Un époux, des enfants : voilà la destinée normale de la femme.

C'est bien ce que dit la suivante de Célie, dans *Sganarelle* :

Le précepteur qui fait répéter la leçon
 A votre jeune frère a fort bonne raison
 Lorsque, nous discourant des choses de la terre,
 Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
 Qui croît beau, tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
 Et ne profite point s'il en est séparé.

« Ah! nature, nature! » s'écrie Argan en voyant Angélique sourire au mot de mariage.

Dans *le Mariage forcé*, Sganarelle, qui s'est décidé, un peu tard, à prendre femme, n'oublie pas de compter les joies de la famille parmi les récompenses réservées à celui qui s'est engagé dans la bonne voie et il s'attendrit d'avance en s'en représentant les images :

Je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles, et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-mêmes, que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

Molière a peu de respect pour la vieille fille, quoique ce ne soit pas toujours de sa faute si elle l'est restée, pour la vieille fille de qui un moderne a écrit que c'est une des plus belles réserves d'énergie de l'es-

pèce humaine : il laisse supposer que le célibat prolongé de Bélise a pu être l'origine de sa folie.

La solitude donc ne vaut rien, ni pour l'un ni pour l'autre sexe. Mais une union mal assortie peut être pire encore : le ménage peut devenir un enfer s'il n'y a pas de sympathie mutuelle, de correspondance dans les âges et dans les goûts.

Or c'est encore l'usage, même à l'époque de Molière, de régler le sort des jeunes filles sans les consulter. Rien de plus criant, et parfois rien de plus scandaleux que cet abus de l'autorité paternelle.

Les parents délibèrent et décident seuls. Bourdaloue laisse tomber du haut de la chaire chrétienne cette question émouvante : « De tant de mariages qui se contractent tous les jours, combien en voit-on où se trouve la sympathie des cœurs ? »

Dans la noblesse, on sacrifie ainsi les filles, sans aucun scrupule, de même qu'on sacrifie les fils cadets à leurs aînés. Il arrive assez souvent que le contrat se signe avant qu'elles aient atteint l'âge de raison (c'est à douze ans que Catherine de Vivonne a été fiancée à Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet). Même à celles qui seraient plus capables de réfléchir on ne laisse pas le temps de la réflexion. On a choisi pour elles, et le choix a été déterminé par les calculs d'une prétendue sagesse : ambition ou intérêt, trafics d'influences, recherche des faveurs ou de la richesse. La loi reconnaît aux pères le droit de déshériter les enfants qui prétendraient désobéir.

M^{lle} de la Mothe, si fine, si délicate, si charmante, est ainsi liée au duc de Ventadour, laid, mal bâti, presque bossu, dissipateur et qui vit dans la débauche,

mais cousin du prince de Condé. Sa seule compensation, pour le moment, sera d'avoir au cercle de la reine un tabouret de duchesse : « Hélas ! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher », murmure tristement M^{me} de Sévigné qui assiste à sa présentation à la cour.

Marguerite de Rohan cause un véritable scandale lorsque, se révoltant contre sa mère, elle se décide à épouser (à vingt-huit ans) Chabot, un des plus beaux cavaliers de ce temps, mais qui n'est qu'un cadet de bonne famille. Elle avait dû se résigner à faire des sommations respectueuses. Toute la haute société condamne cette insubordination : « Madame, lui dit M^{me} de Choisy après la cérémonie, Dieu vous fasse la grâce de n'avoir jamais les yeux bien ouverts et de ne voir jamais bien ce que vous venez de faire. »

L'obligation de respecter dans les mariages les convenances de famille est considérée comme un devoir social et, dans l'occasion, le Parlement même se croit autorisé à intervenir. Un jour, par peur du mauvais exemple, il fait défense à M^{me} de Limoges, mère exceptionnelle, mère indulgente et romanesque, de donner à sa fille l'aimable et honorable mari qu'elle souhaite, parce que ce choix n'a pas été approuvé par le tuteur.

Dans la bourgeoisie l'autorité des parents est encore moins discutée. Lorsque le moment est venu de marier leurs filles, ils leur cherchent un établissement sérieux et dans leur classe. Les unions leur paraissent assez bien assorties, lorsque les fortunes le sont. Furetière fait semblant de croire que l'expérience a établi très nettement la correspondance de

la qualité de l'époux et du chiffre de la dot : une fille qui aura de deux à six mille livres devra se contenter d'un petit commis ou d'un sergent ; celle qui aura douze mille livres pourra prétendre à un procureur ou à un greffier : au-dessus de trente mille, son ambition pourra s'élever à un auditeur des Comptes, à un trésorier de France ou à un payeur de rentes, etc. — Ce n'est là que la plaisante exagération d'une vérité trop certaine.

Toujours dans *le Roman bourgeois* le même Furetière nous fait voir une fille parfaitement dressée selon ces méthodes : c'est M^{lle} Javotte, fille du procureur Vollichon. Comme, au sortir de la messe, sur le seuil de l'église des Carmes, un avocat galant lui exprime en termes fleuris le sentiment qu'elle a fait naître en son cœur : « C'est donc, Monsieur, lui dit-elle, que vous me voulez épouser ? Il faut pour cela vous adresser à mon papa et à maman : car aussi bien je ne sais pas ce qu'ils me veulent donner en mariage. » Il meurt d'envie de la revoir, mais il n'est pas facile de l'approcher : au logis, « elle est tenue de court », enfermée dans sa chambre, où elle travaille à ourler du linge, et lorsqu'il lui arrive de sortir, sa mère l'accompagne et fait bonne garde. Plus tard, l'amour lui ayant ouvert l'esprit et donné un peu de courage, au moment où il s'agit de la marier elle ose manifester quelque velléité d'indépendance ; mais la répression ne tarde pas : « Hé bien, bien ! s'écrie son père, je sais comment il faut apprendre l'obéissance aux filles qui font les sottises : quand vous aurez été six mois dans un cul de couvent, vous apprendrez à parler un autre langage. Allez..., retirez-vous de devant nos

yeux et faites tout à l'heure votre paquet ! » Et ce n'est pas là une menace en l'air : c'est tout de bon que Javotte est mise en pension chez des religieuses.

On devine ce qui peut sortir de ces mariages forcés : le plus souvent chez la femme une morne résignation que la religion soutient, des regrets dont le temps adoucit l'amertume ; quelquefois des ruptures, ou la galanterie, vengeance toute prête et dont les occasions ne manquent pas, ces « criminels attachements sans mariage nés des mariages contractés sans attachement », comme dit Bourdaloue.

Cet abus d'une autorité légitime s'est atténué quelque peu dans une société plus civilisée. Le mouvement féministe a pu encourager certaines résistances. Nous apprenons, encore par Furetière, que la bourgeoise elle-même a commencé à prendre conscience de sa personnalité. En des réunions amicales, dont beaucoup sont de « vraies écoles d'honneur et de vertu », elle a appris qu'une fille a droit à des égards, qu'il n'est que juste de la consulter lorsqu'il s'agit de son avenir, qu'elle vaut bien qu'on gagne sa bonne grâce « par quelques visites et petits services, plutôt que de la devoir tout entière au respect et à l'obéissance paternelle ».

La tradition séculaire reste, malgré tout, très forte. Il y a encore beaucoup à faire pour obtenir de ce côté-là une émancipation même modeste de la jeune fille. On peut dire que Molière n'a manqué aucune occasion de s'y employer.

Dès 1660, dans la première scène de *Sganarelle*, il s'attaque à cette grave question du mariage et ridiculise, en les exagérant, les calculs intéressés et le

despotisme des pères. Célie sort toute éplorée en murmurant :

Ah ! n'espérez jamais que mon cœur y consente.

GORGIBUS

Que marmottez-vous là, petite impertinente ?
 Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu ?
 Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu ?...
 Par la corbleu ! gardez d'échauffer trop ma bile :
 Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur,
 Si mon bras sait encor montrer quelque vigueur.
 Votre plus court sera, Madame la mutine,
 D'accepter sans façons l'époux qu'on vous destine.
 J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,
 Et dois auparavant consulter s'il vous plaît.
 Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
 Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage ?
 Et cet époux ayant vingt mille bons ducats,
 Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas ?

L'École des Maris, dont le titre est assez significatif, repose sur l'opposition de deux méthodes ; cette opposition fait tout l'intérêt d'une comédie qui se tient encore assez près de la farce.

Sganarelle a beau avoir vingt ans de moins que son frère, moralement et intellectuellement il est plus vieux que lui. Il est le bourgeois retardataire et morose, aussi obstinément attaché aux usages de l'ancienne génération qu'au long pourpoint et à la fraise. A l'égard de sa pupille, qu'il se propose d'épouser, sa politique est celle de la défiance : il la surveille de près, il l'isole, il écarte d'elle, autant qu'il est possible, la race perverse des soubrettes et des valets. Le mariage conclu, pour la mettre à

l'abri des tentations, il se promet bien d'aller l'enterrer à la campagne :

Dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons.

En face de lui, voyez Ariste, mûri par une expérience déjà longue, Ariste dont le cœur est resté chaud, dont la sagesse souriante attend encore de la vie ce qu'elle peut lui donner. Il voudrait, lui aussi, que sa pupille devint sa femme ; il aime tendrement cette Léonor, mais il ne songe pas un instant à s'imposer à elle :

Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère
Et je laisse à son choix liberté tout entière.
Si quatre mille écus de rente bien venants,
Une grande tendresse et des soins complaisants
Peuvent à son avis pour un tel mariage
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser ; sinon, choisir ailleurs.
Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs ;
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée
Que si contre son gré sa main m'était donnée.

Voilà l'homme libéral, l'homme excellent, qui veut qu'on l'accepte de bon cœur et ne compte pour être accepté que sur la perspective d'une existence agréable et sur la reconnaissance que mérite sa bonté. C'est lui qui est heureux à la fin, tandis que son despote de frère se voit enlever Isabelle par un galant, sans autre consolation que de maudire un sexe trompeur « engendré pour damner tout le monde ».

L'année suivante, sans plus tarder, Molière

reprend la même thèse dans cette *École des Femmes*, qui est son premier grand chef-d'œuvre.

Arnolphe ressemble à Sganarelle, étant comme lui un tuteur soupçonneux et tyrannique; mais plus calculateur que lui, il a poussé son système jusqu'à la dernière extrémité. Désireux de se marier, un jour, pour voir son ménage mieux réglé et être entouré de plus de soins, persuadé, d'autre part, que toutes les femmes sont perfides et que les plus intelligentes sont les plus difficiles à tenir, il a pris longtemps à l'avance ses précautions. On se souvient qu'il a fait élever pour lui, loin du monde, dans une parfaite ignorance, une fille pauvre, qui lui devra tout et le paiera par une « soumise et pleine dépendance » de l'honneur qu'il lui fera de l'épouser. Maintenant qu'elle est grande, il la tient enfermée dans un quartier assez désert, sous la garde de deux domestiques aussi innocents qu'elle. Il n'a plus qu'à choisir le jour de la noce : la pauvre créature ne fera pas de résistance.

La pupille de Sganarelle était tenue de court : Agnès n'est pas seulement cloîtrée, Arnolphe a fait ce qu'il fallait

Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait ;

c'est sur son intelligence que son maître a osé étendre ses droits. A la séquestration matérielle il a joint, on l'a dit, une « séquestration morale ». Il l'a soumise à lui de toutes les manières, il l'a uniquement dressée en vue de sa satisfaction personnelle. On ne trouve pas de plus bel exemple d'égoïsme,

même chez Molière qui montre régulièrement ce vice à la base de tous les autres.

Sa faute est plus grave que celle de Sganarelle, parce qu'elle a été longtemps préméditée : il mérite d'être puni plus que lui. On sait comment il est vaincu, et que sa défaite est complète. La perte de celle qu'il commence à aimer à l'heure où elle lui échappe, le désaveu de sa doctrine, l'inutilité de ses supplications et de ses promesses, l'humiliation, la souffrance : voilà son châtement, qui ne semble pas trop sévère. A la fin du cinquième acte, il s'en va « tout transporté et ne pouvant parler » : dans le « Oh ! », qui est sa dernière protestation, il y a plus de désespoir que de colère.

Jamais pièce à thèse n'eut de conclusion plus nette. Le sage Chrysalde n'y a été introduit que pour condamner la méthode de son ami Arnolphe et en commenter les effets : c'est Molière qui parle par sa bouche.

Sensiblement plus tard il reprend encore cette question dans *George Dandin*.

Angélique est très loin d'être un personnage sympathique, elle se venge bien insolemment du paysan riche qui a fait la folie de vouloir épouser la fille d'un gentilhomme : mais quelle forte excuse elle trouve dans la violence qu'on lui a faite en lui imposant une alliance humiliante à ses yeux !

« C'est ainsi, lui dit George Dandin, que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ? »

Moi ? répond-elle. Je ne vous l'ai point donnée de bon

cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulais bien de vous ? Vous n'avez consulté, pour cela, que mon père et ma mère ; ce sont eux proprement qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire...

Enfin ne voit-on pas que dans presque tout le théâtre de Molière ce sont les excès de pouvoir des chefs de famille qui sont le point de départ et le soutien de l'intrigue ? Je sais bien que chez lui l'intrigue n'est pas ce qui compte, et qu'il reprend sans plus de façon, comme un simple cadre pour le jeu des caractères, la situation banale de la comédie antique, de la comédie italienne ou de la farce, une histoire d'amours contrariées, d'honnêtes amours cruellement traversées et qui ne triomphent qu'à la fin, le plus souvent par un coup du hasard ou une ingénieuse supercherie. Mais cette intrigue, si conventionnelle qu'elle soit, repose — et avait toujours reposé — sur une réalité. Lorsqu'un Orgon, un Harpagon, un Monsieur Jourdain, un Argan se disposent à sacrifier leur fille à leur égarement, à leur vice ou à leur manie, le spectateur sait bien que l'usage, la loi même lui en donnent le droit, et c'est ainsi que de l'action comique peut naître, par moments, une émotion douloureuse ou même un peu d'angoisse : nous souhaitons de tout notre cœur la victoire de l'amour et de la jeunesse sur un père intraitable, obstiné dans son erreur, sans tendresse et sans pitié.

Une fois seulement, dans une pièce d'un caractère un peu particulier, la comédie pastorale de *Mélicerte*,

Molière a cru pouvoir représenter dans une atmosphère toute romanesque la scène de famille qu'il aurait rêvée. C'est un père qui, après avoir refusé son consentement à un mariage ardemment souhaité, s'attendrit en voyant le désespoir qu'il cause, renonce à d'autres projets et laisse parler son cœur :

Ah ! que pour ses enfants un père a de faiblesse !
 Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse ?
 Et ne se sent-on pas certains mouvements doux,
 Quand on vient à songer que cela sort de vous ?

« Ah ! nature, nature ! » murmure-t-il, un moment après. Ce père exceptionnel qui cède à l'appel de la nature, n'est-ce pas un exemple idéal que Molière a voulu opposer à la réalité ?

Parmi les filles dont on veut forcer l'inclination, celles qu'il recommande surtout à notre sympathie sont celles qui trouvent en elles assez d'énergie pour protester, pour se débattre. C'est Élise, dans *l'Avare*, qui refuse net, avec force révérences ironiques qui sont une bravade de plus, d'être mariée au Seigneur Anselme, « homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans et dont on vante les grands biens » ; c'est l'Angélique, du *Malade Imaginaire*, non moins ferme dans sa résistance lorsqu'Argan veut mettre sa main dans celle de Thomas Diafoirus : « Le devoir d'une fille a des bornes, dit-elle, et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses. »

Il y a bien, à côté, les jeunes filles molles et résignées, qui se contentent de gémir et seraient prêtes à plier. Mais à celles-là Molière adjoint régu-

lièrement une servante fidèle qui a de la volonté pour deux et à qui l'aplomb ne manque pas : « Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père ? s'écrie Lucinde dans *l'Amour Médecin*. Et s'il est inexorable à mes vœux ?... — Allez, allez, riposte Lisette, il ne faut pas se laisser mener comme un oison. »

On voit avec quelle insistance Molière essaie de faire la leçon aux parents, de les incliner vers une conception moins abusive de leurs droits, vers des sentiments plus humains.

*
* *

Défenseur des filles, à l'heure émouvante du mariage, avec le même libéralisme il est revenu à plusieurs reprises sur les égards qui sont dus à la femme dans la vie conjugale.

Il ridiculise toutes les catégories de maris incommodes qui veulent que leurs compagnes vivent « comme des loups-garous ». Il déconcerte les projets, il ruine les espérances des égoïstes et des brutaux qui ne voudraient épouser que pour gouverner et prétendre assurer leur bonheur en tenant leur femme en servage.

Le Sganarelle de *l'École des Maris* n'aura pas la satisfaction d'imposer à Isabelle l'agréable programme de vie qu'il lui avait d'avance réservé :

Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir.

Agnès n'aura pas non plus à se conformer aux fameuses *Maximes du mariage* qu'Arnolphe lui donne à apprendre et à méditer.

Aux systèmes d'oppression Molière oppose la thèse d'Ariste, qui visiblement est la sienne :

Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal par tant d'austérité ;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes et des filles.
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir...

Dans la même scène de l'*École des Maris* il la fait encore reprendre par Lisette, sur un autre ton :

Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes ?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.

Et comme il n'est pas inutile qu'une leçon de conduite soit appuyée par une sanction, elle rappelle à la fin de sa tirade que les victimes de la tyrannie maritale ont toujours une vengeance à leur disposition, qu'une menace est perpétuellement suspendue sur la tête des despotes et des jaloux.

Molière ne manquera pas de revenir en d'autres comédies sur le thème, très ancien et toujours plaisant, du mari trompé par sa faute. Dorine, dans *Tartuffe*, développera cet argument avec sa liberté ordinaire. Dans *les Femmes Savantes*, c'est Henriette, une jeune fille, qui osera y avoir recours pour effrayer le pédant fâcheux dont les déclarations l'importunent. Le poète se rend bien compte que la peur de ces sortes de revanches aura plus d'effet sur ceux qu'il

lièrement une servante fidèle qui a de la volonté pour deux et à qui l'aplomb ne manque pas : « Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père ? s'écrie Lucinde dans *l'Amour Médecin*. Et s'il est inexorable à mes vœux ?... — Allez, allez, riposte Lisette, il ne faut pas se laisser mener comme un oison. »

On voit avec quelle insistance Molière essaie de faire la leçon aux parents, de les incliner vers une conception moins abusive de leurs droits, vers des sentiments plus humains.

*
* *

Défenseur des filles, à l'heure émouvante du mariage, avec le même libéralisme il est revenu à plusieurs reprises sur les égards qui sont dus à la femme dans la vie conjugale.

Il ridiculise toutes les catégories de maris incommodes qui veulent que leurs compagnes vivent « comme des loups-garous ». Il déconcerte les projets, il ruine les espérances des égoïstes et des brutaux qui ne voudraient épouser que pour gouverner et prétendre assurer leur bonheur en tenant leur femme en servage.

Le Sganarelle de *l'École des Maris* n'aura pas la satisfaction d'imposer à Isabelle l'agréable programme de vie qu'il lui avait d'avance réservé :

Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir.

Agnès n'aura pas non plus à se conformer aux fameuses *Maximes du mariage* qu'Arnolphe lui donne à apprendre et à méditer.

Aux systèmes d'oppression Molière oppose la thèse d'Ariste, qui visiblement est la sienne :

Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal par tant d'austérité ;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes et des filles.
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir...

Dans la même scène de l'*École des Maris* il la fait encore reprendre par Lisette, sur un autre ton :

Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes ?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.

Et comme il n'est pas inutile qu'une leçon de conduite soit appuyée par une sanction, elle rappelle à la fin de sa tirade que les victimes de la tyrannie maritale ont toujours une vengeance à leur disposition, qu'une menace est perpétuellement suspendue sur la tête des despotes et des jaloux.

Molière ne manquera pas de revenir en d'autres comédies sur le thème, très ancien et toujours plaisant, du mari trompé par sa faute. Dorine, dans *Tartuffe*, développera cet argument avec sa liberté ordinaire. Dans *les Femmes Savantes*, c'est Henriette, une jeune fille, qui osera y avoir recours pour effrayer le pédant fâcheux dont les déclarations l'importunent. Le poète se rend bien compte que la peur de ces sortes de revanches aura plus d'effet sur ceux qu'il

voudrait convertir que des appels à leur sensibilité ou à leur esprit de justice.

Il est intéressant de constater que sur cette question de morale domestique ses idées se rapprochent sensiblement de celles que M^{lle} de Scudéry venait d'exposer dans le second volume de la *Clélie* où elle examinait de divers points de vue la situation des femmes dans la famille. Son opinion pouvait se réduire à cette sage formule : « que le mari ne soit ni le tyran ni l'esclave de sa femme ».

Qu'une honnête épouse, disait-elle, sache se soumettre à un bon mari. Qu'on ne dise jamais qu'elle est « sa gouvernante, mais seulement qu'elle a du crédit sur son esprit, qu'il l'estime, qu'il la croit et qu'il l'aime ». Il arrive aussi que la femme a besoin d'être dirigée, ou redressée si elle s'égare : dans ce dernier cas, le mari, s'il est sensé, n'usera de rigueur qu'à la dernière extrémité : « il essaiera de la gagner par la douceur, par la raison et par l'adresse ; il tâchera de lui donner des amies qui auront de la vertu, de lui faire aimer les plaisirs innocents... » Sa surveillance devra toujours garder l'apparence d'une protection.

M^{lle} de Scudéry avait examiné encore beaucoup d'autres cas et donné toujours les meilleurs conseils. Personne n'a mieux parlé qu'elle des devoirs mutuels, des concessions réciproques qui font la bonne harmonie d'un ménage et en assurent la dignité. On pourrait extraire de son long roman un excellent guide des gens mariés, qu'il serait piquant de voir signé du nom de cette vieille demoiselle.

Un auteur comique ne peut pas entrer dans tant

de détails et marquer si délicatement les nuances : il indique les choses à grands traits. C'est ce qu'a fait Molière : ces traits sont si appuyés qu'il ne peut y avoir de doute sur ses intentions.

Il ne discute pas plus l'autorité des maris qu'il n'a fait celle des parents : mais il veut que les uns et les autres restent dans la juste limite et que la raison contrôle les humeurs trop impérieuses. Il n'admet pas que la femme « porte le haut de chausse ». Il est avec Martine lorsqu'elle s'écrie :

La poule ne doit point chanter devant le coq,

parce qu'elle cite le vieux dicton en face de Philaminte, au moment où Chrysale va faiblir une fois de plus et sacrifier le bonheur d'Henriette pour avoir la paix. Mais il lui paraît équitable que le mari accorde une honnête liberté et réserve sa place au conseil de famille à celle dont il a fait sa compagne.

Il se représente le mariage comme une association volontairement acceptée, où doivent être respectés les sentiments et la dignité des deux contractants aussi bien que leurs intérêts ; où « du côté de la barbe » se trouvent naturellement la responsabilité et la suprématie, à condition cependant que le mari en soit digne : car s'il manque à sa tâche, ce sera son associée qui devra le suppléer et prendre à son tour la barre en main. C'est ce qu'a fait Madame Jourdain : dans la maison où Monsieur Jourdain garde le pouvoir matériel, et particulièrement celui de gaspiller son argent, c'est bien elle qui a pris la direction morale et qui est devenue le véritable chef de famille.

Ainsi le juste équilibre, qui fait aux yeux de Molière la santé de l'individu, peut assurer de même la bonne harmonie dans le ménage.

En somme, il se trouve d'accord sur ces questions avec les plus sensés des féministes. Au lendemain de *l'École des Femmes*, ses rivaux affectaient de le présenter dans les salons et sur le théâtre comme l'ennemi déclaré des femmes. « Quoi ! s'écrie Zélinde dans une comédie de Doneau de Visé, vous craignez d'attaquer un homme qui n'épargne pas le sexe ! » « Je suis trop attaché à l'intérêt des dames, dit un personnage de Robinet, pour ne pas soutenir que cette *École des Femmes* est une satire effroyablement affilée contre toutes. » Dans la sixième scène de sa *Critique*, Molière, pour avoir l'occasion d'y répondre, fait reprendre par la précieuse Climène la même protestation : « Pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle des *animaux*. » Le passage que l'on dénonçait ainsi est celui où Arnolphe, voyant s'écrouler son beau plan et ses espérances, maudit l'innocente qui le repousse et rend tout son sexe responsable de ce qu'il appelle une trahison :

Chose étrange d'aimer ! et que pour ces traîtresses
 Les hommes soient sujets à de telles faiblesses !
 Tout le monde connaît leur imperfection :
 Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ;
 Leur esprit est méchant et leur âme fragile ;
 Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
 Rien de plus infidèle : et malgré tout cela,
 Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

Ne fallait-il pas beaucoup de mauvaise foi pour

interpréter cette invective dans un sens d'hostilité et d'irrévérence ? L'Uranie de *la Critique*, pour justifier Molière, n'a qu'à faire observer que « c'est un ridicule qui parle » et Dorante a bien raison d'ajouter : « Ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais ? » Ne sent-on pas en effet ce qu'il y a dans les vers d'Arnolphe de passion irritée ? Les femmes ont bien dû comprendre que cette colère d'un orgueilleux qui ne peut briser sa chaîne était, au fond, un hommage rendu à leur pouvoir : on les fâcherait davantage, c'est Anatole France qui en a fait un jour la remarque, en faisant semblant de croire qu'on peut les approcher sans danger.

Dans la campagne très perfide dirigée alors contre l'auteur de *l'École des Femmes* on a tiré grand parti encore de la harangue où le même Arnolphe, ayant envoyé chercher le notaire, assis dans un fauteuil et Agnès debout devant lui, s'efforce de lui bien faire entrer dans la tête le principe fondamental de la hiérarchie conjugale qui devra désormais régler leurs rapports :

Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
 Du côté de la barbe est la toute-puissance.
 Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
 Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
 L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne ;
 L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
 Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
 Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
 Le valet à son maître, un enfant à son père,
 A son supérieur le moindre petit frère,
 N'approche point encor de la docilité,
 Et de l'obéissance, et de l'humilité,

Et du profond respect où la femme doit être
 Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.

Quelle personne de bon sens a-t-elle jamais pu s'imaginer que Molière prenait à son compte cette conception d'un autre âge, contre laquelle était dirigée toute la comédie de *l'École des Femmes*, aussi bien que *l'École des Maris* ? Ne voyait-on pas qu'en poussant cette théorie de domination à une exagération ridicule, il avait trouvé le meilleur moyen de la ruiner ?

Molière est raisonnable, il est bienveillant, conciliateur ; ayant foi dans la nature, il se persuade que ce qu'il y a de meilleur en nous se développera mieux dans une atmosphère de confiance que sous un régime de contrainte, et c'est pour faire place à des idées si libérales qu'il a commencé par jeter à bas, avec la construction systématique d'un égoïste impérieux, la vieille théorie de l'inégalité des sexes qui en était le soutien.

CHAPITRE XI

*Les idées de Molière sur l'éducation des femmes
et la comédie des Femmes savantes.*

I

MOLIERE n'a pu s'intéresser ainsi à la destinée de la jeune fille et de la femme sans donner son avis sur leur formation intellectuelle.

Déjà dans *Sganarelle* il nous invite à rire du bourgeois Gorgibus qui, pour détourner sa fille de la lecture de la *Clélie*, ne trouve d'autres livres à lui proposer que des « moralités » comme :

Les *Quatrains* de Pibrac et les doctes *Tablettes*
Du conseiller Matthieu, ouvrage de valeur
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.

Il insiste bien davantage dans *l'École des Femmes*. Il n'y montre que par occasion l'imprudence qu'il y a pour un quadragénaire à vouloir épouser une trop jeune fille (cette imprudence-là, Molière venait de la commettre, et il n'avait garde d'insister). La principale question qui s'y pose, c'est celle de savoir s'il est sage de s'associer pour la vie à une personne « bien sotte » et si « l'ignorance extrême » de la femme garantit sa fidélité.

Arnolphe soutient cette thèse ridicule en longs

discours sentencieux, après quoi, par sa déconvenue, il en démontre involontairement l'absurdité.

Chrysalde pour lui répondre n'a qu'à reprendre deux arguments que faisaient valoir depuis longtemps les défenseurs du sexe féminin. Comment un homme de sens pourrait-il se plaire dans la compagnie d'une innocente, dont jamais l'esprit ne s'est ouvert ?

...Il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi.

L'instruction détourne des voies périlleuses et préserve la vertu :

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?...
Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir ;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

La conclusion est aussi nette que possible : il est bon que la femme soit intelligente et éclairée ; le mari doit souhaiter qu'elle le soit pour sa sécurité aussi bien que pour son agrément.

Mais cette instruction qu'Arnolphe a eu le tort de refuser à Agnès et que recommande le poète, ce doit être probablement une instruction assez élémentaire, celle qu'un père raisonnable pouvait faire donner à sa fille dans la moyenne bourgeoisie. Rien ne nous dit qu'à cette date, c'est-à-dire en 1662, Molière aurait été disposé à aller beaucoup au delà, même pour les demoiselles du beau monde.



Cliché Giraudon.

MOLIÈRE
d'après un tableau attribué à Pierre MIGNARD

Le mouvement des femmes vers la haute culture, dont il a été plus tard le témoin, l'a-t-il décidé à élargir son programme ? *Les Femmes Savantes*, qui sont un de ses derniers chefs-d'œuvre, font voir assez clairement quelles ont été sur ce point les limites de son libéralisme.

*
* *

Dans *les Précieuses Ridicules*, et encore dans *la Critique de l'École des Femmes* et dans *l'Impromptu de Versailles*, il avait condamné chez les précieuses, autant que l'affectation et la singularité du langage, les prétentions au bel esprit. Il est certain que la prétention à la science ne lui a pas moins déplu. Mais ici son attaque a un autre caractère de gravité : il ne s'en prend plus maintenant à une mode assez superficielle et passagère, mais à l'ambition légitime qu'avaient un assez grand nombre de femmes distinguées de s'associer à un progrès de la connaissance et de la pensée. D'autre part, il ne s'agit pas là d'une offensive improvisée, sur l'idée qui lui serait venue d'un sujet amusant, mais d'une intervention depuis longtemps méditée, puisqu'il a pris un privilège pour l'impression de sa pièce deux ans avant la représentation, puisque quatre ans avant il a parlé de son projet à Doneau de Visé.

On voudrait bien démêler les motifs qui ont pu l'y déterminer.

Il a pu être influencé d'abord par des raisons personnelles, des préventions d'auteur. Sa manière franche et hardie ne s'accordait guère avec les déli-

catesses et les scrupules des salons. Il a senti qu'il ne pouvait pas compter sur leur sympathie. Il n'a pas oublié que quelques-unes de ces assemblées n'ont pas voulu comprendre *l'École des Femmes*, qu'elles ont inspiré ou encouragé les attaques d'un Visé ou d'un Boursault, que, depuis, elles ont discuté régulièrement les auteurs qui, à côté de lui, ont entrepris d'interpréter sincèrement la nature. D'une façon générale, il voit sans plaisir s'accroître dans le monde littéraire l'influence des dames.

Ce qui ne l'irrite pas moins, c'est de rencontrer dans leurs cercles, comme naguère dans les ruelles, cet esprit de coterie, ordinaire défaut des groupes un peu étroits, qui les empêche de sentir comme le grand public et de juger les œuvres équitablement. Il ne leur pardonne pas leurs cabales, leurs préférences obstinées pour les Perrin, les Boyer, les Pradon, tous les médiocres écrivains qui les encensent. Il marque bien, dans *la Critique*, ce qu'il y a dans cet aveuglement de mesquine vanité : Lysandre, qui est leur homme, « veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit ; et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde. » Écoutons M. Lysidas, le poète de salon : « Madame, je viens un peu tard ; mais il m'a fallu lire ma pièce chez Madame la Marquise..., et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyais... Tous ceux qui étaient là doivent venir à sa première représentation et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut. » Nous retrouverons dans *les Femmes Savantes* cette petitesse et ce ridicule.

C'est Armande, la plus antipathique des trois, qui annonce gravement :

Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis ;
 Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis ;
 Nous chercherons partout à trouver à redire,
 Et ne verrons que nous qui sache bien écrire.

Il s'était rencontré par malheur que plusieurs des cercles qui, pour ces pauvres raisons, réservaient leurs critiques aux meilleurs auteurs de leur temps étaient aussi de ceux qui s'étaient pris d'un engouement assez subit pour l'étude et où l'on applaudissait aux apologues de la « science des dames ». La duchesse de Bouillon, celle qui mènera la cabale contre la *Phèdre* de Racine, la duchesse de Bouillon était fort instruite et patronnait Ménage ; M^{me} de Nemours écoutait Chapelain comme un oracle ; M^{me} de Guise recevait les savants ; M^{me} Deshoulières était l'élève du philosophe De Hénault ; c'était à la comtesse de Fiesque, protectrice déclarée des poètes coquets, que J. de la Forge avait dédié *le Cercle des Femmes savantes*. Il est probable que Molière, tirant de ces cas particuliers des conclusions trop générales, a lié dans sa pensée les ambitions scientifiques des belles dames à leurs sympathies, à leurs admirations littéraires et que ce mélange lui a paru inquiétant : nous verrons qu'en Philaminte, Armande et Bélise il a associé ces deux traits. Respectant assurément la science et l'étude, il a cru n'en voir dans les assemblées mondaines qu'un simulacre et une affectation : un amusement, une source d'agitation stérile, une façon de satisfaire cette envie de briller partout qu'on reprochait depuis si longtemps aux femmes.

*
* *

Molière est un bourgeois, de naissance, d'éducation et d'esprit : il représente ce qu'il y a de meilleur dans les tendances de la bourgeoisie française. Lui qui a mené si longtemps dans les provinces une existence assez aventureuse et dont la vie conjugale a été si troublée, nous avons vu que son principal souci a été de défendre la famille, de préserver la paix des ménages.

La même préoccupation a pu le décider à intervenir dans cette question de l'instruction féminine dont on parlait beaucoup depuis quelque temps. Il était peu renseigné sans doute sur ce qui se disait à ce sujet dans les salons ; mais il avait pu lire les affiches que faisait apposer au coin des rues le conférencier Richesource, les réclames répétées des gazetiers Loret et Robinet appelant le beau monde aux leçons du philosophe Lesclache ; il avait peut-être remarqué les observatoires établis sur les toits de quelques riches maisons, les défilés de carrosses qui allaient porter de belles marquises curieuses vers le cabinet du physicien ou de l'anatomiste. Mode frivole et passagère, devait-il se dire ; divertissement inoffensif en tout cas et qui valait mieux que beaucoup d'autres.

Mais les modes sont contagieuses. Si la bourgeoisie est entraînée par ce mouvement qui s'accélère, ne risquera-t-elle pas d'être détournée des obligations qui lui incombent ? Sa vie, à elle, n'est pas faite de loisirs ; et que dira le mari si, pendant qu'il fait sa besogne, sa femme ne fait pas la sienne, si, le soir, quittant ses affaires, il trouve le rôti brûlé et la mai-

son à l'envers ? Le goût des sciences, l'orgueil de s'élever si haut ne peuvent-ils pas conduire au dégoût des humbles tâches ? Les soucis du ménage pour la mère, pour la fille l'idée même du mariage et de ses suites naturelles ne feront-ils pas l'effet d'une chute un peu brutale dans le monde des réalités ? Molière n'a pas oublié les précieuses et leurs dédains. On les retrouve chez Armande.

Pis encore, s'il se peut : la femme qui voudra faire la savante, non seulement elle méprisera ses devoirs, mais il y aura bien des chances pour qu'elle méprise un mari incapable de la suivre sur les sommets. Elle sera peu disposée à reconnaître l'autorité du chef de famille si elle se juge supérieure à lui et, s'il donne quelque signe de faiblesse, elle en abusera pour lui imposer sa volonté : les choses ainsi n'iront pas bien.

C'est ainsi que sera bouleversé le ménage du bourgeois Chrysale.

Par là se complète chez Molière ce qu'on pourrait appeler sa philosophie bourgeoise du mariage. Il faut s'appareiller pour être heureux. Il lui paraît bon que le mari et la femme se tiennent au même niveau : si l'un dépasse l'autre, l'équilibre est rompu, et la bonne harmonie. Il a l'air de penser qu'il en est des choses de l'esprit comme de la condition et de la fortune, et que là aussi se vérifie la remarque de Madame Jourdain que « les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients ».

* * *

Molière enfin est courtisan, ou du moins attaché à

la cour, où il est devenu l'inventeur ou le collaborateur indispensable des grands divertissements.

Il y a pris quelques modèles pour ses comédies, il en a désigné quelques ridicules; mais il sait que, dans sa plus saine partie, elle lui est favorable et il s'appuie sur elle autant que sur la raison bourgeoise. Dans *la Critique de l'École des Femmes*, il en a loué le bon sens naturel, « qui juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants. » Au quatrième acte des *Femmes Savantes*, par la bouche de Clitandre, il reprendra plus largement cet éloge.

On a le droit de supposer que dans la question de l'instruction des femmes il s'inspire des réserves des gens de cour autant que des méfiances des bourgeois. Il représente ici la résistance de ceux qui portent « des plumes et du point de Venise », aussi bien que celle du mari de la classe moyenne qui défend ses positions.

La noblesse du Louvre était, en général, peu préparée par son éducation première à l'effort intellectuel, absorbée par ses intérêts, ses plaisirs et une perpétuelle représentation, détournée encore des livres par la peur de se rapprocher, si peu que ce fût, de ces pédants redoutables qu'on se représentait enterrés dans la poussière de leurs cabinets, n'en sortant que pour montrer des figures chagrines, des fronts contractés, une insupportable rudesse. Pour beaucoup de jeunes gens l'ignorance était encore de bon ton et naturellement ils pardonnaient moins aux femmes qu'aux hommes d'en vouloir sortir. Boileau représente dans sa quatrième satire le galant qui, « à l'abri d'une perruque blonde »,

Condamne la science et, blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit.

Il est clair que Molière ne peut pas approuver cette paresse obstinée. C'est sans doute à ses yeux une extrémité regrettable : ici, comme toujours, il voudrait qu'on tînt le juste milieu. Mais on a l'impression que, s'il avait eu à choisir entre la frivolité et le pédantisme, il eût mieux aimé encore la frivolité.

Clitandre, qui dans *les Femmes Savantes* semble traduire le mieux le sentiment de l'auteur, lorsqu'il prétend réduire l'instruction féminine à « des clartés de tout », il est d'accord avec la plus grande partie de la cour, où nous savons qu'il est « très enfoncé ».

Lorsqu'on voit Molière suivre ainsi le courant d'opinion le plus fort au Louvre et fixer de telles bornes aux espérances qui naissaient ailleurs, on est tenté de croire qu'il s'est plu à marquer une sorte d'opposition entre le monde de la cour et les grands cercles qui se maintenaient encore à côté d'elle, et un peu en dehors d'elle, malgré le grand respect que l'on y témoignait pour le souverain, — ces salons qui ne s'étaient pas laissés absorber tout à fait, qui avaient leurs occupations et leurs plaisirs, leurs auteurs préférés comme la cour avait les siens, où les femmes, sans renoncer à leurs autres prestiges, prétendaient y joindre maintenant celui des belles sciences. Lorsque Trissotin, dans sa dispute avec Clitandre, laisse tomber cette appréciation dédaigneuse :

La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit ;
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

pense-t-on qu'il n'exprime là que son opinion personnelle ? Ce n'est pas seulement contre ce pauvre personnage que Clitandre défend les façons libres et dégagées qui sont de mise au Louvre et qui n'empêchent pas les gens de « se connaître à tout ».

*
* *

Peut-être voyons-nous mieux maintenant pour-quoi Molière a écrit *les Femmes Savantes*.

Nous avons constaté qu'il y avait réellement des femmes savantes, non plus isolées comme autrefois, mais assez nombreuses pour attirer l'attention, ne craignant point d'ailleurs de l'attirer, assistant aux leçons et aux expériences publiques, encouragées, célébrées par des admirateurs très complaisants.

Molière les voyait briller dans une société qui n'était pas faite pour lui plaire, entourées d'un groupe d'érudits, de critiques, de petits auteurs dont le goût était très contraire au sien et dont il savait, à n'en pas douter, qu'ils n'étaient pas ses amis. Mal disposé pour elles, il était naturellement porté à douter de la sincérité de leur zèle.

Ce mouvement n'avait rien de dangereux dans ce monde-là ; mais il a craint sans doute de le voir s'étendre jusqu'à la classe moyenne, où il aurait détourné les femmes de leurs devoirs domestiques et rompu l'équilibre des ménages. Ses « femmes savantes » seront des bourgeoises et c'est d'une famille bourgeoise qu'elles troubleront la tranquillité.

« Législateur des bienséances du monde », suivant le mot de Voltaire, il lui a plu d'exploiter la

haine du pédantisme, traditionnelle chez nous, et de faire ainsi plaisir aux gens de cour, tout en satisfaisant ses propres rancunes. Il lui a plu de rapprocher de la réalité ce pédantisme dont il n'avait montré jusque-là que des représentations burlesques et de le ridiculiser, puisque l'occasion s'en présentait, en des personnages de femmes, où il est plus déplaisant encore parce qu'il est plus contraire à leur nature.

II

Chacun sait comment il s'y est pris pour réaliser ses intentions.

Il fait paraître sur la scène trois femmes, une jeune fille, une vieille fille et une mère, aussi différentes par le caractère que par l'âge, mais passionnées toutes les trois pour la science et qui en ont fait le principal objet de leur vie.

La philosophie naturellement les a attirées (elle est à la mode, nous l'avons remarqué, et beaucoup de conférences publiques y prennent leurs sujets). Elles savent le fort et le faible des systèmes anciens et des systèmes modernes, elles opposent le platonisme au péripatétisme ; Philaminte « donne l'avantage » aux Stoïciens (et de fait, ses défauts mis à part, elle a l'âme assez stoïcienne) ; Armande penche pour Épicure, que Gassendi a remis en faveur, elle estime que « ses dogmes sont forts » ; Bélise est disposée à admettre sa théorie des atomes :

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps ;

mais elle résiste à sa conception du vide absolu. Elles agitent, bien entendu, quelques points importants de la philosophie cartésienne : elles semblent avoir pénétré ses théories les plus difficiles à saisir comme celle de l'aimant : elles parlent, en personnes qui les entendent, du système des tourbillons, des mondes tombants, de la substance étendue et de la substance pensante.

A l'exemple de quelques belles dames, elles s'intéressent à l'astronomie, aux comètes qui ont excité tant de curiosité, et elles se proposent, Armande le dit, de se lancer dans les expériences et les recherches personnelles.

Tout cela est une image assez exacte — transportée dans un milieu bourgeois — de l'activité qui se manifeste dans certains cercles aristocratiques, passionnés pour « les belles connaissances ».

Il faut remarquer qu'elles ne disent pas de sottises. Elles parlent des choses avec justesse, avec une précision relative. Leur science, en soi, n'a rien de ridicule.

Mais Molière a fait ce qu'il fallait pour la faire paraître telle.

Il y réussit d'abord par le moyen du contraste ou de la disproportion, qui sont les sources ordinaires du comique.

L'étendue de leurs espérances ne s'accorde guère avec leurs capacités réelles. Il y a dans le *Dictionnaire des précieuses* un article assez spirituel dans sa brièveté : « SAVOIR. L'objet de leur savoir est tout. » L'ambition de nos trois savantes n'est pas moins naïve. Leur programme est sans limites, leur intelligence veut tout embrasser :

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

Elles ne se contentent pas d'apprendre, elles voudraient révéler au monde des vérités nouvelles, ajouter quelque chose au trésor commun :

Découvrir la nature en mille expériences.

Nobles perspectives assurément ! Mais que peuvent-elles faire, et que font-elles ? La grande lunette que Philaminte a établie dans son grenier lui a servi à voir des hommes dans la lune, où sa belle-sœur, pour son compte, a aperçu des clochers. Les lois de « l'équilibre des choses » que Bélise a apprises à fond lui servent à expliquer au petit valet tombé avec sa chaise la raison profonde de cet accident :

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté
Ce que nous appelons centre de gravité ?

L'ÉPINE

Je m'en suis aperçu, Madame, étant par terre.

A leur programme scientifique, qui se recommandait du moins par une certaine nouveauté, Molière ajoute le pédantisme grammatical, la critique des vices d'oraison, les scrupules du purisme ; il ajoute le poids de l'érudition antique qui pour le gros public et les gens de cour a quelque chose de ranci et de démodé :

Du grec, ô Ciel, du grec ! Il sait du grec, ma sœur !

Il les pare encore, pour les achever, de ce qui peut survivre des minauderies des précieuses et de leur goût fâcheux pour les galants badinages.

Mêler le beau langage et les hautes sciences,

voilà ce que veut Philaminte : et cette association, par ce que les éléments ont de disparate, renforce chez elle, plus que tout le reste, et chez sa belle-sœur et chez sa fille, le ridicule dont elles sont déjà abondamment pourvues.

Et pour mieux mettre en lumière ce ridicule, pour le porter à son dernier degré, Molière reprend, en le modifiant, en l'enrichissant, en le plaçant au centre même de sa pièce, l'épisode de farce qui avait déjà fait le succès de ses *Précieuses*, ce travestissement d'une journée de réception, où Vadius et Trissotin remplacent Jodelet et Mascarille, séance incomparable commencée dans l'enchantement unanime, dans la suavité des flatteries réciproques, mais qui se termine ici dans une atmosphère d'orage.

Rien de plus fort que cette scène : parodie, sans doute, mais parodie d'une réalité vivante, où l'on peut désigner par leurs véritables noms les deux visiteurs, héros de la fête, dont le comique se superpose, si l'on peut dire, à celui des femmes savantes, légitimement d'ailleurs, puisqu'on est responsable de ses relations. Trissotin (qui s'appelait d'abord Tricotin), c'est une caricature terriblement déformée de l'abbé Cotin, homme très instruit et excellent homme, qui n'avait d'autres défauts que de chercher un plaisir innocent dans la compagnie des dames et d'essayer

de les charmer par des amusements poétiques, — mais qui représentait aux yeux de Molière toute la mauvaise littérature dont ni Gassendi ni Descartes n'avaient fait passer le goût. Vadius, c'est Ægidius Menagius, c'est-à-dire Ménage : il est grand travailleur, érudit sérieux ; mais agressif à l'égard de ses confrères, toujours engagé dans quelque querelle, il représente ici la forme la plus insupportable du pédantisme, le pédantisme colérique. A eux deux, ils réunissent ce qui irrite le plus Molière : l'air précieux et le ton doctoral, la courtoiserie et l'appétit de louanges, la fatuité et la jalousie.

Parlant des « beaux esprits de profession », il disait dans *la Critique* : « Ce serait une chose plaisante à mettre sur le théâtre que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages,... leur trafic de réputation et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit et leurs combats de prose et de vers. » La scène était déjà dessinée dans ses grandes lignes : on sait ce qu'il a tiré de cette esquisse, comment il a profité d'une si bonne occasion pour accentuer encore le côté grotesque de ses trois dames en les ravalant à peu près au niveau d'une Cathos et d'une Magdelon, en les peignant, elles aussi, dans les transports d'une admiration délirante, avec ces façons qu'elles ont de se passer l'une à l'autre la parole, de s'exciter l'une l'autre, de renchérir, de mêler aux roucoulements les expressions de l'extase.

Par un autre côté encore Molière expose ses trois pédantes aux risées des spectateurs, sinon des specta-

trices. Il en fait des féministes ardentes soulevées contre le despotisme masculin, convaincues que l'étude, en dehors des satisfactions qu'elle donne, doit être pour le sexe un moyen de s'affranchir. Je veux nous venger, s'écrie Philaminte

De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talents à des futilités
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

Pour protester contre le procédé de l'Académie française qui ne veut pas admettre les dames, elle a déjà rédigé les statuts d'une académie littéraire et scientifique, dans le genre de l'« académie femelle » fondée jadis par la vicomtesse d'Auchy, où les femmes réuniront leurs lumières, s'attaqueront aux grands problèmes et purifieront le langage en le soumettant aux lois de la grammaire et aux lois de la pudeur.

Molière ne se contente pas de noyer ses victimes dans toutes sortes de ridicules : il fait ce qu'il peut pour les rendre déplaisantes et même odieuses. Non pas Bélise sans doute, innocente « visionnaire », en qui il s'est contenté d'associer deux folies ; mais Armande, la sèche Armande, qui joint à l'orgueil des précieuses l'humeur vindicative et la froide méchanceté ; et Philaminte surtout, si dure, si méprisante, si impérieuse, qui fait trembler son mari et abuse étrangement de l'autorité qu'elle a usurpée. On lui pardonnerait de mal surveiller la cuisine : il est même équitable que Chrysale soit puni par là de sa faiblesse. Mais n'est-elle pas sur le point de sacrifier sa fille en prétendant faire son

bonheur, de même qu'Orgon se prépare à livrer la sienne à Tartuffe ? Qui ne s'indignerait de la voir faire violence aux sentiments d'Henriette, la pousser rudement vers un prétendant très indigne d'elle, et démentir ainsi, par un procédé si tyrannique, ses belles théories sur l'émancipation des femmes ?

*
* *

On voit quels soins a pris Molière de recommander ses trois femmes savantes à notre antipathie.

Assurément il ne prend pas à son compte les déclarations de Chrysale : il les a déjà condamnées dans *l'École des Maris* et dans *l'École des Femmes*. Ce bourgeois prosaïque et rétrograde, s'il n'a rien de l'égoïsme et de la brutalité d'Arnolphe, serait tout disposé à se rallier à son programme d'éducation féminine :

Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

Il passe, lui aussi, les limites et c'est une exagération qui s'oppose à l'autre. Nous n'avons plaisir à l'écouter que parce qu'il est naturel, parce que sa bonhomie et sa simplicité font un agréable contraste avec les affectations qui l'entourent.

On a dit cent fois que la personne la plus raisonnable ici, c'est Clitandre. Ce jeune courtisan joint « le sens commun » à « l'esprit du monde », il est de plus un esprit très libre, puisqu'il est venu chercher femme dans la bourgeoisie et ne l'a pas fait par intérêt (nous nous en apercevons au cinquième acte).

Molière lui a communiqué sa haine du pédantisme,

ridicule et détestable en lui-même, capable par surcroît

De décrier partout l'esprit et la science.

De la science et de l'esprit il fait, dit-il, le plus grand cas :

Ce sont choses de soi qui sont belles et bonnes,

mais à la condition qu'elles ne « gâtent » pas les gens.

Il croit qu'elles peuvent les gâter, et comme l'air doctoral est ce qui lui déplaît le plus dans une femme, il aimerait mieux la dispenser de tout savoir que de la voir tomber dans un si vilain défaut. Qu'elle étudie s'il lui plaît, pourvu qu'elle se cache de son étude et qu'« aux questions qu'on fait »

Elle sache ignorer les choses qu'elle sait.

Pour plus de sûreté, elle ferait peut-être bien de se contenter des connaissances très générales qu'on pouvait alors acquérir dans la conversation, si l'on n'avait pas le goût de la lecture, de cette teinture superficielle qui permet de dire son mot dans les bonnes compagnies.

C'est bien, nous l'avons vu, l'opinion de la cour qui, en fait de science, demande surtout qu'on ait celle de « bien vivre » et où beaucoup de personnes se persuadent encore, comme la comtesse de Brégis, qu'il n'y a aucun mérite à « se servir du bien d'autrui » et que rien ne réussit mieux que « le simple naturel ». « En vérité, quand on a bien de l'esprit,

on parle bien de tout », écrit une autre dame à Bussy.

*
* *

Ces idées s'accordaient si bien avec le sentiment le plus répandu, que *les Femmes Savantes*, lorsqu'elles ont paru sur le théâtre, n'ont soulevé d'abord aucune protestation. Les bourgeois du parterre ont applaudi ; les courtisans ont approuvé Clitandre. Quelques esprits malins se sont amusés, comme toujours, à faire des applications de cette comédie : il était trop aisé de reconnaître l'abbé Cotin, puisque les vers que débitait Trissotin étaient de lui, et quand Ménage assurait qu'il n'y avait aucun rapport entre Vadius et lui, il était seul à le croire. Mais pour les « femmes savantes », quoi qu'en dise le *Menagiana*, il eût été assez vain d'en chercher les originaux, les allusions ne pouvant guère se faire jour dans ces rôles visiblement composés pour l'illustration d'une thèse. Comment les dames du monde curieuses de sciences se seraient-elles reconnues en ces bourgeoises d'un ridicule aussi poussé ? Nous constatons que le P. Rapin, que Bussy, liés tous les deux avec beaucoup de femmes très instruites, se déclarent contents de cette comédie, que Doneau de Visé, fort empressé dans les salons, en parle favorablement dans le *Mercure Galant* qu'il vient de fonder. Chapelain lui-même, si avancé en toutes sortes de sciences, soupçonne si peu Molière de les avoir discréditées, qu'en cette même année de 1672, il l'appelle « le Plaute et le Térence de notre siècle ».

C'est seulement plus tard que quelques bons esprits en sont venus à se demander si une pièce de cette valeur, par le retentissement qu'elle a eu, n'a pas retardé les progrès de l'instruction féminine en fortifiant le préjugé qui, dans le monde, liait le pédantisme à la haute culture. Comme l'a très bien noté Renan, dans un article du *Journal des Débats*, « cette façon de présenter les meilleures choses par leur côté ridicule... a toujours de graves inconvénients dans un pays comme le nôtre, où le ton est la règle à peu près souveraine de l'opinion ».

D'autre part, on pouvait tirer de la comédie quelques conclusions peu rassurantes. Nous avons remarqué que la mère, la belle-sœur et la fille ne sont pas des savantes pour rire, que leurs études ont été poussées assez loin. Or il est visible que ce savoir ne leur a guère formé le jugement : pour Bélise, on pourrait dire que sa folie est irrémédiable ; mais Armande ! mais Philaminte, qui se trompe si grossièrement sur le caractère de Trissotin ! Il ne leur a pas davantage formé le goût, puisque des niaiseries les enchantent. Loin d'adoucir leurs humeurs, l'étude n'a fait que les aigrir. Voyez de quel ton Armande parle à Henriette, avec quelle animosité elle la persécute. Pour Philaminte, sa philosophie ne lui a pas mieux enseigné la mansuétude qu'à Orgon sa dévotion outrée :

Du nom de philosophe elle fait grand mystère,
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère.

Molière n'a pas l'air d'admettre que les occupations

intellectuelles, si on les pousse au delà des moyennes « clartés », puissent se concilier, pour les femmes, avec leurs devoirs domestiques. Ne parlons pas de la haute société où l'on rencontrerait beaucoup de personnes comme M^{me} de Sévigné, M^{me} de Grignan ou M^{me} de la Fayette, que tant de livres qui ont passé par leurs mains n'ont pas détournées du soin de leurs affaires. Mais ne pense-t-on pas que même dans la bonne bourgeoisie, qui est celle de Philaminte, la direction du ménage laissait assez de loisirs pour qu'on pût en consacrer une part à des distractions intelligentes sans faire de tort à son mari et à ses enfants ? Armande est très sotte, à coup sûr, de parler avec tant de mépris des travaux et des joies du foyer ; mais peut-on lui refuser le droit de préférer

les charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs

aux puérités dont se contentait le commun des femmes ?

C'est faire à notre sexe une trop grande offense
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe et de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau.

Cette protestation ne nous paraît pas ridicule.

On ne peut pas ne pas aimer Henriette, que Molière veut sans doute nous présenter comme un modèle : elle est franche, droite, courageuse, elle est intelligente et ne manque pas d'esprit naturel ; mais isolée dans sa famille et obligée de se défendre toute seule, ce qu'elle a surtout développé en elle, ce sont les

qualités viriles. Dans sa discussion avec sa sœur sur le mariage, l'auteur a sans doute un peu forcé le côté prosaïque de sa nature pour le mieux opposer aux rêveries mystiques d'Armande ; il n'en reste pas moins que nous reconnaissons trop en elle la fille de Chrysale. Elle se contenterait trop facilement d'un amour raisonnable, d'un bonheur sans horizon ; on regrette de ne pas trouver chez elle plus de réserve virginale, quelques élans du cœur, un peu de romanesque ; elle paraîtrait plus séduisante si elle avait mis plus d'idéal dans sa vie : il ne lui aurait pas été mauvais de s'élever quelquefois jusqu'aux hautes sphères où sa sœur s'égare.

Somme toute, dans cette question de l'éducation des femmes, Molière s'est montré moins libéral que dans la question du mariage. On ne peut pas dire qu'il soit en retard sur l'ensemble de sa génération ; mais sa sagesse semble ici trop voisine de celle d'Ariste, l'« honnête homme » de *l'École des Maris* :

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder
Et jamais il ne faut se faire regarder.

Nous qui l'admirons tant, et beaucoup plus, sans aucun doute, que n'ont fait ses contemporains, nous sommes fâchés de ne pas le voir du côté des personnes hardies qui essayaient alors d'acquérir une sorte de noblesse intellectuelle.

Aux diverses raisons qui l'en ont empêché il faut joindre l'idée, presque universellement acceptée alors, que la femme, naturellement destinée au mariage, ne doit être formée qu'en vue du mariage, que la meil-

leure sera celle qui assurera l'existence la plus agréable à son époux. Incomplètement libéré de cette conception par trop égoïste du sexe fort, il n'a pas assez tenu compte du droit que tout le monde reconnaît aujourd'hui aux femmes, que plusieurs d'entre elles avaient déjà réclamé, que leurs amis avaient réclamé pour elles : le droit de s'instruire pour soi et non pour les autres, de chercher dans l'étude, pour leur profit personnel, « l'utilité spirituelle et philosophique » dont parle Fontenelle. Philaminte avait-elle si grand tort d'exalter cette beauté de l'intelligence, plus durable que la beauté du visage, « que les ans ne peuvent moissonner » ? En tournant en ridicule une affectation, assez rare, semble-t-il, parmi les dames de ce temps, Molière ne risquait-il pas de les détourner de ce qui pouvait non seulement élargir leurs idées, mais aussi leur apprendre à penser plus juste ?

C'était leur faire tort assurément. Était-ce bien aussi servir la cause de la science ? La femme et la sœur de Chrysale auront beau regarder dans leur lunette, elles ne feront pas de découvertes dans le ciel. Mais leur zèle est-il tout à fait inutile ? L'intérêt qui s'attache aux recherches scientifiques, n'est-ce pas un encouragement bien fort pour les savants qui leur ont consacré leur vie ? On travaille mieux dans une atmosphère de sympathie. Pour les sciences de la nature, M. Mornet a fait voir à quel point, au XVIII^e siècle, les curiosités mondaines ont pesé sur leurs destinées et comment leurs progrès se sont accentués lorsque, prenant décidément l'habitude d'en exposer les résultats dans des livres écrits en français, on a atteint ainsi le grand public. « Une science, dit-

il, qui s'enferme dans le cercle de quelques spécialistes s'isole par là même de la vie sociale ; elle reste étrangère aux progrès de cette société. Liée au contraire à la vie moyenne par les curiosités qui vont vers elle, elle prend sa place dans les forces qui meuvent les hommes. » Cela n'est pas moins vrai du xvii^e siècle, où les suffrages des femmes avaient déjà pris l'importance que l'on sait.

Nous l'avons montré et l'on ne saurait trop le redire, Molière n'a certes pas créé le préjugé qui a retardé dans la société féminine une diffusion plus large de ce qu'on appelait « les lumières », mais sa comédie a pu le fortifier. Fontenelle est revenu à plusieurs reprises sur la peine qu'il avait eue, vers la fin du siècle, à guérir plusieurs dames vraiment instruites des scrupules de bienséance qui les obligeaient à cacher leur savoir. Avec sa malice souriante, il rappelle le souvenir du savant Carré, un de leurs maîtres, qui n'osait presque voir ses élèves « qu'avec les précautions usitées pour un sujet fort différent » et qui, avant de mourir, fit brûler toutes leurs lettres.

En 1727, la marquise de Lambert a cru pouvoir écrire dans ses *Réflexions nouvelles sur les femmes* : « Un auteur espagnol disait que le livre de *Don Quichotte* avait perdu la monarchie espagnole, parce que le ridicule qu'il a répandu sur la valeur que cette nation possédait autrefois dans un degré si éminent, en a amolli et énervé le courage. Molière, en France, a fait le même désordre par la comédie des *Femmes Savantes*... Lorsque les femmes se sont vues attaquées sur des amusements innocents, elles ont compris que,

honte pour honte, il fallait choisir celle qui leur rendait davantage et elles se sont livrées au plaisir. » Heureusement elle exagère. Jamais le *Don Quichotte* n'a produit de tels effets. Molière n'est pas responsable du libertinage de la Régence. L'influence de sa pièce n'a pas arrêté à ce point le mouvement des femmes vers l'émancipation intellectuelle.

L'exemple de Philaminte ou d'Armande n'a pas empêché M^{me} Dacier de devenir, dès la fin du xvii^e siècle, une des gloires de l'érudition française, — ni la marquise du Châtelet, au siècle suivant, d'étudier à Cirey la physique et la chimie, d'y faire des expériences sur ses fourneaux en compagnie de Voltaire, d'y rédiger avec lui des mémoires pour l'Académie des Sciences, — ni des milliers de belles curieuses de « dévorer » le *Newtonianisme des Dames*, ou les neuf volumes du *Spectacle de la Nature* par l'abbé Pluche, en attendant les trente-six volumes de l'*Histoire naturelle* de Buffon.

Il est intéressant enfin de constater que la comédie de Molière n'a pas interrompu un seul jour la campagne généreuse qui tendait à relever par une plus haute culture le niveau social de la femme : c'est au lendemain même de ces brillantes représentations qu'a paru, comme on va le voir, l'exposé le plus sérieux, le plus complet et le plus hardi de ses droits.

CHAPITRE XII

*Poulain de la Barre et le mouvement féministe
à la fin du XVII^e siècle.*

EN 1673, l'année de la mort de Molière, le libraire Jean du Puis met en vente un livre anonyme, d'apparence modeste, dont le titre n'a rien de provocant, ni même de nouveau : *De l'Égalité des deux sexes*. Il est suivi, un an après, d'un second traité : *De l'Éducation des Dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et dans les mœurs* : l'auteur, cette fois, se fait connaître en signant de son nom de Poulain une dédicace à Son Altesse Royale Mademoiselle. Enfin, en 1675, c'est un troisième volume : *De l'Excellence des hommes contre l'égalité des sexes*, dont le titre, choisi pour piquer la curiosité, pourrait faire croire que l'auteur se rétracte, mais qui n'est, sous l'apparence d'une palinodie, qu'une confirmation très forte de la première thèse : les arguments, sur lesquels le sexe masculin prétend fonder cette prétendue excellence, y sont bien exposés, les uns après les autres, assez abondamment, mais c'est pour être démolis chacun à leur tour et, en fin de compte, il n'en reste rien.

Nous ne savons pas grand chose de ce Poulain qui, embellissant plus tard son nom, s'est fait appeler Poulain de la Barre : nous en savons assez pour reconnaître en lui un personnage peu banal.

Ce n'est pas un homme du monde, il s'en faut : c'est un solitaire, un apprenti philosophe.

Il a été longtemps étudiant en Sorbonne et il y a conquis le grade de maître ès arts. Il était sur le point de subir les épreuves de la licence de théologie lorsqu'il a découvert Descartes. L'influence du maître a été sur lui si décisive que ses façons de penser en ont été tout d'un coup changées. Cette révélation lui a fait saisir la vanité, la stérilité de l'enseignement qu'il avait reçu et, le rejetant tout entier, il n'a plus eu d'autre souci que de refaire l'éducation de son intelligence et d'apprendre à bien juger, « plus par raison que par coutume ».

C'est au cours de cette période de transformation qu'il commence à réfléchir sur la situation réelle des femmes dans une société où l'on pourrait croire qu'elles sont reines. A trois reprises il soumet au public les idées qui lui sont venues, les arguments qui lui ont paru les plus forts. Mais ses livres ne l'enrichissent pas, il n'est pas homme à savoir gagner des protections efficaces ; il faut vivre cependant : après quelques années d'une existence assez précaire, il se décide à quitter Paris. Plutôt par nécessité que par vocation, à ce qu'il semble, il revient à l'état ecclésiastique auquel il s'était naguère préparé et il obtient, à trente-trois ans, la petite cure de La Flamengrie dans le diocèse de Laon.

Comme il a définitivement renoncé à écrire, la suite de sa vie ne nous intéresse plus guère. Nous lisons dans le Dictionnaire de Moreri que, vers l'âge de quarante ans, il s'est « écarté de la doctrine de l'Église » ; la date de sa conversion au protestantisme

permet d'en apprécier la sincérité : 1688, trois ans après la Révocation de l'Édit de Nantes. Réfugié à Genève, il s'y marie peu de temps après et plus tard il obtient une place de régent dans un collège de cette ville.

Les idées de ce précurseur sont un peu dispersées dans ses trois ouvrages : pour les saisir dans leur ensemble il faut les grouper.

Son intention apparaît assez bien dans le titre complet de son premier livre : *De l'Égalité des deux sexes, discours physique et moral, où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*. Il se propose d'appliquer sur un point particulier la doctrine cartésienne et particulièrement ce beau principe du *Discours de la Méthode* : « C'est véritablement donner des batailles que de tâcher à vaincre toutes les difficultés et les erreurs qui nous empêchent de parvenir à la connaissance de la vérité, et c'est en perdre une que de recevoir quelque fausse opinion touchant une matière un peu générale et importante. » Il est devenu l'ami de la vérité, il essaiera de la découvrir « par lui-même ».

« Il n'y a rien, dit-il, de plus délicat que de s'expliquer sur les femmes. Quand un homme parle à leur avantage, l'on s'imagine aussitôt que c'est par galanterie ou par amour. » Pour lui, il ne les a guère fréquentées, aucune d'elles ne l'a engagé à écrire, il n'a aucun intérêt à leur être agréable : il parlera d'elles avec une entière liberté d'esprit.

Tout bien considéré, il est arrivé à la conclusion que la vieille théorie de l'inégalité des sexes n'est qu'une opinion sans fondement, un préjugé. Ce préjugé s'appuie à la fois sur la croyance du vulgaire,

peu capable de réfléchir, et sur l'autorité de la plus grande partie des savants ; il a donc une double tâche : détromper la masse ignorante, peser ensuite les prétendues raisons des docteurs, discuter avec eux, non à la manière enjouée et fleurie, mais sérieusement, posément, comme un sage.

Depuis des siècles, presque tous les hommes se persuadent que les femmes n'ont été créées que pour eux « et qu'elles ne sont guère propres qu'à élever les enfants dans leur bas âge et à prendre le soin du ménage ». Plus éclairés et plus libéraux, quelques-uns reconnaissent que beaucoup d'entre elles ont de l'esprit et de la conduite ; mais ils s'empressent d'ajouter que « si l'on examine de près celles qui en ont le plus, on y trouvera toujours quelque chose qui sent leur sexe » et qu'en somme la société a fait preuve de bon sens en leur fermant l'entrée des sciences et des emplois. Les lois, que les hommes seuls ont établies, proclament et consacrent leur supériorité. Ils étaient les plus forts : « ils ont favorisé leur sexe, comme les femmes auraient peut-être fait, si elles avaient été à leur place. » Il faut reconnaître d'ailleurs que la plupart d'entre elles considèrent la dépendance où on les tient comme la chose la plus naturelle du monde. Terrible force de la coutume. Longue enfance de la raison.

Et cependant qui a jamais démontré l'incapacité sur laquelle on fonde le droit de les accabler ? Si leurs qualités se sont assez rarement manifestées d'une façon éclatante, c'est que l'on n'a rien fait pour les développer.

Même parmi les hommes, « combien y a-t-il de

gens dans la poussière, qui se fussent signalés si on les avait un peu poussés ! Et de paysans, qui seraient de grands docteurs si on les avait mis à l'étude !... Sur quoi donc peut-on assurer que les femmes y soient moins propres que nous, puisque ce n'est pas le hasard, mais une nécessité insurmontable qui les a empêchées d'y avoir part ? Je ne soutiens pas qu'elles soient toutes capables des sciences et des emplois, ni que chacune le soit de tous : personne ne le prétend non plus des hommes ; mais je demande seulement qu'à prendre les deux sexes en général, on reconnaisse dans l'un autant de dispositions que dans l'autre ».

Ne voit-on pas que dans leur jeunesse les filles font paraître plus de gentillesse, plus d'adresse que les garçons, qu'elles ont dans leurs conversations plus de vivacité et de liberté, qu'elles apprennent plus vite ce qu'on leur enseigne, qu'elles sont plus assidues à leur travail ?

Mais « les maîtres et les instructions ne sont que pour les hommes..., pendant qu'on laisse languir les femmes dans l'oisiveté, dans la mollesse et dans l'ignorance ». On les tient toujours en tutelle : comment leur personnalité pourrait-elle se former ? « Une fille n'est en assurance que sous les ailes de sa mère ou sous les yeux d'une gouvernante..., on lui fait peur de tout... Dans les grandes rues et dans les temples même il y a quelque chose à craindre, si elle n'y est escortée. Le grand soin que l'on prend de la parer y applique tout son esprit... Le miroir est le grand maître, et l'oracle qu'elle consulte. »

Que donne-t-on à lire à ces pauvres filles ? Quelques romans, quelques petits ouvrages de dévotion. « Et

s'il arrive que quelques-unes se distinguent du commun par la lecture de certains livres, qu'elles auront bien de la peine à attraper, à dessein de s'ouvrir l'esprit, elles sont obligées souvent de s'en cacher, la plupart de leurs compagnes, par jalousie ou autrement, ne manquant jamais de les accuser de vouloir faire les précieuses. » (N'oublions pas que ceci a été écrit au lendemain des *Femmes Savantes*.)

Quels fruits peut-on attendre d'une telle éducation ? Il est surprenant qu'après avoir été soumises à ce régime, les femmes soient ce qu'elles sont. A quoi n'arriveraient-elles pas si leur activité pouvait s'exercer ? « Il ne faut que des yeux pour reconnaître qu'il est en cela des deux sexes comme de deux frères dans une famille, où le cadet fait voir souvent, nonobstant la négligence avec laquelle on l'élève, que son aîné n'a par-dessus lui que l'avantage d'être venu le premier. »

Cette injustice ne se soutient que par son antiquité. Une erreur est-elle respectable parce qu'elle a duré longtemps ? Elle devrait s'évanouir à la claire lumière de la raison. « Il n'est pas des biens de l'esprit comme de ceux du corps, il n'y a point de prescription contre, et quelque temps que l'on en ait été privé, il y a toujours droit de retour. »

Il y a eu des médecins pour soutenir que le sexe féminin « doit avoir un tempérament tout à fait différent du nôtre et qui le rend inférieur en tout ». Ce n'est pas la force physique qui doit différencier les êtres humains, « autrement les bêtes auraient l'avantage par-dessus eux ». D'ailleurs une science plus sûre a prouvé que l'intelligence des femmes vaut celle des

hommes. Elle est liée au corps par les mêmes lois. Le cerveau, « unique organe de la pensée, est entièrement semblable » dans les deux sexes, « l'anatomie la plus exacte n'y découvre pas de différence. Les impressions des sens s'y reçoivent et s'y rassemblent de la même façon, et ne s'y conservent point autrement pour l'imagination et pour la mémoire. » Hommes et femmes ont donc au même degré le pouvoir de connaître, ils ont « le même droit sur la vérité ».

L'histoire d'ailleurs nous apprend qu'à toutes les époques, travaillant dans les conditions les moins favorables, des personnes de l'autre sexe se sont signalées par des mérites exceptionnels. A l'heure présente on en voit plusieurs faire des progrès surprenants dans tous les domaines de la pensée. « Le siècle où nous vivons en porte plus que tous les siècles passés... » Comment ne pas admirer leur courage, puisqu'il leur a fallu surmonter la mollesse où on les élève, « et se mettre au-dessus des idées désavantageuses que le vulgaire a des savantes, outre celles qu'il a de leur sexe en général » ?

Mais, diront les adversaires les plus obstinés, quelques dispositions que puissent avoir les femmes pour les travaux de l'esprit, ne les égare-t-on pas en les dirigeant dans une voie sans issue, vers des recherches dont elles ne retireront d'autre avantage que des satisfactions de vanité ?— Il est vrai, répond Poulain de la Barre, que l'étude ne leur ouvrira présentement aucun emploi ; elle ne leur en est pas moins très nécessaire, aussi nécessaire que le bonheur et la vertu. Il faut bien penser pour bien agir, il faut savoir pour bien penser.

Leur rôle dans la vie est au moins aussi important que celui des hommes : non seulement elles conçoivent les enfants et les mettent au monde, mais encore le soin qu'elles prennent de leur éducation est plus utile pour les familles et pour l'État que l'administration des biens de la communauté : ce devoir, le plus noble de tous, leur donnerait, à lui seul, le droit de s'instruire, puisqu'elles doivent être instruites pour le bien remplir.

De cette instruction, accessible et indispensable aux femmes, Poulain a esquissé deux fois le programme.

Après avoir posé en principe que toutes les sciences doivent leur être ouvertes, il leur recommande la médecine, si utile à une mère, si passionnante lorsqu'elle nous découvre « tous les miracles qui se font en nous », par lesquels s'entretient la vie ; la physique, où la curiosité qui leur est naturelle trouvera amplement à se satisfaire ; les mathématiques, qui leur plairont, parce qu'elles ont instinctivement « le goût de l'ordre et le sens des proportions », l'astronomie qui élèvera leurs pensées.

Il leur sera avantageux de connaître un peu de droit usuel et de savoir quelque chose de la géographie ; mais c'est l'étude de l'histoire qui leur sera surtout profitable, si elles se préoccupent moins de meubler leur mémoire que de s'exercer à la réflexion. En considérant comment au cours des siècles des personnages éminents se sont comportés dans les circonstances les plus diverses, elles entreront dans le secret des intérêts et des passions, elles découvriront « le mobile et le ressort des entreprises », elles

mesureront l'importance de ces petits événements que trop souvent l'on néglige et qui ont pu bien des fois faire réussir ou avorter les plus grands desseins.

La morale les éclairera sur leurs devoirs et fortifiera chez elles une volonté à certaines heures plus fragile.

Il est naturel que Poulain de la Barre, cartésien de fraîche date et encore dans toute l'ardeur de son enthousiasme, réserve la meilleure place à la culture philosophique. Il conseille la lecture d'un assez grand nombre d'ouvrages sérieux qui sans doute l'ont guidé lui-même dans le chemin de la vérité ; mais c'est de Descartes surtout que viendra la clarté souveraine : en dehors de ses traités les plus célèbres, on aura plaisir à suivre sa correspondance avec la reine Christine de Suède et la princesse de Bohême, où l'on se rendra compte à chaque instant « qu'il ne jugeait pas les femmes incapables des plus hautes sciences ».

Voilà un programme bien chargé, et que peu de dames, et même peu d'hommes, de ce temps auraient eu le courage de suivre. Mais le jeune philosophe ne prétend pas en imposer toutes les matières : il présente seulement un modèle idéal d'éducation. Il n'a peut-être pas tort de croire qu'en matière de connaissances il n'est pas mauvais de nourrir de grandes ambitions, même si l'on doit plus tard s'arrêter en route : d'avoir visé un peu haut il reste toujours quelque chose.

Il déclare d'ailleurs très nettement qu'il ne songe pas à former des savantes. Il dispense les filles du long effort qu'elles auraient à faire pour apprendre

le grec et le latin. Elles peuvent lire les auteurs anciens dans les traductions, et du reste elles vivent à une époque où les livres français leur fournissent, « en prose et en vers, tout ce que l'on peut souhaiter de beau pour la perfection de l'esprit ».

C'est cette « perfection de l'esprit » qu'il rêve, pour l'autre sexe comme pour le sien, beaucoup plus que le savoir lui-même.

Si plus de demoiselles et de dames cherchaient à l'atteindre, les choses en iraient-elles plus mal ? Cette diffusion de la haute culture serait-elle un danger pour la société ?

Poulain de la Barre ne fait aucune allusion directe à la comédie des *Femmes Savantes* ; mais il n'a pu l'ignorer. Sur quelques points il se trouve d'accord avec Molière. Il s'emporte, comme lui, contre les pédants, convaincus de leur infaillibilité, « à qui l'étude n'a servi qu'à faire de leur tête une forteresse contre le sens commun, où la raison ne peut plus entrer sans brèche ». Par la bouche d'une dame, qu'il a appelée Sophie, parce qu'elle représente la sagesse, il fait une vive satire des prudes, des précieuses, des fausses savantes prétentieuses et fières, méprisantes et dominatrices, qui ne considèrent leur mari « que comme leur premier domestique ». Il pense très certainement à Philaminte ; mais il s'empresse d'ajouter que ce sont là des êtres d'exception, dont le ridicule ne doit pas rejaillir sur les femmes instruites, toujours « naturelles, civiles et commodes ». Ce sont de pauvres intelligences que celles qui se laissent étourdir par un vain savoir, de misérables caractères que

ceux que l'étude aigrit. L'étude, presque toujours, a pour effet d'adoucir les âmes ; pour les esprits bien faits la science est une perpétuelle leçon de modestie.

On peut être sûr que si les femmes étaient plus cultivées, « les mariages en seraient meilleurs, les familles mieux conduites et les enfants mieux élevés ». Elles s'intéresseraient aux choses sérieuses, elles sauraient se conduire : on n'en verrait pas tant d'attachées « aux oreilles d'un directeur à lui dire des bagatelles ». Les entretiens seraient plus variés, plus agréables, plus solides ; sans exclure les honnêtes divertissements, on se maintiendrait d'ordinaire dans des régions assez hautes et l'on jouirait « ensemble de cette liberté qui fait partie de la douceur de la vie et qui distingue ceux qui en savent bien user d'avec la multitude grossière et préoccupée ».

Tout cela paraît très sage. Sans doute, en d'autres endroits, Poulain se laisse entraîner à des exagérations juvéniles. Il n'a pas encore trente ans : longtemps enfermé entre les murs des Écoles, il raisonne plus qu'il n'observe ; il est égaré quelquefois par des illusions généreuses, par des préventions, surtout par l'habitude scolastique de pousser la thèse jusqu'aux conséquences extrêmes. Ainsi il lui arrive de compromettre une argumentation intelligente et serrée par les conclusions qu'il prétend en tirer et qu'il pose *in abstracto* sans se demander si elles sont réalisables en son temps ou même dans l'avenir le plus lointain. Puisque les deux sexes se valent, pourquoi les femmes, dit-il, ne seraient-elles pas admises dans les grands conseils de l'État ? pourquoi n'au-

raient-elles pas accès aux dignités ecclésiastiques ? pourquoi ne rendraient-elles pas la justice dans les tribunaux ? pourquoi ne seraient-elles pas envoyées en ambassade auprès des cours étrangères ? pourquoi ne seraient-elles pas « générales d'armée » ? « J'avoue, ajoute-t-il, que cet usage surprendrait ; mais ce ne serait que par la raison de la nouveauté. »

Ces exagérations ont dû faire sourire, il est probable qu'elles ont empêché beaucoup de gens de reconnaître ce qu'il y avait de sérieux et même de profond dans ces petits livres. L'auteur avoue que les dames mêmes n'en ont guère saisi la portée : les plus hardies lui ont su gré d'avoir encouragé leurs espérances, mais les autres ont parlé de son premier traité « comme d'un paradoxe qui avait plus de galanterie que de vérité, n'osant pas le condamner tout à fait, parce qu'il leur était favorable ». Il s'est rendu compte du premier coup que les progrès qu'il souhaitait, qu'il annonçait seraient longtemps retardés, moins par la résistance des hommes que par la résignation ou l'indifférence de la majorité des femmes. Il a senti qu'il arrivait trop tôt, mais sa conviction n'a pas faibli pour cela et il a continué bravement à communiquer autant qu'il pouvait les vérités qui s'étaient imposées à sa raison.

Il ne faut pas croire cependant qu'il ait perdu tout à fait sa peine. Ses livres ont été lus, il a fallu les réimprimer en 1679 et encore en 1691. On a discuté ses idées : dès 1676, le *Journal des Savants* annonçait une réfutation, qui d'ailleurs n'a pas paru. On signale, à cette date, une traduction anglaise de *l'Égalité des deux sexes*. Pierre Bayle dans son

Dictionnaire, à propos de Lucrèce Marinella, le cite parmi les meilleurs défenseurs de la cause des femmes. Les plus libres esprits du xviii^e siècle le considéreront justement comme un devancier.

Comme eux, il s'est débattu contre la tyrannie des préjugés, comme eux il a cru au progrès indéfini. Ce n'est pas seulement sur le terrain du féminisme que s'est manifestée sa hardiesse. A la génération la plus respectueuse de la hiérarchie il a osé poser cette question : « Je voudrais bien savoir pourquoi les artisans, les laboureurs, les marchands, qui portent les plus grosses charges de l'État, sont moins estimés que les nobles qui ne font rien. » Sujet du monarque le plus absolu, il a défini ainsi la politique : « Ce n'est pas une science si difficile, puisqu'elle est fondée sur l'idée que nous devons avoir de l'égalité des hommes selon la nature, et sur l'obligation qu'ils ont de travailler à se conserver les uns les autres par une assistance réciproque. »

Dans la période la plus glorieuse du règne de Louis XIV, à l'heure des brillantes conquêtes, avant Fénelon, avant l'abbé de Saint-Pierre, il a appelé de ses vœux un siècle de paix et il a montré en quelques pages émouvantes que ce serait aux femmes à le préparer, qu'elles sont destinées par la nature à faire prévaloir dans la société humaine, le jour où on écouterait leur voix, la douceur, la conciliation et la bonté. Dans son livre de *l'Excellence des hommes*, il a fait dire à une fille « des plus belles de corps et d'esprit » :

On nous méprise, parce que, suivant les lois de la religion

et de la raison, nous aimons une vie éloignée du trouble et des armes, que nous sommes sensibles à la misère d'autrui et que nous ne voudrions pas plonger une épée dans le sein d'un homme qui nous aurait dit injure, ou d'un étranger inconnu qui ne serait notre ennemi que parce qu'on lui aurait donné ce nom-là et que l'on nous aurait dit qu'il y a de la gloire à lui donner la mort ou bien à la recevoir de sa main.

Nous ne sommes point au monde pour faire du mal, mais pour faire du bien; nous n'y sommes point pour haïr, mais pour aimer... Nous ne venons au monde et n'y pouvons être vertueuses et contentes sans l'amour, et nous ne serons récompensées dans l'autre vie que par amour, et pour avoir bien aimé en celle-ci.

Somme toute, si dans ses larges projets d'émancipation il a manqué parfois de mesure et tiré de ses déductions des conséquences trop absolues, il a eu le mérite de prévoir ce qui devait sortir, un jour, du mouvement intellectuel qui commençait à se développer autour de lui et de diriger, plus nettement qu'on ne l'avait fait avant lui, le débat sur l'égalité des sexes vers la question précise de l'instruction féminine, question d'avenir dont l'importance n'a pas cessé de croître dans les siècles suivants.

Cette instruction, il ne s'est pas contenté d'en démontrer l'utilité et de la fonder sur un droit naturel, il a cherché les moyens pratiques de la fortifier et de la répandre.

« Comment pourrait-on nous instruire, demande Eulalie, sans nous faire aller au collège? — De la même façon, répond Stasimaque (c'est l'auteur lui-même), que l'on instruit la plupart des hommes qui n'y vont point. Quelque chose que vous voulussiez apprendre, ne pourriez-vous pas avoir des maîtres,

comme vous en avez qui vous apprennent à écrire et à danser ? »

Mais ces précepteurs ou ces institutrices seraient-ils capables de bien enseigner ? Et pourquoi ne choisirait-on pas, propose Timandre, « des maîtresses instruites parfaitement dans les sciences » pour former les gouvernantes de nos jeunes filles, « de même que nos maîtres se forment dans les Universités et ailleurs » ? C'est prévoir, non pas encore l'enseignement public féminin, mais les Écoles normales de jeunes filles, celles de Sèvres et de Fontenay.

Plusieurs des idées de Poulain de la Barre ont fait leur chemin, qu'on avait prises en son temps pour des paradoxes. Il faudra bien des années encore, près de deux siècles, pour que le vieux préjugé cède et que l'inégalité tende vraiment à s'effacer. Mais la question s'est élevée grâce à lui. Elle est posée philosophiquement ; le féminisme a déjà sa doctrine et — si on laisse de côté quelques fantaisies — un programme sage et bien défini : il est intéressant de noter que cela s'est fait sous l'influence et selon l'esprit de la méthode cartésienne.

*
* *

A la fin du xvii^e siècle, en apparence rien n'est changé. La Querelle des Femmes dure toujours et elles ont toujours les mêmes adversaires : le gros des bourgeois aussi disposés qu'autrefois à critiquer leurs défauts et à les maintenir dans la juste dépendance, lecteurs empressés des satires nouvelles contre le

sexe et des remaniements d'anciennes facéties ; d'autre part, un certain nombre de gens d'Eglise, les plus éloignés de la vie mondaine, les plus austères, qui s'entretiennent à l'égard de la femme dans un sentiment de défiance où se mêle, dirait-on, un peu de mépris.

Le plus illustre de ceux-là est Bossuet.

On connaît la dure leçon de modestie qu'il a donnée à nos sœurs dans la cinquième Semaine de ses *Élévations sur les Mystères* : « Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine et, sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre. » Dans une *Élévation* de la sixième Semaine, il fait voir l'inégalité des sexes consacrée pour l'éternité par le Créateur lui-même, qui l'a établie dès le premier jour :

Quelque parfaite que fût et dans le corps et encore dans l'esprit la première femme immédiatement sortie des mains de Dieu, elle n'était, selon le corps, qu'une portion d'Adam, et une espèce de diminutif. Il en était à proportion à peu près de même de l'esprit : car Dieu avait fait régner dans son ouvrage une sagesse qui rangeait tout avec une certaine convenance... Il demeurait à l'homme une primauté qu'il ne pouvait perdre que par sa faute et par un excès de complaisance... La nature voulut qu'elle lui fût en quelque sorte sujette.

Dans la *Politique tirée de l'Écriture Sainte*, il présente la loi salique comme une application de cette doctrine de la dépendance : « le peuple de Dieu n'admettait pas à la succession le sexe qui est né pour obéir. » J'ai déjà cité le passage du *Panégyrique de Sainte Catherine* où il montrait le danger de la science

pour un être si fragile et que dans le paradis terrestre sa curiosité a déjà perdu.

Dans le monde, le groupe des « ignorants » s'oppose naturellement à tout progrès intellectuel de l'autre sexe, et ce groupe à la fin du règne n'est pas près de diminuer. La Bruyère peut alors écrire dans son chapitre *Des Jugements*: « Comme l'ignorance est un état paisible et qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, et elle forme à la cour et à la ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des savants. » On jugera assez bien de l'état d'esprit des gens du bel air par les *Instructions pour une jeune princesse* où le chevalier de la Chétardie essaie de fixer, en 1684, l'idée qu'il se fait « d'une honnête femme ».

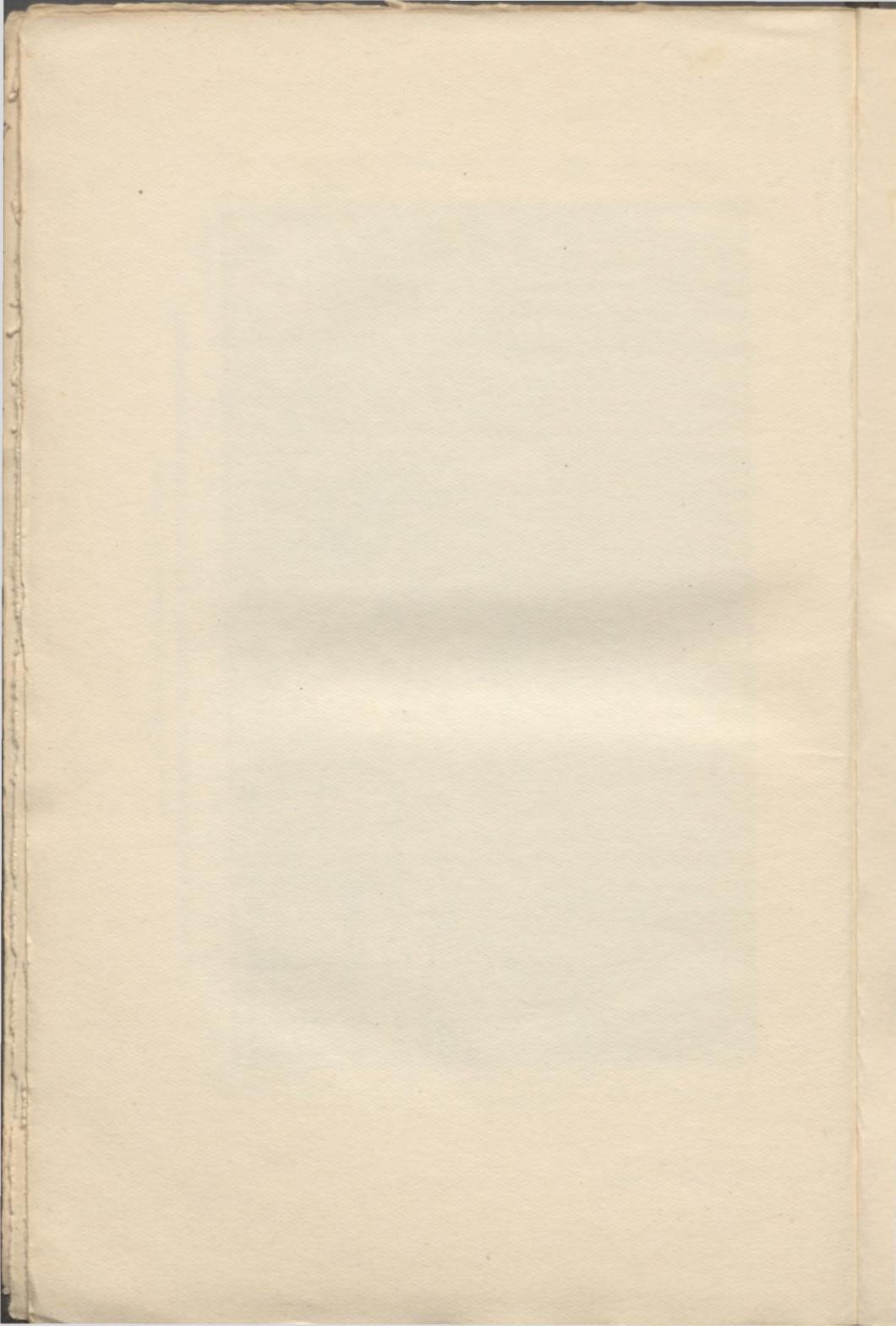
Il l'avertit que le meilleur de tous les livres ne vaut pas la conversation d'une amie qui a de la vertu, du bon sens et de l'expérience, et que le grand point n'est pas d'avoir l'esprit « si vif ni si entreprenant », mais de l'avoir bien fait. « Il arrive souvent que ces grandes lumières nous offusquent, qu'elles nous égarent au lieu de nous conduire et qu'elles nous font tomber dans des indiscretions que l'on peut appeler les précipices de la cour... La véritable science se réduit à savoir précisément en quoi consiste son devoir, et que tout ce qui mène au delà est presque toujours et dangereux et inutile. En effet, que vous sert de savoir si c'est le soleil ou la terre qui tourne, de quelle façon se forment le tonnerre et les orages, et cent autres choses qui ne vous sont pas plus nécessaires que celles-là ? »

Les résistances n'ont donc pas l'air de faiblir : et, malgré tout, malgré les inquiétudes, les tristesses de



Cliché Tallandier

LA MUSE CLIO ENSEIGNANT L'HISTOIRE A LA DUCHESSA DE BOURGOGNE
d'après une gravure de Sébastien LE CLERC



la fin du règne qui commencent à restreindre la vie de société, les femmes gardent leurs avantages et n'abandonnent rien de leurs ambitions. On écrit pour elles de nouveaux manuels d'instruction. Des amis nouveaux les soutiennent, comme Jacques Chaussé dans son *Traité de l'excellence du mariage*, — ou l'auteur anonyme de *la Liberté des Dames*, dont le titre déjà devait leur être agréable, où elles ont rencontré avec plaisir cette sorte de maxime : « Dans le corps d'une femme se trouve souvent l'esprit d'un homme. » L'on traduit encore ou l'on accommode aux idées nouvelles l'ancienne dissertation de Corneille Agrippa sur *l'Excellence du sexe féminin*.

Ce qui prouve bien que l'éternelle question n'a pas vieilli et même qu'elle intéresse plus de gens qu'autrefois, c'est que le Théâtre Italien, dont le public est en grande partie bourgeois et populaire et qui suit de si près l'actualité, représente successivement *la Cause des femmes* de Delosme de Monchenay, *la Critique de la Cause des femmes*, *l'Académie des dames* de Regnard, *la Thèse des dames ou le Triomphe de Colombine*.

Lorsque Boileau fait imprimer, en 1694, son injurieuse Satire contre les femmes, il se fait contre lui une véritable levée de boucliers. Dix champions au moins se disputent l'honneur de venger le beau sexe : les plus connus sont Pradon, trop content de pouvoir prendre sa revanche, Regnard, qui répond assez spirituellement par une *Satire contre les maris*, enfin Charles Perrault dont *l'Apologie*, où s'encadrerait un portrait très désobligeant du satirique, a été générale-

ment admirée, et beaucoup plus qu'elle ne méritait. Tout Paris s'intéresse à cette querelle, elle divise les ménages bourgeois, et la troupe italienne la ranime encore, au moment où elle semble un peu se calmer, en jouant *le Défenseur des dames* et *Arlequin défenseur du beau sexe*.

Il y a eu une victime : non pas Boileau, fort peu sensible à ces sortes de protestations, mais un certain M. de Mimeure qui a brigué, quelque temps après, un fauteuil à l'Académie française. Beaucoup de voix lui étaient déjà promises, il allait passer ; mais, le bruit s'étant répandu parmi les dames qu'il était soutenu par leur ennemi, elles se sont coalisées aussitôt contre lui : elles ont découvert un M. de Saint-Aulaire qui a consenti à lui disputer la place, elles l'ont poussé en avant, elles ont fait campagne pour lui avec tant d'ardeur que, le jour du vote, Boileau a été seul à voter pour son candidat.

Si dans ce conflit retentissant Charles Perrault a pris si vivement le parti des femmes, ce n'est pas seulement par galanterie ou par animosité personnelle contre l'auteur des *Satires*, mais aussi et surtout parce qu'elles étaient ses alliées. Depuis qu'a commencé la Querelle des Anciens et des Modernes, elles ont combattu à côté de lui. Bien des raisons les ont poussées de ce côté-là : la connaissance imparfaite des œuvres antiques, l'indifférence à l'égard d'un passé lointain, leur admiration pour l'époque où elles vivent, le progrès de l'influence de Descartes et de l'idée séduisante de la perfectibilité indéfinie, et encore chez quelques-unes le sentiment chrétien.

Comme elles sont pour les « modernes », tous les

« modernes » sont pour elles. Perrault a compris et il indique bien dans la préface de son *Apologie des femmes* que les deux causes sont liées. Le *Mercurie Galant*, revue mondaine, rédigée spécialement pour les dames, est toujours prêt à prendre leur défense, comme il prend celle des « modernes » : elles y font la loi et imposent souvent leurs opinions dans les provinces aussi bien que dans la capitale.

Elles ont d'autres amis encore, dont la sympathie est plus précieuse, parce qu'elle n'est pas née de la complaisance ou de l'intérêt, et dont l'autorité aura beaucoup plus de poids aux yeux des générations suivantes.

Ce sont des esprits réfléchis et raisonnables, qui s'efforcent de penser librement. Voici, par exemple, ce charmant Saint-Évremond, dont l'intelligence est si fine et le jugement presque toujours si sûr. S'étant fait un art de jouir le plus agréablement de la vie, il a estimé jusqu'à ses derniers jours qu'une conversation sérieuse avec une femme aimable et spirituelle était sans aucun doute le plus délicat des plaisirs. Quoiqu'il ait rencontré beaucoup de dames « plus éclairées et plus capables que les hommes », il ne les approuverait pas de vouloir se mêler du maniement des affaires (ce qui n'était guère alors leur ambition) : quelque confiance qu'il ait dans la rectitude de leur esprit, il les juge pour la plupart incapables de résister aux mouvements de leur cœur. Mais c'est le seul point sur lequel il ne leur donnerait pas l'avantage.

Voulant représenter « l'idée d'une personne accomplie », de celle qui ferait le plus d'honneur à l'espèce humaine, il ne va pas la chercher parmi les

hommes, « parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne sais quelle douceur » : il lui a paru « moins impossible de trouver dans une femme la plus forte et la plus saine raison des hommes que dans un homme les charmes et les agréments naturels aux femmes ».

Le témoignage de La Bruyère a encore plus de valeur, parce qu'il vient d'un pessimiste qui se plaît médiocrement dans le monde, où il ne brille pas autant qu'il l'aurait souhaité. Il en a voulu quelque peu aux femmes de n'avoir jamais eu le talent de leur plaire, et il a pris un certain plaisir à passer en revue quelques-uns de leurs défauts, tels que la coquetterie ou la futilité ; on rencontre encore chez lui un bon nombre de ces boutades contre le mariage par lesquelles se consolent les célibataires et qui amusent tout le monde en France, même les époux les plus satisfaits de leur sort. Mais ces critiques, au fond, ne portent pas très loin : ce sont tantôt des bouffées de mauvaise humeur, tantôt des concessions à la malignité publique qui vont avec le ton général des *Caractères*. Le jour où, pour reposer ses yeux de tant de travers qui les ont blessés, il essaie de se figurer le plus haut degré de perfection qui se puisse réaliser sur la terre, comme Saint-Évremond c'est à une femme qu'il en demande le modèle, et nous avons la délicieuse image d'Arténice, portrait sans doute, mais dont nous ignorerons toujours l'original, dans lequel son art s'est véritablement surpassé, parce qu'il s'y est mêlé un peu de tendresse et de mélancolique regret.

Dans un passage sur la science des dames, où

l'expression n'est pas très nette, il a l'air d'abord de suggérer que si leurs progrès ont été lents, c'est leur faute et non pas celle du sexe masculin ; mais il se trouve que les raisons par lesquelles il explique ce retard sont généralement des défauts superficiels, contractés par une longue habitude, dont il ne leur serait pas impossible de se guérir, dont l'auteur souhaite visiblement qu'elles se guérissent au plus tôt. Et après avoir fait semblant de disculper les hommes en cette affaire, c'est contre eux qu'il dirige le trait final, en vue duquel fort évidemment tout le morceau a été fait : certes ce n'est pas par des « lois », par des « édits », par des « rescrits » qu'ils ont défendu à leurs compagnes « d'ouvrir les yeux et de lire et de retenir ce qu'elles ont lu », mais que ne font-ils pas pour les entretenir dans une ignorance qui est pour eux une bénédiction ? « Ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins. »

Dans les lignes qui suivent le sentiment de La Bruyère s'exprime encore d'une façon un peu détournée : « On regarde une femme savante comme on fait une belle arme... ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage. » Croit-on qu'il blâme un effort singulier et inutile ? Ce qu'il donne là, c'est l'opinion du monde, et non la sienne : le monde se trompe souvent. Si la haute culture à laquelle s'est élevée une intelligence féminine ne rend pas plus de services à la société, n'est-ce pas la faute de la société qui se soucie peu de l'employer ?

Mais le dernier article ne peut laisser aucun doute sur sa véritable pensée : « Si la science et la sagesse

se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire... »

Enfin dans le portrait de son idéale Arténice La Bruyère n'a pas oublié d'ajouter le goût de la lecture, la supériorité intellectuelle. Il lui a semblé que la beauté physique et la beauté morale ne pouvaient suffire et que, si l'instruction ne s'y joignait pas, il manquerait quelque chose à la perfection : c'est le dernier trait qui achève le chef-d'œuvre.

Parmi les partisans des femmes il faut compter encore la plupart des libres esprits qui ont été les initiateurs du mouvement philosophique du XVIII^e siècle, ceux qui combattent en toute occasion l'esprit d'autorité, les cartésiens comme Fontenelle, les critiques érudits et indépendants comme Pierre Bayle.

Fontenelle surtout est leur ami le plus fidèle et leur guide le plus complaisant. Du jour où il a écrit pour elles les *Entretiens sur la pluralité des mondes* il a découvert sa voie : il est devenu leur introducteur dans le monde de la science, dont certaines d'entre elles avaient déjà exploré les abords. Il n'a pas seulement trouvé le secret de mettre à leur portée, sans les simplifier outre mesure, les plus beaux problèmes de l'astronomie et de leur en faire entrevoir les étonnantes hypothèses, il s'est appliqué à leur donner confiance en elles-mêmes : il leur a répété que sans s'y être longtemps préparées elles pouvaient « ranger dans leur tête sans confusion les tourbillons et les mondes » et qu'il leur demanderait tout juste « la même application qu'il faut donner à *la Princesse de Clèves*, si on veut en suivre bien l'intrigue et en connaître toute la beauté ». Pour le faire paraître plus aborda-

ble, il a éclairé son sujet de comparaisons heureuses, il l'a orné d'apologues très bien imaginés, il l'a « égayé », comme il dit, de quelques gentillesques que les savants ont blâmées, mais qui étaient un appât presque nécessaire. Ce qui aurait pu être une sèche démonstration devient sous sa plume un beau voyage de découverte avec son mouvement naturel, ses péripéties, une progression constante d'intérêt : de ces explorations dans l'immensité de l'espace il n'était pas possible qu'on ne tirât pas, avec le respect de la science qui pénétrait ces mystères, quelques réflexions philosophiques.

Cette tâche de vulgarisateur, Fontenelle l'a continuée longtemps en écrivant les *Éloges* des membres de l'Académie des Sciences, qui ont fini par former comme un large tableau des recherches et des progrès de toute une génération. Personne n'a réussi comme lui à ouvrir aux dames de si larges perspectives, à éveiller chez elles, comme on l'a très bien dit, « le besoin de tout comprendre, la conviction que l'inexplicable n'est que de l'inexpliqué ».

La succession rapide, en cette fin de siècle, de traités de pédagogie montre à quel point la question de l'instruction féminine s'impose maintenant à l'attention. Le progrès de la culture dans les hautes classes, le retentissement des débats engagés ont amené bien des mères de famille à se demander si elles n'avaient pas vis-à-vis de leurs filles plus de devoirs qu'elles ne croyaient : elles ont fait appel à ceux qui pouvaient les conseiller et les directions ne leur ont pas manqué. Dans son livre *Du Choix et de la Méthode des Études*,

imprimé en 1686, mais connu déjà depuis assez longtemps par les copies qui circulaient, l'abbé Fleury a réservé un chapitre important à l'éducation des demoiselles ; la même année, M^{me} de Maintenon rédigeait son *Instruction aux dames de Saint Louis* ; en 1687, Fénelon a publié son *Traité de l'Éducation des filles*, composé quelques années avant pour la duchesse de Beauvilliers.

Quoiqu'ils n'aient ni le même tour d'esprit ni le même caractère, ils se rencontrent sur plus d'un point : Fénelon en particulier a beaucoup profité de ses conversations avec l'abbé Fleury et il a pris soin de se mettre d'accord avec la fondatrice de la maison de Saint-Cyr.

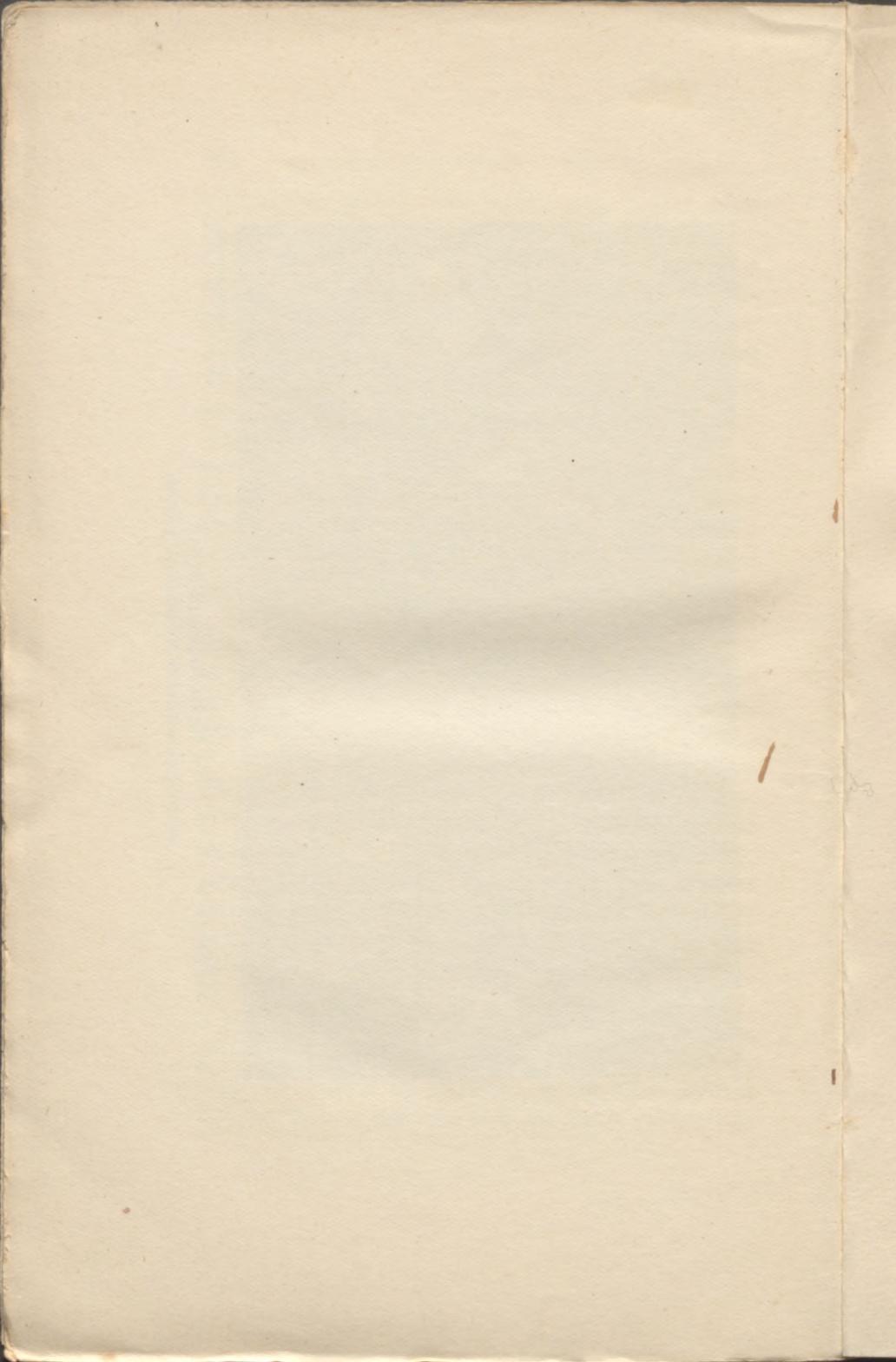
Tous font voir dans leurs conclusions une prudence qui va jusqu'à la timidité. Cela s'explique pour M^{me} de Maintenon, puisque les demoiselles nobles sur lesquelles elle veille comme une mère sont toutes pauvres et presque toutes destinées à une existence très modeste ou à la vie monastique : quels avantages tireraient-elles de la connaissance des langues étrangères et de la plupart des talents « dont on veut que les filles de qualité soient ornées » ? Mais pour Fleury, pour Fénelon, qui ont surtout en vue des éducations aristocratiques, qui ont l'ambition de former des personnes distinguées capables de tenir leur rang dans la société, on est un peu étonné de la pauvreté de leurs programmes.

Ils ne songent certes pas à les élever comme « les petites filles séculières » à qui les Ursulines, dans leurs trois cent cinquante couvents, enseignaient presque uniquement la pratique des exercices pieux et la



Cliche Tallandier

LA LEÇON DE GÉOMÉTRIE
d'après une gravure de Sébastien LE CLERC



modestie convenable à leur sexe. Mais tous les deux sont retenus par le préjugé mondain contre la science des dames. Fénelon va jusqu'à écrire : « Il doit y avoir pour leur sexe une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qu'inspire l'horreur du vice. » Ils conseillent donc qu'on s'en tienne au strict nécessaire : si une fille a appris à lire et à écrire correctement, si elle connaît les quatre règles de l'arithmétique, quelque chose des histoires grecque et romaine et même de l'histoire de France, « qui a aussi ses beautés », elle sera dans l'honnêteté moyenne qui échappe à toute critique. On pourra ajouter quelques renseignements sur les pays étrangers, qui serviront dans les conversations, et des notions élémentaires de droit usuel, utiles à une demoiselle de grande maison qui pourra avoir besoin, un jour, de veiller sur son patrimoine. Il est évident qu'avec cela elles ne risqueront pas de se classer parmi les femmes « que la science a rendues ridicules ».

Une autre considération oblige encore ces éducateurs à borner leur horizon : ils sont prêtres et leur piété scrupuleuse leur fait proscrire tout ce qui pourrait inquiéter des esprits qui s'éveillent ou troubler de jeunes cœurs. Ainsi que M^{me} de Maintenon, l'abbé Fleury et Fénelon condamnent toute espèce de curiosité : l'étude de la philosophie est dangereuse, surtout pour des femmes ; celle du latin ne sera permise qu'aux filles « d'un jugement ferme et d'une conduite modeste », qui ne risqueront pas d'en tirer quelque orgueil ; la connaissance de l'italien et l'espagnol est non seulement inutile, mais nuisible, parce que la plupart des ouvrages écrits en ces langues

représentent avec trop de complaisance les passions. On permettra de lire certains passages des poètes, si l'on constate que l'imagination n'en est pas trop ébranlée. Pas de musique : c'est « une source de divertissements empoisonnés ». Fénelon en arrivera même à écrire dans une de ses *Lettres Spirituelles* : « Ne vous laissez pas ensorceler par les attraits diaboliques de la géométrie. »

Ainsi ces conseillers fort instruits pour leur compte, fort intelligents, bien intentionnés, ont l'air d'ignorer les progrès qui se sont faits depuis près d'un demi-siècle dans la culture féminine et que des personnes de ce sexe auquel ils ménagent ainsi la lumière, par peur de l'éblouir, ont déjà abordé presque tous les domaines de la science. Non seulement ils sont aussi loin que possible d'un Poulain de la Barre, mais encore quand on les compare à M^{lle} de Gournay ou même à ce pieux cordelier, le P. Duboscq, qui écrivait cinquante ans avant eux, sous le règne de Louis XIII, ils font figure de retardataires.

Mais on aurait bien tort de s'en tenir là et de juger la valeur pédagogique de Fénelon et de Fleury uniquement sur les programmes qu'ils proposent. Autant ils se montrent timorés dans leurs conclusions pratiques, autant ils paraissent dans leurs idées libéraux et raisonnables : le contraste est très frappant.

Ces jeunes filles, dont ils veulent soumettre les intelligences à un régime si peu substantiel, ils ont commencé par reconnaître que leur personnalité a besoin d'être développée aussi bien que celle des garçons et qu'elle ne se développera que par une instruction solide.

« On a conclu, écrit Fleury, comme d'une expérience assurée, que les femmes n'étaient pas capables d'études : comme si leur âme était d'une autre espèce que celle des hommes, comme si elles n'avaient pas aussi bien que nous une raison à conduire, une volonté à régler, des passions à combattre, ou s'il leur était plus facile qu'à nous de satisfaire à tous ces devoirs sans rien apprendre... Elles ont d'ailleurs beaucoup plus de loisir, qui dégénère en une grande corruption de mœurs, s'il n'est assaisonné de quelque étude. » Ne vaut-il pas mieux qu'elles l'emploient d'une façon intelligente, au lieu de « lire des romans, de médire, de jouer, ou de parler de leurs jupes » ? Enfin, ajoute-t-il, « nous avons une raison particulière en France de souhaiter que les femmes soient éclairées et raisonnables, c'est le crédit et la considération qu'elles ont dans le monde ».

Fénelon reconnaît, de son côté, que les devoirs qu'elles ont à remplir « sont les fondements de toute la vie humaine », qu'il est donc nécessaire de les y préparer sérieusement. Or, tandis que l'on dépense tant pour l'éducation des garçons, que fait-on en faveur des filles ? On dit « qu'il ne faut pas qu'elles soient savantes, que la curiosité les rend vaines et précieuses », qu'il suffit bien « qu'elles sachent gouverner un jour leur ménage et obéir à leurs maris sans raisonner » : « après quoi, on se croit en droit de les abandonner aveuglément à la conduite des mères ignorantes. » On soutient encore que leur esprit, comme leur corps, est moins robuste que celui des hommes : « mais que s'ensuit-il de cette faiblesse ? Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. »

Ces considérations si sages, ne les reconnaît-on pas ? Nous les avons rencontrées bien des fois dans les défenses et apologies du sexe féminin. Mais de tels avertissements, cette fois, tombaient de haut, venaient de personnages que tout rendait respectables, que personne ne pouvait accuser de partialité. Et quelque chose de bien nouveau s'y joignait, qui fait l'originalité de cette pédagogie. C'était, avec une confiance remarquable dans le pouvoir de l'éducation, une protestation contre le régime de la contrainte, l'idée que l'instruction ne peut produire tous ses effets que si elle est donnée dans la confiance et même, s'il se peut, dans la joie. « Que la sagesse ne se montre que par intervalles et avec un visage riant », écrit Fénelon.

Tout compte fait, ces livres, tant de fois réimprimés, ont favorisé, plutôt que retardé, l'affranchissement intellectuel de la femme. Fleury et Fénelon ont rappelé, avec une autorité plus grande, que la question de son éducation intéressait au plus haut point toutes les familles et par suite le monde qui en est « l'assemblage ». Ils ont recommandé des méthodes de bienveillance et de douceur qui devaient favoriser le libre développement des intelligences. Si de ces principes ils avaient tiré des applications beaucoup trop modestes, ils avaient du moins contribué à les établir : la génération suivante avait le droit de les appliquer plus largement.

Il est de fait qu'elle n'y a pas manqué.

Sans doute quelques esprits très distingués seront retenus dans leur élan par leurs conseils de prudence : pour mieux préserver les jeunes filles de la vanité et de la prétention, ils les engageront à tout effleurier,

sans rien approfondir ; M^{me} de Lambert elle-même se souciera moins de tracer un sérieux plan d'études que d'offrir le modèle d'une éducation mondaine tout aimable. Mais d'autres éducateurs plus hardis n'hésiteront pas à pousser jusqu'à leurs conséquences logiques les théories les plus libérales.

Voici, par exemple, un ecclésiastique, l'abbé de Bellegarde, ancien élève des jésuites et du P. Bouhours, qui, au commencement du XVIII^e siècle, dans une *Lettre à une dame de la cour*, dépassant de beaucoup Fénelon et l'abbé Fleury, reprend délibérément, parfois avec les mêmes termes, l'argumentation de Poulain de la Barre, proteste avec la même énergie que lui contre la coutume, les préjugés, la loi du plus fort, ouvre à la femme tous les champs de la science et réclame pour elle l'égalité dans la vie civile. Deux ans après, en 1704, un savant jésuite, le P. Buffier, développe non moins hardiment des idées aussi avancées.

Un témoignage plus grave, plus posé, et pour cela plus utile, c'est celui, qui l'aurait cru ? d'un universitaire de la vieille roche, d'un janséniste, du bon Rollin.

Aussi attaché que personne à la religion et à la morale, mais parfaitement dégagé des scrupules et des préventions du monde, il a donné son avis dans le *Traité des Études* avec la ferme décision du sage qui connaît la vie : « L'affectation de science et de bel esprit ne convient à personne, et encore moins aux dames ; mais s'ensuit-il qu'elles doivent être condamnées à une grossière ignorance ? L'étude que je leur conseille ici ne les empêchera point de s'acquitter

exactement de tous leurs devoirs..., elle les y conduira naturellement et leur en rendra la pratique plus facile, en leur donnant un esprit plus sérieux, plus exact, plus solide..., en leur faisant aimer davantage leurs maisons et en leur apprenant à se passer de compagnie. » La science les rendra plus modestes, les détournera des occupations frivoles par quoi l'on essaie de tromper l'ennui des existences oisives. Après qu'elles auront satisfait aux bienséances de leur condition, elles ne manqueront pas de se réserver « des moments précieux où, libres et retirées, elles puissent s'occuper des lectures capables de nourrir agréablement leur esprit et de remplir leur cœur d'une joie solide et durable, en lui montrant le seul bien qui peut le rendre heureux ».

Voilà ce qu'il fallait dire, et qui n'avait jamais été dit si nettement. Molière considérait la question de l'instruction féminine du point de vue du mari et de la vie de société; Rollin met en ligne de compte le profit personnel, le perfectionnement intellectuel et moral, les satisfactions de la vie intérieure.

Ces réflexions d'un caractère si élevé seront soigneusement recueillies par la plupart des écrivains favorables aux dames qui feront encore campagne pour elles; mais sur ce point particulier ils n'auront plus besoin d'insister: la cause est à peu près gagnée. Les femmes n'auront plus à réclamer le privilège de s'instruire, parce qu'on ne songera plus guère à le leur refuser. Leur activité va se manifester plus librement, leur influence va grandir encore dans ces brillants salons du xviii^e siècle dont elles seront toujours le centre, où, sans renoncer aux amusements et aux

frivolités, on s'intéressera à tant de choses nouvelles, où l'on se passionnera pour les idées, où l'on vivra, où l'on pensera si ardemment. Par l'intermédiaire des écrivains, des artistes, des savants, des philosophes qu'elles seront capables de comprendre, qu'elles exciteront ou retiendront, elles finiront par exercer sur l'opinion publique une sorte de direction.

Même dans les plus beaux jours, leurs devancières du siècle de Louis le Grand n'avaient jamais joué un pareil rôle. Il ne faut pas oublier pourtant qu'elles avaient ouvert la route. Elles avaient commencé à prendre conscience de ce qu'elles valaient, de ce qu'elles pouvaient, de ce qui leur était dû. En concentrant sur le droit à la science l'interminable Querelle des Femmes, où elles n'avaient encore rien gagné, en s'instruisant bravement en dépit des résistances, pour prouver qu'elles étaient capables de s'instruire, elles avaient fait reconnaître à la fin, au moins en principe, l'émancipation intellectuelle de leur sexe : premier avantage réel, premier pas vers le but lointain, considéré longtemps comme inaccessible et qui même aujourd'hui n'est pas tout à fait atteint.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. — Une estampe féministe, d'après une gravure d'Abraham Bosse.	Frontispice.
II. — Frontispice d'une apologie du sexe féminin.	16
III. — Le bal, d'après une gravure d'Abraham Bosse.	24
IV. — L'influence de la lune sur la tête des femmes, d'après une caricature populaire du temps.	32
V. — Les passe-temps frivoles des dames, d'après une gravure d'Abraham Bosse.	48
VI. — Les dames à table en l'absence de leurs maris, d'après une gravure d'Abraham Bosse.	56
VII. — Les caquets de l'accouchée, d'après une gravure d'Abraham Bosse.	64
VIII. — Les lectures sérieuses des dames, d'après une gravure d'Abraham Bosse.	72
IX. — Carte satirique de l'Empire des Précieuses.	88
X. — M ^{me} de Montausier (Julie d'Angennes), d'après un tableau du temps.	104
XI. — Anne-Marie de Schurmann, d'après un tableau du temps.	112
G. REYNIER.	18

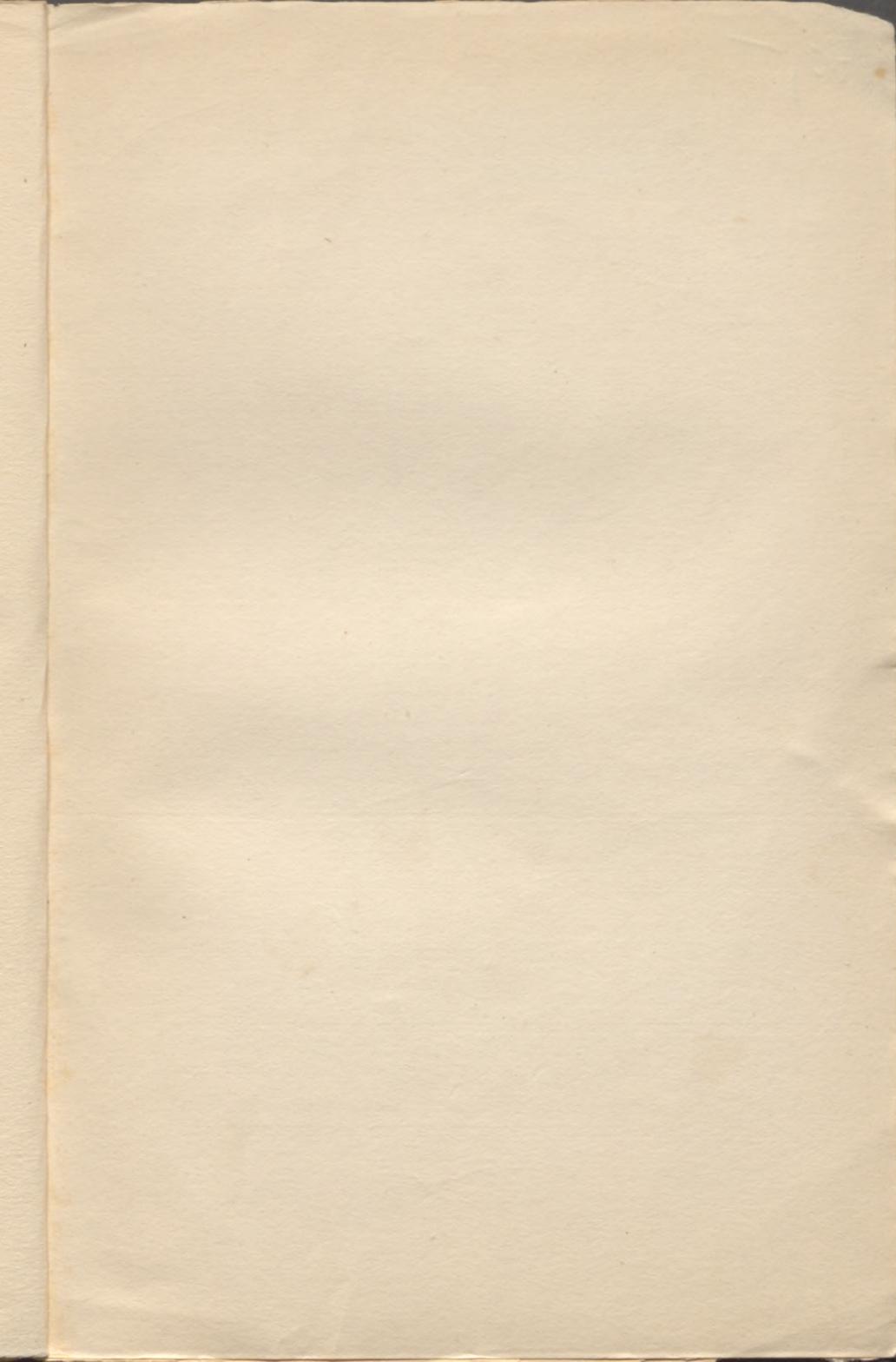
- XII. — Madeleine de Scudéry, d'après une gravure ancienne. 136
- XIII. — Titre gravé d'un manuel mondain de philosophie. 160
- XIV. — M^{me} de Grignan, d'après un tableau de Pierre Mignard. 176
- XV. — M^{me} Deshoulières, d'après un tableau attribué à Pierre Mignard. 192
- XVI. — Molière, d'après un tableau attribué à Pierre Mignard. 216
- XVII. — La muse Clio enseignant l'histoire à la duchesse de Bourgogne, d'après une gravure de Sébastien Le Clerc. 256
- XVIII. — La leçon de géométrie (allégorie), d'après une gravure de Sébastien Le Clerc. 264

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — La Querelle des Femmes en France avant le xvii ^e siècle.	1
II. — Influence et prestige des femmes au commencement du xvii ^e siècle.	13
III. — Réveil de la Querelle des Femmes. Les attaques et les défenses.	30
IV. — L'apogée de la vie mondaine avant les Frondes et les panégyriques du sexe féminin.	64
V. — La crise de la préciosité et les <i>Précieuses Ridicules</i>	75
VI. — La reprise de la vie de société au commencement du règne de Louis XIV et la question de l'instruction féminine. Le mouvement scientifique.	102
VII. — Comment les femmes ont pu s'instruire.	133
VIII. — Les femmes savantes de ce temps et les apologies de la science des dames.	166
IX. — La science des dames et les lois de la bien-séance.	187
X. — Molière: ses idées sur le mariage et sur la situation de la femme dans la famille.	196

- XI. — Les idées de Molière sur l'éducation des femmes et la comédie des *Femmes Savantes*. 215
- XII. — Poulain de la Barre et le mouvement féministe à la fin du XVII^e siècle. 240



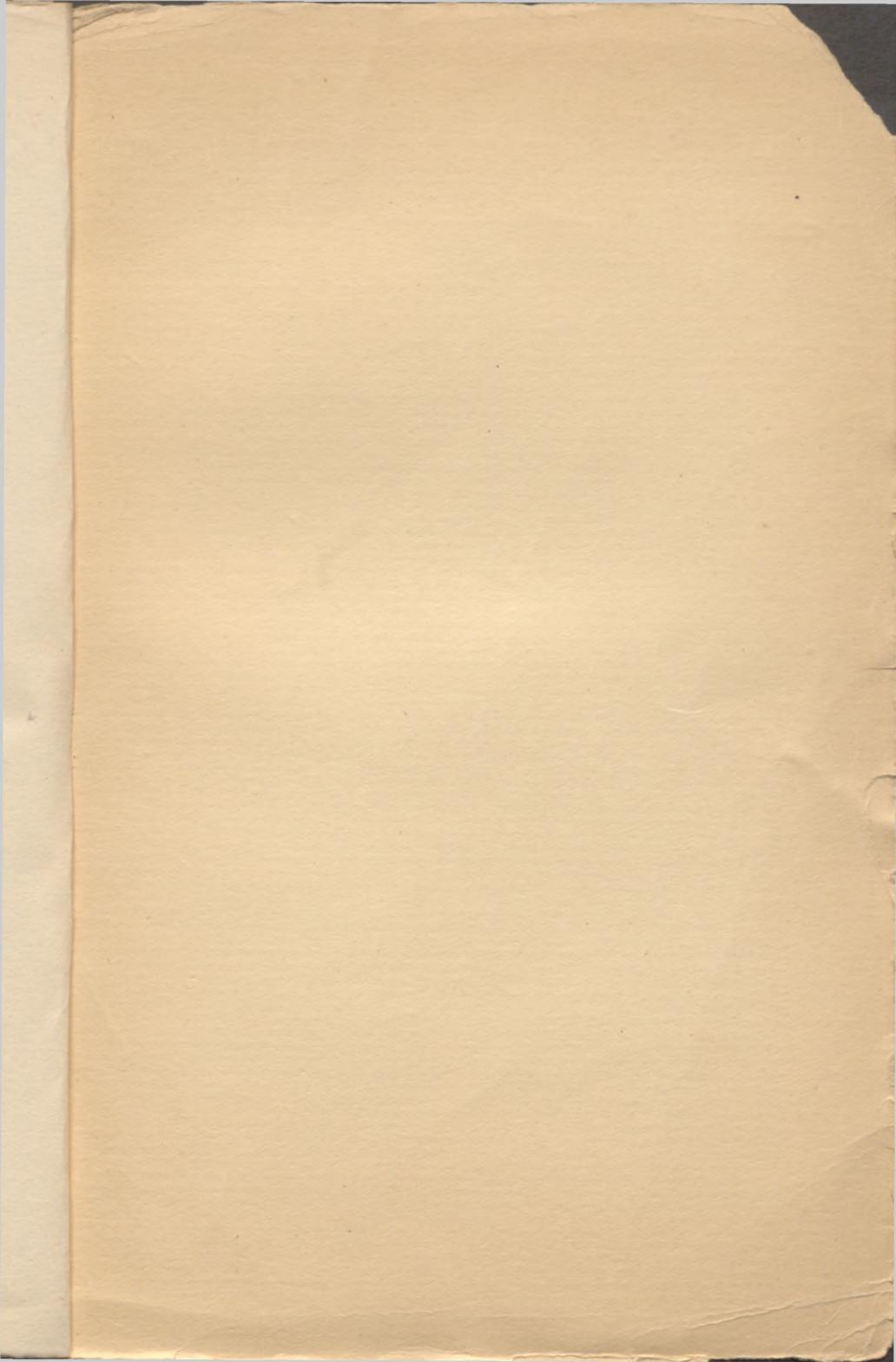


70, —

Biblioteka Główna UMK



300046289062



- XII. — Madeleine de Scudéry, d'après une gravure ancienne. 136
- XIII. — Titre gravé d'un manuel mondain de philosophie. 160
- XIV. — M^{me} de Grignan, d'après un tableau de Pierre Mignard. 176
- XV. — M^{me} Deshoulières, d'après un tableau attribué à Pierre Mignard. 192
- XVI. — Molière, d'après un tableau attribué à Pierre Mignard. 216
- XVII. — La muse Clio enseignant l'histoire à la duchesse de Bourgogne, d'après une gravure de Sébastien Le Clerc. 256
- XVIII. — La leçon de géométrie (allégorie), d'après une gravure de Sébastien Le Clerc. 264



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — La Querelle des Femmes en France avant le xvii ^e siècle.	1
II. — Influence et prestige des femmes au commencement du xvii ^e siècle.	13
III. — Réveil de la Querelle des Femmes. Les attaques et les défenses.	30
IV. — L'apogée de la vie mondaine avant les Frondes et les panégyriques du sexe féminin.	64
V. — La crise de la préciosité et les <i>Précieuses Ridicules</i>	75
VI. — La reprise de la vie de société au commencement du règne de Louis XIV et la question de l'instruction féminine. Le mouvement scientifique.	102
VII. — Comment les femmes ont pu s'instruire.	133
VIII. — Les femmes savantes de ce temps et les apologies de la science des dames.	166
IX. — La science des dames et les lois de la bienséance.	187
X. — Molière : ses idées sur le mariage et sur la situation de la femme dans la famille.	196

Biblioteka
Główna
UMK Toruń

1102575

Biblioteka Główna UMK



300046289062

